

DER
FRANZOSE

(1747)

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DES FRANÇAIS
EN ALLEMAGNE AU XVIII^e SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

G. BELOUIN

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909

DER
FRANZOSE

DER FRANZOSE

(1747)

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DES FRANÇAIS
EN ALLEMAGNE AU XVIII^e SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

G. BELOUIN

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE CAEN



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909

A MONSIEUR G. SCHMITT DE GIORGI

DER FRANZOSE

REMARQUE

Les pages ont été désignées dans les notes littéraires d'après l'édition de 1747. Nous donnons ici l'indication des pages qui y correspondent dans la présente édition.

A la page 2 (*éd. 1747*) correspond la page 40 (*éd. 1909*)

— 4 —	— 42 —
— 5 —	— 44 —
— 7 —	— 46 —
— 8 —	— 47 —
— 9 —	— 48 et 49 —
— 11 —	— 50 et 51 —
— 12 —	— 52 —
— 15 —	— 56 —
— 17 —	— 58 —
— 19 —	— 61 —
— 20 —	— 62 —
— 22 —	— 64 —
— 25 —	— 68 —
— 26 —	— 68 —
— 29 —	— 71 —
— 30 —	— 73 —
— 31 —	— 74 —
— 32 —	— 75 —
— 39 —	— 83 —
— 44 —	— 88 —
— 47 —	— 92 —
— 51 —	— 97 —

AVERTISSEMENT

Voici en quelques mots l'économie de ce livre.

Nous esquissons d'abord à grands traits le milieu probable d'où vient et auquel se rapporte la pièce que nous voulons publier.

Puis nous donnons cette pièce aussi fidèlement que possible.

Elle est accompagnée de deux commentaires : le premier, joint au texte, le suit de page en page ; c'est le commentaire philologique, qui fixe par le menu les caractères essentiels de la langue ; — l'autre, le commentaire littéraire ne vient qu'après, en appendice. Il va de scène en scène, rattachant le détail des inventions et des peintures aux circonstances de toute sorte qui les expliquent.

Et maintenant voici la raison qui nous a décidé à publier et à commenter le très modeste ouvrage.

C'est qu'il nous a paru intéressant de montrer par un exemple ce qu'il peut y avoir d'âme vivante autour d'une œuvre que l'on dédaigne.

Caen, le 20 juillet 1908.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Il semble bien que dans tout le cours de la littérature allemande il n'ait été fait qu'une fois mention de l'œuvre que nous allons publier. C'est dans le *Nöthiger Vorrath* de Gottsched (II, *Zusätze zum XVIII. Jh.*). On y lit p. 273, à la date de 1747 :

Der Dreszdener Schlendrian, ein Lustspiel. Freystadt. 8.

Der Frantzose, XIV Auftritte in Prosa, einzeln gedruckt. Freystadt.

Il y aurait donc eu un tirage à part du *Frantzose*. C'est possible, mais le *Dreszdener Schlendrian* a été sûrement réimprimé pour ne faire avec lui qu'un volume. Au bas de la dernière page de la comédie de König est annoncé le premier mot de la première page du *Frantzose*, qui n'a pas d'en-tête ; de plus la gravure, qui se rapporte indirectement au *Frantzose* (voir la première note du commentaire littéraire) est reproduite sur le même feuillet que le titre du *Dreszdener Schlendrian*, auquel elle fait vis-à-vis.

Nous voudrions éviter de commenter le commentaire. Nous nous bornerons donc à indiquer nos lectures principales, les sources où nous avons puisé trop peu de choses à notre gré, — mais qui pourraient être plus abondantes pour de plus habiles.

Sur Francfort — il y a d'abord un assez grand nombre d'ouvrages de vulgarisation qui embrassent tout le passé de la ville, et dont le plus répandu est le livre de Horne, *Geschichte der Stadt Frankfurt* (nombreuses rééditions).

Il y a l'organe de la Société d'Histoire et d'Antiquités de Francfort : *Archiv für Frankfurter Geschichte u. Kunst*, qui commence à paraître en 1839.

Il y a la collection du *Jahrbuch des freien deutschen Hochstifts*, dont le premier volume est de l'année 1903.

Mais les livres à lire, si l'on veut avoir l'impression de la ville vers l'époque où se place le *Frantzose*, sont avant tout les Chroniques des deux Lersner. *Frankfurter Chronica* — la première partie est de A. A. von Lersner et parut en 1706. La continuation, qui est de G. A. von Lersner, est de l'année 1734.

Les Lersner sont des aristocrates enthousiastes de leur vieille cité : il y a de la tendresse dans leur orgueil de patriciens.

Il y a bien du pittoresque aussi dans le petit livre édité en 1833 par Döring, *die neueste Chronik von der freien Stadt Frankfurt a. Mayn*. On se refait un cerveau de jadis avec le très naïf ouvrage.

Deux livres se rapportent plus précisément à notre période ; l'un est spirituel, l'autre parfois presque enfantin, tous deux sont vivants.

Le premier de ces livres, c'est le recueil des *Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand*. Publiées en français, à l'occasion du couronnement de Charles VII, elles furent ensuite traduites en allemand par leur auteur, J. M. de Loën¹. Elles se trouvent au deuxième volume de ses *Kleine Schriften*, publiées par Schneider à Francfort, en 1751 (4 vol.).

Le second de ces livres, c'est une sorte d'annuaire pour 1747, la *Beschreibung des gegenwärtigen Zustandes der freien Reichs-Wahl- und Handels-Stadt Frankfurt a. Mayn*, von J. B. Müller, Fr. a. M., 1747.

Müller est tout à la fois un esprit éclairé et un homme de naïveté touchante. Il est certain que pour lui Francfort est hors de pair dans le monde, que c'est un honneur et un bonheur que d'y être né.

L'ouvrage de D. S. H. Faber, paru à Francfort en 1788, 2 Bd., sous le titre *Topographische, politische und historische Beschreibung der Reichs-Wahl- und Handels Stadt Frankfurt am Mayn*, nous fournit des détails sur la vie et l'organisation de la cité, qui étaient déjà exacts en 1747.

On peut consulter aussi les *Auszüge der Frag- und Anzeigungs-Nachrichten*, que Maria Belli-Gontard a réunis sous le titre de *Leben in Frankfurt a. Main*, Frf. 1850.

1. Nous orthographions ainsi avec un tréma sur l'e par égard pour le lecteur français, qui par là est averti que l'« e » est un simple signe d'allongement, comme dans le nom de Mme de Staël.

Enfin il y a dans la traduction allemande du Grand dictionnaire géographique de Bruzen de la Martinière par Christian Wolff, le philosophe, un article sur Francfort que l'on peut lire avec profit, vol. IV, Leipzig, 1745. — Cette traduction qui est en même temps une véritable refonte, intéressante par ses additions, porte le titre un peu redondant de *Historisch politisch Geographischer Atlas der ganzen Welt*.

Les faits se précisent par la vision des lieux où ils se passèrent : on fera donc bien de feuilleter l'album de l'ingénieur S. Kleiner, *das florirende Frankfurt am Mayn*, qui est de 1738. Il parut à Augsbourg.

En fait d'ouvrages historiques proprement dits, ayant quelque objet spécial dans le passé de Francfort, je ne citerai que le livre de G. L. Kriegk, *die Brüder Senkenberg*, Frankf. a. M. 1869. Kriegk était très sincère, et par sa situation il était aux sources. On regrette cependant qu'il n'ait pas été toujours jusqu'au bout de la vérité ; il nous semble aussi qu'il ne voit pas autour des faits l'horizon qui les éclaire.

En 1875 ont paru, du même écrivain, les *Deutsche Kulturbilder aus dem XVIII Jahrh.*, Leipzig, qui complètent le premier ouvrage.

On pourrait consulter aussi Diez, *Frankfurter Bürgerbuch*, Frankfurt a. M. 1897. C'est moins un livre, qu'un recueil d'indications sur l'origine d'un certain nombre de familles francfortoises.

Sur les réfugiés — il y a une littérature très abondante. Nous avons lu avec fruit Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France*, 2 vol. 1853, Paris ; — le petit livre de K. Fr. Köhler, *die Refugiés und ihre Colonien in Preussen u. Kurhessen*, Gotha, 1867 ; — une étude de W. Stricker dans le *Historische Taschenbuch*, Leipzig, 1875, etc., etc.

Je me permettrai de distinguer entre tous quelques ouvrages, qui, tout en ayant une grande valeur historique, émeuvent comme des œuvres d'imagination. Ce sont des livres, où il y a de la foi, c'est-à-dire de la passion, du sentiment.

C'est d'abord un livre écrit avec un cœur débordant de reconnaissance, l'ouvrage du pasteur Ch. Ancillon, *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les états de son altesse électorale de Brandebourg*, Berlin, 1690.

Ancillon veut montrer à l'Electeur qu'il peut avoir confiance en

ses nouveaux sujets, et à ceux-ci que leur devoir est de s'attacher sans arrière-pensée aux princes qui furent leurs bienfaiteurs.

Le grand ouvrage de Ermann et Reclam en 5 vol. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Réfugiés français dans les Etats du roi*, Berlin, 1782, est d'une lecture attachante.

L'ouvrage respire le plus pur loyalisme envers les rois de Prusse, mais le sentiment français y est encore très vivace et parfois éloquent. C'est une apologie des réfugiés. Ils ont été utiles à leur pays d'adoption, dont la politesse s'est accrue de la leur.

Ermann et Reclam sont bien touchants, quand ils nous content les douleurs du regret, les regards s'obstinant à chercher la patrie absente. Les exilés ne se séparaient point les uns des autres ; « ils étaient ainsi comme au milieu de leurs anciens concitoyens et le Brandebourg leur retraçait l'image de la France qu'ils chérissaient malgré les maux qu'ils y avaient soufferts. »

L'ouvrage du pasteur H. Tollin, *Geschichte der französischen Colonie von Magdeburg*, 2 Bd. Halle a. S., 1886-1890.

Tollin donne beaucoup plus qu'il ne promet. Il nous donne en effet un aperçu de toute l'émigration française. Le livre repose sur une documentation exacte, originale, et est écrit avec l'intelligence du cœur. Tollin est très fier de ses origines, et en somme il a raison, d'abord parce que c'est en effet une très noble origine et ensuite parce que cette fierté profite à son livre.

Die französisch reformierte Gemeinde in Frankfurt a. Main (Frf. 1906) de Fr. Cl. Ebrard. Sous une forme concise, c'est un livre plein d'intérêt, écrit avec un amour profond de la communauté francfortoise.

Enfin dans le *Bulletin historique et littéraire de la Société d'Histoire du protestantisme français* (année initiale 1853), il y a une mine inépuisable de documents immédiats.

Assurément les écrivains qui contribuent au *Bulletin*, pasteurs ou fidèles fervents, n'ont pas toujours cette impassibilité qui est, paraît-il, nécessaire à l'historien, mais ils ont une foi qui leur rend le passé intéressant. Les morts dont ils parlent et cherchent une trace, ce sont les leurs, leurs ancêtres. Le passé n'est plus si loin de nous, quand nous le croyons tout plein de ce qui nous fit : son ombre n'est plus aussi épaisse, quand au travers on voit des yeux aimants qui nous regardent.

Soyons indulgents à ces excès d'amour ; car, à nous aussi ces hommes-là peuvent, doivent être chers. Ils ont aimé quand même ;

ils ont aimé leur pays malgré l'exil, la saine raison malgré le fanatisme, et nous l'avouons, c'est ce dernier trait qui nous les attache au cœur. Elevés dans une confession précise, ils ne se sont point laissé emprisonner l'âme : elle est restée « sous la croix » libre, ailée, toute légère, toute souriante, une âme vraiment française, si ce n'est point trop d'orgueil que de désigner ainsi ce quelque chose de vaillant et d'aimable que nos ancêtres ont été des premiers à chérir dans l'homme.

On a souvent déploré la perte matérielle que la France a faite avec ces bourgeois industriels et pratiques, qui enrichirent l'étranger de leurs fabriques et de leurs manufactures ; on pourrait bien déplorer aussi la perte intellectuelle et morale, qui fut autrement cruelle. La bourgeoisie et la noblesse furent amoindries, car ce n'étaient point des fanatiques qui étaient partis, mais des intelligences saines et des cœurs aimants, des hommes qui étaient une parure pour leur classe et une force pour la nation. Ils disparurent pour nous. Ceux qui les ont suivis pas à pas sur la terre de l'exil, ceux qui les ont vus s'attacher avec une piété obstinée à maintenir contre l'envahissement étranger les hérédités morales qui les faisaient Français, ceux-là savent tout ce que nous avons perdu. Une seule réflexion les console, c'est que le sacrifice n'a pas été inutile, et que par eux la France a donné au monde beau-
coup de son cœur et de sa chair.

INTRODUCTION

Le *Frantzose* aurait paru en 1746 à Francfort-sur-le-Mein, dans l'officine de Düren.

Du moins c'est ce que nous apprend E. Weller dans son excellent répertoire, *Die falschen und fingirten Druckorte* (Leipzig, Engelmann, 1864).

Mais l'unique édition que nous ayons du *Frantzose* a paru à la suite du *Dresdener Schlendrian* de König, à la date de 1747, avec l'indication « zu Freystadt in dem Frauenzimmer-Collegio ».

Il est vraisemblable qu'il n'exista jamais que cette édition. L'ouvrage put paraître en 1746, mais il ne se vendit pas. Le libraire, pour se débarrasser de cette marchandise récalcitrante, accola les exemplaires au *Dresdener Schlendrian* qui était une pièce connue et assez souvent représentée.

Ainsi Freystadt, c'est Francfort-sur-le-Mein ; mais qu'est-ce que le « Frauenzimmer-Collegium » ?

Nous n'avons pu retrouver aucune trace de ce « collège » féminin. Nous savons toutefois que des sociétés de ce genre étaient assez fréquentes. C'est même tout justement parce qu'elles n'avaient rien d'extraordinaire qu'elles passaient inaperçues. Les dames de Leipzig, si nous en croyons Pican-der, s'entendaient pour boire ensemble du café et fumer des pipes (*Academischer Schlendrian* I. 1) ; des dames à Franc-

fort pouvaient bien s'assembler pour tenir bureau d'esprit et jouer la comédie.

Parfois il se formait aussi des clubs mixtes, d'hommes et de femmes, comme cette société de Halberstadt à laquelle Gottsched fait allusion dans la XXXV^e pièce des *Vernünftige Tadlerinnen* et où l'on avait brûlé si gaillardement les premiers numéros de son journal.

On voit que l'on avait en Allemagne des procédés très simples pour mettre à effet le rêve de Philaminte :

« Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. »

Mais les dames de Francfort, si l'on en juge par les deux pièces choisies, avaient plus de goût et de bon sens que Philaminte.

Le *Dreszdener Schlendrian* s'attaque assez vivement à la coquetterie des femmes et à leur légère vanité ; mais il le fait sans méchanceté, avec une certaine sympathie même pour des faiblesses qui ont leur charme.

Le *Frantzose* est plus délicat encore : les femmes y ont un rôle tout de bonne grâce et de tendresse honnête. L'auteur devait les aimer ou les avoir beaucoup aimées : il y a de l'émotion dans ses peintures.

Mais c'était un bien mauvais imprimeur que ce Düren. Les van Düren étaient des Hollandais ; ils ont publié pendant la guerre de Sept Ans un grand nombre de pamphlets, qui n'avaient pas besoin de correction bien sérieuse ; ils ont traité par avance les deux aimables comédies, comme plus tard, les pamphlets : le texte est parfois incompréhensible.

Nous savons aussi par Müller (*Beschreibung*, p. 155) que ces van Düren ont été en pourparlers avec de Loën, qui avait l'intention de faire paraître chez eux un ouvrage considérable, une histoire universelle en 12 gros volumes.

Peut-être y aurait-il de ce côté une trace à suivre : notre

humble comédie pourrait provenir directement du milieu où de Loën était considéré comme un grand homme.

Ce milieu nous est connu en partie déjà par les souvenirs de Goëthe dans *Dichtung und Wahrheit*. On y était instruit et tolérant.

Il semble en tout cas que la pièce se rapporte bien à Francfort, quoique l'auteur cherche à généraliser quelques-unes de ses critiques : « in unseren Städten », dit-il en parlant des compagnies de la milice bourgeoise qui étaient importantes à Francfort plus qu'en toute autre ville, puisqu'elles étaient à la base même de l'organisation civile (*Faber*, I, p. 534, II, p. 99).

Le détail des mœurs, les circonstances d'histoire, la langue même, tout cadre parfaitement avec l'aimable ville. Quand la petite comédie ne contiendrait rien qui fût spécial à Francfort, elle ne contient rien du moins qui lui soit étranger. Tout y est d'application.

Il y a surtout, comme on le verra, un fait qui semble devoir lever tous les scrupules et faire conclure en faveur de Francfort.

C'est le fait même sur lequel repose toute la pièce.

Les mariages entre Français et Allemands ont été chose très rare dans les colonies, qui par leur constitution étaient isolées du reste de la population : mais à Francfort il n'y avait pas de colonie proprement dite, il y avait une communauté réformée dont les membres étaient les uns Français, les autres Allemands. De là des rapprochements et des mariages, tandis que partout ailleurs il n'y avait encore que méfiance et souvent haine,

Nous reconnaissons d'ailleurs qu'il n'y a là qu'une hypothèse, elle est seulement très vraisemblable et elle a l'avantage de jeter la lumière sur tout un monde intéressant.

Il n'y a d'ailleurs pas le moindre danger à l'admettre. Si elle n'était point exacte, elle ne serait pourtant point une

cause d'erreur, ce qui serait vrai d'une autre ville, se trouvant également être vrai de Francfort.

Puisque les faits y consentent accueillons-la et elle va donner à l'humble comédie, avec un peu de substance, l'horizon qui amplifie.

La comédie que l'on se permet de recommander ici à l'attention a de grandes raisons d'être modeste.

D'abord, si courte qu'elle soit, puisqu'elle ne comprend que quatorze scènes, il semble qu'elle appartienne au genre qui suivant le mot de Voltaire est le seul qui ne soit pas bon, le genre ennuyeux.

L'on ne peut pas même dire qu'elle soit correctement écrite. Il n'est pas besoin d'être un très grand clerc en allemand pour s'apercevoir dès la première page que l'auteur n'est pas même un écrivain médiocre, qu'il se sert de la langue en homme qui ne la connaît que par l'usage familier.

Cependant l'œuvre qui se présente si mal a son charme, mais pour le sentir il faut pénétrer le mystère dont elle s'entoure. Un peu du passé renaît alors. De la passion, du sentiment court de nouveau à travers les phrases qui semblaient gauches et lourdes. Les figures ne sont plus des fantômes vides : elles se précisent et sourient.

Il n'y a pas que les œuvres du génie qui aient une âme ; toute chose écrite avec sincérité se ranime de soi-même sous la complaisance du regard qui la sollicite, et l'on a plus d'une fois la joie de voir qu'elle était pleine d'une poussière vivante qui ne demandait qu'un rayon pour se lever et jouer dans l'air.

L'auteur ne sait pas écrire, mais il aime d'un égal amour et avec une intelligence égale ce qui est français et ce qui est allemand, et comme c'était chose rare en ce temps-là qu'un peu de sympathie entre gens de nationalités différentes, il y

a dans cet effort, dans cette bonne volonté d'un cœur qui s'essaye à des tendresses nouvelles, de l'imprévu et de la bonne grâce.

On est surpris et l'on est touché. Que veut-on de plus ?¹

La pièce fort maladroitement conduite puisqu'elle finit à peine commencée, et qu'elle ne commence qu'avec la huitième des quatorze scènes qui la composent n'a pas dû être donnée sur une scène publique. Ce que l'on jouait dans les villes d'Allemagne vers 1746, c'était ce qui pouvait amuser les spectateurs en flattant leurs préjugés : or on n'aimait pas les Français.

On leur rendait bien quelquefois justice, mais c'était à contre-cœur ; on répétait qu'il y avait d'honnêtes gens partout, mais on ne montrait sur la scène que des Français qui auraient pu faire croire que la maxime libérale n'avait point d'application en leur pays.

On sait comme Lessing nous a représentés ; Mme Gottsched qui pourtant était une femme de beaucoup de cœur avait été plus violente encore : il y a quelque chose de presque inhumain dans la haine dont elle poursuit tout ce qui est français.

Elle eut beaucoup d'imitateurs qui, sans doute, n'avaient pas besoin de son exemple. « Ein echter, deutscher Mann mag keinen Franzen leiden », dit Brander, dans *Faust* ; il exprime là le sentiment de tout ce qui était peuple.

Le roman et le théâtre se disputent pendant tout le siècle l'honneur de nous asséner les meilleurs coups. Il faut avouer qu'il y a rarement de l'esprit dans ces grossièretés et qu'elles supposent chez ceux qui s'en rendaient coupables une haine bien aveugle. On avait fini par s'imaginer qu'il y avait en France une humanité de qualité inférieure, mais fort re-

1. Sur le mérite « littéraire » de la pièce et la place qui lui conviendrait dans l'évolution du théâtre, lire le commentaire, notamment les notes 13 de la scène IV et 1 de la scène VII, et aussi la note unique de la scène XII.

muante et sans scrupule, une humanité qui ment et qui corrompt.

Warm und kalt zugleich ausblasen,
Umherziehen bei der Nasen,
Fälschlich schwören und brav lügen,
Listig alle Welt betrügen,
Dieses sind die besten Chosen,
Die man lernet von Franzosen.

(*Leben und Tod der französischen Reputation*, 1744.)

On cherchait surtout à détourner les gens d'aller à Paris. On en était encore là en 1784. Il est vrai que c'était en Bavière et que sa capitale n'est devenue « Isar-Athen » que dans le cours du XIX^e siècle. Donc le bon Hasstrug, un brave Munichois, a eu la faiblesse de se laisser entraîner dans la grande ville. Il y tombe aux mains d'un abbé et d'un chevalier. Jamais le clergé ni la noblesse n'ont été si glamment représentés. L'abbé s'appelle Lesabre, et le chevalier s'appelle Lemoine. Ils ont une cousine si aimable qu'elle met en défaut la vertu de notre homme. C'est bien trente louis d'or qu'il lui en coûte, plus un anneau précieux. Mais il sait maintenant ce que vaut l'amitié française, ce que signifie le sourire des Parisiennes et il pourra mieux apprécier qu'il ne l'avait fait le charme de l'honnêteté germanique (*Der Bayer in Paris*, München, 1784).

Il est de tradition de se moquer de Nicolaï. Il a eu le malheur de donner prise aux brocards de jeunes écrivains dont il ne pouvait comprendre les aspirations ni le génie, mais en la circonstance, il faut bien le reconnaître, il eut de l'esprit et c'est avec infiniment de bon sens qu'il condamne les préventions injustes où il ne voit que des sottises dont il faut rire.

Sebaldus Nothanker (Ed. 1775, I, p. 8 et 9) a épousé la charmante Wilhelmine. Les jeunes époux sont séparés — par la France. Sebaldus, qui est d'origine toute populaire, la

hait ; Wilhelmine, qui a frôlé les cours, l'adore. Sebaldu souffre cruellement de voir à ce qu'il aime cette scandaleuse passion pour le plus antipathique des peuples, mais n'osant la contrecarrer, il se réfugie dans l'étude de l'Apocalypse. Hélas ! là encore il va retrouver l'odieuse image. C'est une obsession. C'est la France, en effet, il n'en peut douter, dont l'histoire se déroule à travers les symboles du livre énigmatique : la Bête, c'est elle, c'est elle qui est désignée au dix-septième chapitre, et la grande prostituée, la Babylone, c'est évidemment Paris. Il est prêt à le démontrer, il l'explique à Wilhelmine, qui l'écoute patiemment avec un bon sourire, mais la démonstration terminée, Wilhelmine reprend tranquillement sa lecture interrompue, Crébillon fils ou M. de Voltaire.

Il y a certes moins d'esprit dans la pièce intitulée *le Français à Francfort*, qui parut dans cette ville en 1742. Peut-être est-ce cette comédie qui par ses injustices révoltantes a suscité l'ouvrage que nous nous proposons d'étudier. Elle prétend être l'œuvre d'un M. Blanchomme. Ce M. Blanchomme, c'est un acteur du nom de Weissmann. Il donne son « original » allemand pour une traduction du français, parce que c'était un moyen de recommander une œuvre que de dire ou de laisser entendre qu'elle venait de Paris.

Cette pièce aurait pu tout aussi bien s'appeler *le Français à Breslau* ou *le Français à Berlin*.

Elle n'a en effet rien de spécifiquement francfortois ; c'est une œuvre courante de théâtre banal, qui pouvait être la bienvenue partout, puisque nous étions partout détestés.

Le jeune M. Krieger est le fils d'un riche marchand. Il a été à Paris comme Jean de France et il en est revenu comme lui avec le plus profond mépris pour tout ce qui n'a point la marque de la grande ville. Ses domestiques peuvent le servir très mal, mais ils doivent parler français. En un mot c'est un niais que sa bêtise livre par avance à M. de Fatencourt,

et vraiment il faut que l'on soit d'une bêtise extrême pour se laisser duper par cet homme-là. Car ce M. de Fatencourt, c'est un Mascarille, si l'on veut, mais sans esprit ou plutôt c'est un Crispin alourdi. Il veut, à l'imitation d'un héros du Gil Blas, escamoter une dot, — gagner la sœur par le frère, et partir avec l'argent en laissant la fille. Il s'y prend si mal qu'il ne déloge qu'avec les chevaux — pour peu de temps, hélas ! On le rattrape et la prison l'attend. Il faut bien que le parterre ait sa joie et sache qu'on y mène ce Français qui l'a si bien mérité.

A cette caricature odieuse d'un Français qui n'a ni scrupule ni bon sens s'opposent M. de La Raison, un banquier aussi raisonnable qu'il est honnête et M. de Reinitz qui a toutes les vertus sérieuses que n'ont point sans doute les gentilshommes de France.

Ils se donnent tous les deux une peine inimaginable à démasquer le coquin, qu'il semble pourtant si facile de pénétrer.

Ce M. de Fatencourt, c'est le Français selon l'idée du peuple ou du moins selon l'idée que veulent lui en donner les écrivains désireux de plaire.

Qui en a un, les a tous. Le portrait s'applique à toute l'espèce sans exception d'individu...

De beaux habits, un titre ronflant ; de moralité point ; grands courtisiers de femmes, toujours sûrs du succès galant ; d'ailleurs des aventuriers de la pire espèce, puisqu'ils ne courent l'aventure que pour l'argent qu'on y glane et surtout de faux joueurs. « Scherze mit keinem Italiener, spiele mit keinem Franzosen » disait un proverbe (*der Hamburgische Patriot*, II, p. 100). Les Français sont toujours représentés comme trichant au jeu. Vous savez comme Riccaut se vante de ses talents, dont il prétend faire profiter Minna. Magno Caballo dans le *Trentleva* (*Theater der Deutschen*, Bd 14) un « Deutschfranzos » malgré son nom ita-

lien donne leçon dans l'art délicat de corriger la fortune. Il semble que d'un personnage, qui était fort à la mode sur notre scène, mais que l'on n'avait garde d'y prendre au sérieux, du chevalier malhonnête et charmant qui fait rendre à l'amour et au jeu tout ce qu'ils peuvent donner, on ait fait en Allemagne, à l'usage des rancunes nationales et des jalousies démocratiques, cette figure répugnante d'homme sans foi, sans honneur, contre lequel il est bon de prévenir l'Allemand, de nature si naïf, si confiant.

Tout Français qui passe la frontière est ainsi voué d'avance aux plus indignes suspicions. Que chez eux les Français soient de braves gens, c'est possible après tout. Weissmann l'accorde, bien qu'il n'en croie rien, mais de France il ne sort que des coquins, « Landstreicher ». Ils ont ensorcelé les grands et ils exploitent les petits. « Alle ihre Verdienste, so sie besitzen, bestehen nur in der Kühnheit sich grosse Namen zu geben und in der Kunst meisterlich zu lügen » (*der Franzose in Frf.*, p. 56).

Leibniz avait déclaré (*Guhrauer* I, p. 439) que tous ces Français qui foisonnaient autour des grands étaient l'écume de leur pays, et Voltaire eût peut-être été moins prompt à parler du « rebut de la nation » s'il avait su que de son temps on pensait encore assez généralement de l'entourage des princes ce qu'en avait dit Leibniz.

Ceux-mêmes d'entre les écrivains qui veulent être impartiaux sont loin de nous faire les compliments que notre vanité attendrait, et l'on est même un peu surpris de voir que des gens qui admirent sincèrement nos lettres et nos arts aient aussi peu de sympathie pour le peuple qui les a portés à un si haut point.

La vérité est que l'un et l'autre peuple s'ignoraient — ou plutôt les Français ignoraient les Allemands qui se confondaient pour eux avec les Moscovites, et les Allemands se méprenaient sur le vrai caractère des Français,

puisqu'ils ne voyaient en eux que de petits maîtres et des intrigants.

De Loën qui est un esprit fort distingué, dégagé des préventions autant qu'on peut l'être à une époque où il faut presque du courage pour faire table rase des imaginations traditionnelles, parle de nous un peu longuement à deux reprises différentes, en 1719, dans un récit de voyage, où il décrit la cour de France et esquisse une caractéristique du peuple français et plus tard vers 1744 dans les « Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand », qu'il composa à l'occasion de l'élection de Charles VII.

Il s'adresse à des lecteurs instruits et il écrit dans les plus louables intentions du monde. Mais on voit à tout ce qu'il lui faut dire combien il a de préjugés à combattre, à esquiver, à ménager. Les Allemands, dit-il, imitent les Français et les méprisent (*der französische Hof. Kleine Schrifften*, I₃, p. 86). Il voudrait leur enseigner à les imiter plus raisonnablement et à ne plus les mépriser du tout (*Briefe, Kleine Schrifften*, II, p. 398). Il reprend dans le même esprit de conciliation les idées qui avaient été chères à Thomasius (I₃, p. 87-88. II, p. 403). Il montre excellemment comme les Français ont une façon d'esprit qui a première vue semble peu en harmonie avec leurs institutions. Il remarque qu'ils ont en effet une grande inclination pour la liberté, et que leur fidélité au roi est faite d'une sorte de participation imaginaire à sa grandeur (I₃, p. 97). Il n'a point assez d'éloges pour l'esprit de société qui règne partout, et cette égalité dans les bonnes manières en impose beaucoup au gentilhomme libéral (I₃, p. 92). La bonne discipline des troupes, l'amabilité des soldats, lui plaisent et lui donnent une haute idée du petit peuple de France. Il admire chez les plus humbles le sentiment du devoir militaire. Un personnage de haut rang veut forcer une consigne et passer : la sentinelle de se mettre en garde et de lui barrer le chemin.

« Je suis le prince de X..., déclare l'inconnu. — Pardon, Monsieur, réplique le soldat, mais je ne connais point ici de prince » (II, p. 270).

Je ne sais pas d'ailleurs où de Loën a été chercher ses informations. Elles sont quelquefois singulières (I₃, p. 87). Il nous dit, par exemple, qu'il est difficile de faire un portrait des Français, parce qu'ils diffèrent du tout au tout suivant les provinces, et ceci est juste, mais on sourit malgré soi, quand on le voit attribuer plus de sincérité aux gens du Languedoc et de la Provence qu'au reste des Français. Les Gascons ne se fâcheront pas trop de s'entendre traiter de hâbleurs : on les y a habitués ; mais les Bretons feraient la moue, s'ils savaient qu'on appelle leurs ancêtres des menteurs, et les Bourguignons trouveraient sans doute, ainsi que les Champenois, que l'on ne donne qu'une idée très insuffisante de leur caractère propre, en les appelant des « Schwelger ». Ils n'ont pas toujours la face enluminée, que je sache.

De Loën, tout en reconnaissant la suprématie de Paris, lui préfère la province. Les gens y sont plus aimables (I₃, p. 88). Les dames de Lyon sont plus honnêtes et plus fraîches que les Parisiennes : elles ont l'estomac meilleur ; c'est qu'elles mangent moins de sucreries (I₃, p. 90). Ces enfantillages amusent ; à la réflexion, ils instruisent ; ils font penser à ces descriptions naïves des voyageurs d'antan, toutes pleines d'admiration plus ou moins à leur place, ou bien encore à ces récits de missionnaires, nous contant les merveilles de quelque pays lointain où l'éternelle humanité leur est apparue tout d'un coup — à travers les bizarreries et les étrangetés qui en troublaient tout d'abord l'impression.

Les nations ne sont plus pour nous aujourd'hui que des manières et des façons de l'universelle humanité ; elles en multiplient et en diversifient la face pour notre joie ; mais longtemps elles ont été des barrières à l'esprit et des geôles

pour le cœur. Elles l'étaient hier encore pour quelques-uns, nous dit-on. La faculté de sentir d'abord l'homme dans l'étranger n'est point en effet aussi vieille qu'on le croit. Tout s'acquiert et ce dont l'exercice nous est le plus familier, nous ne l'avons souvent que de la veille. Ce qui est aujourd'hui facile à un bon esprit moyen lui était difficile, il y a cent ans, impossible, il y en a deux cents. Montaigne avait honte de voir « nos hommes enivrez de cette sottie humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs », mais Montaigne était un esprit rare ; vous pouvez être sûr que la plus grande joie pour son secrétaire, à Rome ou dans Florence, c'eût été d'y rencontrer des Gascons ; il eût cru revivre.

Aussi l'excellent de Loën dans sa lettre XXX (II, 396) aboutit à une conclusion qu'on ne peut qu'approuver, puisque c'est un conseil de charité chrétienne et de bon sens populaire. Ayez tous deux, dit-il aux deux peuples, plus d'humilité et plus de modestie, et vous serez tous deux beaucoup plus sensés (II, 413). Mais il est sans doute bien difficile de suivre toute sa raison, car il dément aussitôt lui-même le bon conseil qu'il a donné, et il tente un parallèle entre Français et Allemands, qui est, bien naïvement certes, tout à l'avantage de ceux-ci. Il reconnaît que l'on n'a point tout à fait tort dans les reproches que l'on nous adresse : il revendique pour ses compatriotes les qualités essentielles ; leur seul défaut, c'est quelque lourdeur (II, 413). Mais est-ce là un défaut ? n'est-ce point à ce prix qu'est le sérieux de la pensée ? On le sait bien au fond, mais on veut être poli et si l'on s'accuse de lourdeur, c'est que l'on veut faire sentir tout simplement — sans trop offusquer — qu'on a plus de poids !

Toutes ces innocences sont touchantes : le bon vouloir attendrit, même quand il est impuissant. Les peintures populaires étaient malveillantes, elles irritaient ; celles-ci sont maladroitement, on sourit, — et si elles agacent un peu, c'est

qu'elles nous rappellent, quand nous allions l'oublier, combien il était difficile au cœur et à la raison de se faire pleinement jour, vers l'an 1742.

Il y avait alors tant de préjugés contre nous !

Ces préjugés dont nous retrouvons la trace à tout moment chez les contemporains et dont l'expression seule varie avec les individus, ces préventions obstinées qui viennent à son insu troubler le jugement d'un esprit aussi libéral que l'était de Loën, qui mettront une tache jusque dans la claire et saine intelligence de Lessing, ces antipathies devenues presque instinctives à force d'habitude et qui font qu'un excellent homme comme Rabener aimerait mieux renoncer à voir Frédéric de Prusse que lui être présenté par un Français (*Gellerts Werke*, 1839, t. VIII, p. 201) sont les indices d'un état d'esprit qui doit avoir ses causes profondes. Nous sommes en présence non de caprices individuels, mais d'un fait historique.

Parcourez en effet cette littérature que l'on ne lit plus, qui fut vivante pourtant à son heure, toutes ces choses oubliées où des générations ont laissé l'image de leur être intellectuel, comédies, pamphlets, revues, et vous serez frappé du petit nombre de ceux qui ont pu s'affranchir de cette obsession de dénigrement et de parti pris.

Sans doute il y eut un Thomasius dont la pensée nourrie de raison ne connaissait point les petitesesses ; plus d'une parole largement, simplement humaine fut prononcée dans le mystère des loges qui couvraient peu à peu l'Allemagne de leur réseau libérateur.

Sans doute aussi, quand ils étaient grands, ceux-là même qui furent durs ou injustes ont eu des instants d'inspiration meilleure, où leur âme retrouvait son niveau naturel : Lessing, après avoir grossièrement immolé les Français aux rires d'un parterre borné, trouvait trop étroites les limites où s'enfermaient les nationalités jalouses.

Mais, avec ces restrictions, on peut dire cependant que d'une façon générale, dans l'Allemagne du xviii^e siècle la bienveillance à notre égard est une exception ; que la règle, c'est la prévention, la méfiance, une certaine affectation de mépris qui révolte, parce qu'elle est inique.

Mauvais sentiments à coup sûr, mais puisqu'ils ont existé, puisqu'ils ont été ceux de tout un peuple pendant plusieurs générations, c'est qu'ils avaient leur raison d'être.

Ils étaient la forme grossière, imparfaite, répugnante même de tendances, d'aspirations, d'obscurcs volontés, qui en se purifiant sont devenus le sentiment d'orgueil d'un peuple, la conscience d'une race.

Et ils étaient en même temps les premiers efforts d'une démocratie encore ignorante d'elle-même, et qui allait à son but, à travers tous les errements.

Eux aussi, ils sont « œuvre démocratique » et l'on peut leur être indulgent.

Nous sommes à Francfort en 1740. Les politiques vont donner à l'Allemagne pour empereur un protégé de la France. Notre ambassadeur a mission de prodiguer l'argent et les réjouissances. Il faut se faire aimer : la raison d'état le conseille. Il va donc y avoir de belles et bonnes journées, même pour la populace. Mais voilà qu'un incendie éclate dans les cuisines de l'ambassade, et du coup le peuple que l'on voulait gagner n'écoute plus que son cœur plein de haine : il accuse les Français d'avoir voulu mettre le feu à la ville. C'est un cri de fureur parmi les petites gens. De Loën en passant avec un ami dans une ruelle populaire eut l'imprudence de parler français : il faillit le payer cher. « Ce sont encore des Français, ceux-là, hurlait cette populace surexcitée ; jetez-les dans le feu, les canailles ! » De Loën qui était un homme très raisonnable se mit à parler allemand. On voit que la leçon qu'un jour Minna nous donnera d'un air pincé, à savoir qu'il faut en Allemagne parler

allemand, pouvait être au besoin un conseil de prudence (De Loën, *Kleine Schrifften*, II, p. 11).

Eh bien, dans cette même ville, où le peuple trois ans plus tard voudra assommer un jeune homme tout simplement parce qu'il est Français (*ibid.*, II, p. 317) les classes élevées sont enthousiastes de nos petits maîtres, de leurs manières engageantes, auxquelles les femmes ne savent pas résister. Elles se mettent à l'école de Mme de Belle-Isle qui, par patriotisme et pour le service du roi, a la condescendance de leur montrer comment on se pare et minaude à la française (*ibid.*, II, p. 68).

C'est en abrégé le tableau de toute l'Allemagne, où les cours sont francisées, tandis que le peuple est résolument hostile.

Or, c'est vers le peuple que se tournent les écrivains allemands qui pour la plupart en sont issus. S'ils adoptent ses préventions, c'est pour demeurer fidèles à leurs origines.

Certes, c'est un malheur que d'être injuste, que ce soit envers une nationalité ou envers un individu, mais c'est un devoir souvent que d'être peuple avec son peuple.

Ce fut ce que comprit Gottsched : c'est son titre au respect. Il fit du sentiment démocratique, qui était très vif en lui, un levier puissant à sa réforme littéraire ; ou plutôt il suivit naïvement dans son effort son instinct de roturier, indigné de voir l'affection des princes s'attacher dans les cours, où l'on eût voulu être, à des étrangers que tout le monde détestait.

S'il dit aux Allemands d'imiter les Français, c'est qu'il était persuadé que cette imitation était le moyen le plus pratique, le plus expéditif pour se débarrasser de notre tutelle, qui humiliait. La France est l'ennemi qu'il faut vaincre, et c'est elle qui fournit l'instrument de la victoire. Ce qu'il recommande, en effet, ce n'est pas l'imitation pieuse du disciple, l'hommage le plus délicat que le talent puisse

rendre au génie ; — c'est une imitation toute matérielle, la contrefaçon des procédés heureusement employés par d'autres, le plagiat du jaloux impuissant qui après avoir pillé le modèle voudrait le supprimer pour être modèle à son tour.

Ses préfaces, ses journaux, tous ses écrits sont remplis de récriminations haineuses, d'insinuations blessantes ; nous n'avons pas de cœur : nous ne connaissons ni la tendresse conjugale ni l'amour de la liberté (*Deutsche Schaubühne*, IV, *Vorrede*). Si nous avons vaincu à Fontenoy, c'est parce que nous avons volé à l'Allemagne les plus braves de ses fils pour en faire nos soldats (*Gottsched, Gedichte* 1751, II, p. 399). De pauvres actrices qui se sont égarées à Vienne sont malmenées avec une violence de rustre (*Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit*, II, p. 640). Gottsched reproche méchamment aux émigrants de ne point aimer le pays qui les adopta (*ibid.*, p. 678) ; il fait un crime à Mauvillon des soupes dont il s'est engraisé en Allemagne (*Wanick, Gottsched und die d. Literatur s. Zeit*, p. 437). On voit que la faiblesse même ne le désarme pas et l'on voit aussi qu'il avait les qualités qui font l'excellent chef de parti : le verbe haut et l'âme grossière.

On le suivit. Par lui la politique de Louis XIV porta un dernier fruit qu'on aurait pu prévoir, si l'on s'était penché à temps, mais celui qui triomphe ne sait pas se pencher.

Je ne sais si le peuple allemand eut raison, surtout s'il eut tout à fait raison : mais la conduite du grand roi à son égard lui sembla sans pitié ni justice.

Que l'on lise le *Mars christianissimus* de Leibniz (Cologne, 1684). Il n'est rien de plus touchant ni de plus fier. C'est la protestation froidement indignée d'un peuple auquel on a fait tort. C'est de la vraie éloquence, où la passion n'est plus qu'un frémissement de la raison.

Le grand philosophe feint de s'incliner devant la brutalité

trionphante, mais une image le trouble, et il n'en peut distraire sa pensée. C'est la vision de l'Allemagne asservie au joug des Français : « Ils nous ôteront les armes comme à des gens indignes de les porter ; ils abaisseront les familles illustres ou les transporteront en France ; les bénéfices, les charges, de conséquence ne seront que pour les Français ou pour les âmes les plus serviles qui se trouvent parmi les Allemands ; les esprits élevés et qui sembleront garder quelque reste de l'ancienne vertu seront affligés de mille maux, jusqu'à ce qu'on les ait accoutumés tous à l'esclavage et rendu la nation plus propre à être un objet de la miséricorde que de la crainte » (Leibniz, *Œuvres*. Ed. Foucher de Careil III, p. 25).

Les choses n'allèrent pas si loin. Mais il y avait dans l'âme du peuple allemand des amertumes et des rancunes qui n'étaient que trop légitimes ; elles se firent enfin jour dans les lettres et avec d'autant plus de violence que les Français de leur côté n'échappaient point entièrement au fléau, qui est la suite inévitable de toute victoire excessive, l'arrogance, le pédantisme irritant.

De Loën, tout bienveillant qu'il est, avoue que les Français sont enclins à l'outrecuidance et à la vanité (*Kleine Schriften*, II, p. 396). On leur attribuait un mépris souverain pour tout ce qui n'était pas leur œuvre, ne portait pas leur marque ou ne répondait pas à leur goût. On se répétait à plaisir, comme pour se justifier sa haine, le mot malheureux du jésuite Bouhours, et Leibniz avec une ironie suprême avait pu écrire : « aujourd'hui, à moins que d'avoir l'âme française, on ne saurait avoir l'esprit poli ni élevé au-dessus du commun » (*Mars Christianissimus*, p. 5).

La vérité est que les deux tempéraments, le français et l'allemand, n'ont peut être jamais été en plus complète opposition que dans la première moitié du XVIII^e siècle. Partout où ils se rencontraient il devait y avoir conflit ou méprise.

Le tempérament national, du moins ce que l'on appelle de ce nom, n'est pas quelque chose de fixe, de brutalement définitif. Il s'impose bien, si l'on veut, à l'individu, comme une volonté qui lui serait à la fois extérieure et immanente ; c'est qu'il est l'œuvre de la collectivité, dont l'individu n'est qu'un accident et qu'un atome. Mais comme la collectivité à laquelle il doit sa forme et son être, le tempérament d'une nation évolue. Il est vivant. C'est un flot qui ne s'interrompt pas, bien qu'il varie sans cesse, et ses ondes, ce sont les générations. Ce tempérament a ses périodes d'exaspération et ses époques d'accalmie, parfois de longs effacements. Il semble que ce soit vers la date que nous venons d'indiquer qu'il ait atteint en France son maximum d'énergie. Exalté par le souvenir du grand règne, enorgueilli d'une prospérité qui après tout était bien une gloire de la nation, le peuple portait à l'extrême avec ses qualités ancestrales dont on ne parlait pas les défauts traditionnels qu'on aime à lui reprocher. Jamais on ne s'est senti si vivant en France que durant ces temps heureux : jamais on ne fut par suite moins agréable à ceux qui ne vivaient pas autant qu'ils l'auraient voulu. L'Allemand avait été longtemps humilié ; il se savait méconnu et sentait pourtant de la force croître en lui. Un peuple dans cette situation ne peut avoir l'abord ni le sourire faciles : il profite, il n'aime pas ; il veut acquérir, mais il n'a aucune reconnaissance de ce qu'on lui apporte. Il y a des régions de son cœur, où il ne peut même plus être juste. Les plus bas — et ils sont nombreux — envient ; les meilleurs ont un cœur gros de rancune, et ils dénigrent. Il n'y a pas lieu d'insister : c'était là un état passager, disons-le très vite, et il était inévitable.

Toutes ces injustices et ces méchancetés sont inconnues au *Frantzose*. Il n'a ni prévention ni rancune. Il est ingénu, vous n'y trouverez pas un mot où il y ait de la dureté : il sourit aux faiblesses avec une indulgence qui ne se lasse

pas. C'est une très médiocre comédie, j'en conviens, mais c'est une œuvre excellente. Elle a été composée dans une région où il y avait de la sérénité. Cette pure lumière qui est sur les sommets et que vont y chercher ceux qui sont forts, — elle se plaît parfois à descendre vers les humbles, non pour leur ouvrir des espaces dont leurs yeux ne pourraient mesurer l'étendue, mais elle purifie l'atmosphère qu'ils respirent et elle met une clarté devant leur regard.

Le charme que sans effort répand autour de soi cette pensée bienveillante et libérale s'accroît encore d'une circonstance où un critique relèverait peut-être de la faiblesse, et qui est à nos yeux une grâce. L'auteur ne voit pas au delà du monde où il vit ; il se tient et nous tient dans le cercle où s'accomplit son existence journalière. Nous ne sommes point au théâtre ni dans un monde factice ; il y a dans la maison un peu plus de mouvement qu'à l'ordinaire, et c'est tout. Ceux qui voudront bien lire le commentaire dont nous accompagnons l'humble pièce reconnaîtront sans peine que les personnages ne sont point des figures imaginaires, inventées pour le besoin de l'intrigue ou dans l'intérêt d'une thèse ; ce ne sont point des fantômes en l'air, des idées de poète ; ce ne sont pas non plus des portraits, mais ce sont des caractères vrais, des hommes pris dans un milieu réel et qu'ils nous rendent vivants. Ce sont bien des Français et des Allemands, et ils ne sont déplaisants ni les uns ni les autres, l'auteur ayant su les prendre « en leur air » suivant le conseil de Boileau. Ce sont des bourgeois, et ils intéressent parce qu'ils ont des âmes droites, franches, étrangères à toute affectation : on est charmé de ce bon sens qui garantit la vie contre toutes les surprises, sans la fermer aux accidents heureux ; de cette sagesse spirituelle, aimable, qui n'a que des sourires, même quand elle désapprouve. Ce sont de parfaits honnêtes gens et qui font grand honneur à leur classe et à leur pays. Ils ont toute la simplicité de bon aloi de ceux qui

ne se sont point éloignés de la nature : mais ils ont aussi toute la souplesse heureuse que donnent l'usage du monde et l'habitude de la grande ville.

A vrai dire ce n'était point une grande ville que Francfort puisque l'on y comptait à peine 36000 âmes ; mais l'importance morale d'une ville ne se mesure pas au nombre de sa population, et ce n'est point à l'époque où Paris a contenu le plus d'habitants que son influence a été le plus considérable. L'enceinte peut être modeste, si partout devant les pas jaillissent des sources vives. L'essentiel, c'est que les milieux offrent de l'intérêt et soient très variés.

On peut même affirmer que la circonstance qui plus que toute autre a contribué à donner aux lettres allemandes leur nuance particulière, c'est qu'elles ont fleuri dans des villes de deuxième et troisième ordre, qui avaient leur caractère propre et leur physionomie individuelle. Même, quand elles avaient peu de rayonnement au dehors, ces villes étaient, dans leurs limites restreintes, toutes vivantes : elles formaient par la complexité de leur composition des foyers où l'esprit de toutes parts était sollicité. On y restait original, bien que tout y fût une occasion de réflexion ; elles éveillaient les intelligences, mais elles ne leur imposaient point la contrainte d'une manière uniforme. L'absence d'un public faisait la liberté de l'écrivain ; l'inspiration dans l'isolement avait plus de franchise et de hardiesse naïve qu'elle n'en aurait pu avoir sous le contrôle jaloux des coteries. On s'intéressait à tout, mais on pouvait aussi méditer à loisir et construire dans le silence. Il y avait de la solitude, même autour de la gloire.

Lersner dit avec orgueil que l'on trouvait sur le marché de Francfort tout ce qui était dispersé dans le reste de l'univers, si bien que la ville était un abrégé du monde, tout comme jadis la grande Rome. Mais ce n'était point seulement par sa marchandise, — par sa population aussi Francfort était

un « compendium orbis terrarum » (*Chronick*, l. I, p. 9).

D'abord toute l'Allemagne y était représentée. On y venait de toutes les provinces et on y restait. Kriegk remarque qu'il n'y a pas de ville où la bourgeoisie ait été plus instable ; chaque génération apportait un flot abondant de noms nouveaux, de familles lointaines (*Brüder Senkenberg*, p. 4).

Mais surtout il y avait beaucoup de bourgeois d'origine étrangère : des Flamands, des Suisses, des Français et un fort appoint d'Italiens.

Trois religions y étaient en présence : les luthériens qui étaient les maîtres de la cité, ayant seuls le droit de siéger au conseil, les réformés tenus à l'écart par les luthériens, mais très puissants par leur argent et leur influence — enfin les catholiques qui avaient de grands privilèges et les plus belles églises.

La société n'y présentait pas seulement les grandes divisions coutumières ; chaque classe se distribuait en catégories qui formaient comme autant de nuances différentes de la vie sociale.

Il y avait un patriciat composé de nobles de race, qui tous étaient « *stift- und turniermässig* » — une noblesse urbaine, distincte de cette noblesse d'épée, — et à côté, en dehors de la hiérarchie officielle, mais tout aussi considérée, la noblesse « brabançonne » (Müller, *Beschreibung*, p. 114).

Ajoutez à ces nobles les anoblis, marchands dans la ville et barons dans le Saint-Empire, et les hôtes aristocratiques de la cité, qui venaient y chercher avec la liberté l'usage de tout ce qui rend la vie plus commode.

La bourgeoisie n'offrait pas une image moins variée. Les « savants » et principalement les « juristes » tenaient le haut du pavé. C'était une bourgeoisie privilégiée, et qui dédaignait les marchands. Il y avait pourtant parmi ceux-ci, occupant une place à part et respectés dans le monde entier, ceux que l'on appelait « les capitalistes ». On en comptait

cent treize en 1747. Müller en fait un très grand éloge. Ce sont eux qui ont créé la richesse de la cité.

Il y avait enfin les corporations et là aussi tout un monde intéressant, riche de variétés et de nuances pittoresques, depuis le « Gold-und Silber-Arbeiter », qui était un artiste et ne connaissait que la clientèle aristocratique jusqu'au « Bierbrauer » qui était un rustre et qui ne hantait guère que le peuple (*Faber*, I, p. 515 à 519).

Enfin, tout au-dessous, ne faisant point corps avec le reste de la population, il y avait les Juifs. De Loën en parle avec un mépris qui fait mal. Les cœurs étaient encore très durs, et l'on passait pour un homme singulier, presque pour un fou, quand on osait penser que c'étaient des hommes, ces maudits.

On voit donc que Francfort, sans parler même des foires qui amenaient un nombre considérable d'étrangers, était, en dépit de toutes les étroitures et de toutes les intolérances, un milieu singulièrement propre à l'éveil de l'esprit. Il suffit d'un hasard pour que les horizons se multiplient, et ces hasards heureux devaient être chose fréquente dans une ville où la société était si complexe et si diverse.

Et comme notre pièce s'occupe tout particulièrement des Français, que c'est à leur égard que l'on y prêche la tolérance, il est bon sans doute de remarquer qu'il n'y avait point de ville où l'on pût mieux apprendre à les connaître et à les apprécier.

Tandis que dans le reste de l'Allemagne il n'y avait de colonies françaises de quelque importance que depuis la révocation de l'édit de Nantes, Lersner pouvait écrire dans sa chronique à la date de 1608 : « La plupart d'entre eux (les réformés) sont bourgeois de la ville ; ils font un grand commerce, ils ont les plus belles habitations et possèdent presque tous des jardins de plaisance » (*Chronick*, l. III, p. 28).

Il y avait en effet dans la ville depuis 1555 un groupe de réformés qui à force d'adresse et d'argent avait su s'y main-

tenir. Un grand nombre de ces réfugiés étaient venus des pays de langue française, d'où les avait chassés le fanatisme catholique ; le fanatisme luthérien leur avait adjoint des hommes de langue allemande. Perdus au milieu de populations hostiles ou indifférentes, ces Allemands et ces Français s'étaient rapprochés, ayant une même foi. L'éternel miracle du cœur, qui fut le rêve du Christ et qui est le fond de sa doctrine, s'accomplit de nouveau dans l'humble groupe d'exilés : la bienveillance pour le prochain y créa le mutuel amour. L'intérêt de la religion qui leur était chère avait uni les expatriés ; les œuvres de charité, faites en commun, cimentèrent l'union. Jamais, en effet, société chrétienne ne fut plus généreuse que la communauté francfortoise ; c'était une partie de son existence que le soutien de la foi proscrire. Ainsi l'église par le zèle de la charité refit aux exilés une patrie où les différences de race et de nation s'étaient effacées. Ou plutôt, elles s'étaient équilibrées dans l'effort d'une volonté aimante, composant par leur contrariété même un ensemble parfait où la lenteur germanique et la rapidité française se corrigeaient pour l'avantage de tous. Aussi ne voit-on rien de plus habile que la conduite de la colonie, rien de plus constant que son progrès ; son activité dans laquelle on retrouve toujours un peu du tempérament de l'un et de l'autre peuple est inlassable, et comme elle est aussi prudente qu'énergique, elle est invincible. Les émigrants deviennent bourgeois de la ville ; leur religion les exclut du Sénat, mais, malgré l'hostilité populaire, ils s'introduisent dans les conseils chargés de surveiller l'administration financière de la cité ; les métiers sont envahis par eux ; ils ont les meilleures boutiques, les maisons les mieux achalandées ; le gros commerce, la banque sont entre leurs mains. La vieille bourgeoisie avait la force du nombre, elle est débordée ; dans sa jalousie inquiète elle se tourne vers l'empereur. Mais celui-ci de fait est favorable aux réformés qui, étant en minorité, ont

dû acquérir l'art de gagner les puissances. L'intolérance religieuse brave toutes les lumières du siècle, elle est le dernier rempart contre la prééminence de plus en plus menaçante des nouveaux citoyens ; ses efforts sont impuissants, et plus d'un nom d'étranger est en dépit d'elle une parure pour la cité, longtemps avant la révocation. Celle-ci ne fit que compléter cette aristocratie naissante de l'intelligence et du travail. Aux noms respectés des Dufay, des Neuville, et des Passavant elle a ajouté d'autres noms — dont le souvenir aujourd'hui n'est pas moins cher à la très aimable ville qui ne sait plus rien des petites gens d'autrefois. La clarté neuve que les de Bary, le Blachier, les Bassompierre, les Brevilliers, les Sarasin, les de Saussure, les Gontard apportèrent de France se joignit aux clartés anciennes, sans les altérer : elle en accrut l'éclat.

La situation que les circonstances avaient faite à la colonie française de Francfort était vraiment unique.

Aussi y voit-on mûrir bientôt toute une riche moisson de bonnes et saines pensées.

Partout ailleurs la colonie est fermée sur elle-même et n'a point de contact direct avec le peuple allemand. Elle est isolée dans l'endroit où la plaça le caprice d'un prince, et c'est de lui qu'elle dépend, c'est à lui que va sa reconnaissance. Il y a dans les villes allemandes des Allemands, — des Juifs par licence traditionnelle — et par la volonté du maître, des Français. Ces Français ont leurs lois et leurs constitutions, Ils ne se mêlent pas et ne veulent pas se mêler. Tollin (*Bd. II*, p. 316) datera de la paix de Hubertusburg ce qu'il appellera la victoire définitive du sentiment germanique chez les colons ; les mariages mixtes à partir de ce moment tendent en effet à devenir la règle. C'est-à-dire, qu'en moyenne il avait fallu plus de soixante-dix ans pour que la France ne fût plus pour les réfugiés des colonies qu'un souvenir, un rêve du passé. Jusque-là la nationalité s'était obstinée en eux, et c'est lentement qu'ils avaient senti la

patrie leur mourir au cœur. Longtemps ils avaient espéré que Dieu changerait un jour les dispositions du roi. Jurieu avait prédit le retour pour 1689 ; on l'attendait encore en 1752 à Berlin (*Bulletin*, XXXVI, p. 409). A Erlangen un huguenot avait inscrit sur la porte de la maison qu'il venait de construire cette indication symbolique : Jeremie 29. 5-7. Ce sont les versets où le Dieu d'Israël prescrit ses volontés aux Hébreux exilés dans Babylone. On bâtissait des maisons et l'on plantait des jardins ; on était bon envers les cités hospitalières. Dieu le voulait ainsi, mais en obéissant à l'ordre on espérait dans la promesse. « Je vous ramènerai au lieu d'où je vous ai retirés, avait dit le Seigneur » (*Tollin*, I, 598).

Il y a là une histoire qui mériterait d'être contée ; il n'en est pas de plus touchante. On se consolait de l'exil par la pensée du pays que l'on adorait toujours et quand naissait un enfant, les parents priaient Dieu que sa tombe ne fût point où était son berceau.

Certes, on l'aimait bien, à Francfort aussi, cette France dont on avait l'orgueil naïf, mais on s'y laissait prendre insensiblement au charme du nouveau séjour qui semble avoir été de tout temps très puissant sur les étrangers. Le clergé orthodoxe mettait sans doute un entêtement passionné à interdire à ces chrétiens, qui n'étaient à ses yeux que des intrus, l'usage libre de leur culte, et il leur fallait sortir de la ville, aller jusqu'à Bockenheim, quand ils voulaient entendre cette parole pour laquelle ils avaient quitté leur pays. Nous avons vu qu'une bonne partie de la population se faisait pour des raisons politiques complice de ces taquineries cléricales. Mais il y avait à Francfort autre chose que des fanatiques et des jaloux : malgré toutes les misères on se plaisait dans une ville, où la vie était facile, où la campagne était ravissante, et les gens extrêmement aimables. Leur vivacité de tempérament et leur gaité d'esprit les rappro-

chaient des exilés. On eût été malvenu à se plaindre à Francfort du naturel des habitants, comme on le faisait à Berlin. Le Franc était encore le meilleur voisin que pût avoir le Français. D'ailleurs les coréligionnaires de langue allemande n'étaient-ils pas là, médiateurs providentiels entre les étrangers et le reste du peuple ? Il y avait dans l'amabilité prévenante et dans le dévouement de ces frères en Christ plus que la joie pieuse d'une reconnaissance chrétienne, il y avait les avances d'une race. Ce qui fut ailleurs l'œuvre lente de plusieurs générations était donné ici dès le principe et par surcroît. Il y eut de bonne heure des mariages entre réformés français et réformés allemands, la différence de nationalité s'évanouissant de soi-même devant l'unité de religion. Tout favorisait ainsi à Francfort l'union entre les deux peuples, tout au moins entre la partie éclairée de l'un et de l'autre peuple. Il n'y avait pas jusqu'à l'infériorité politique dont les réfugiés eurent d'abord à souffrir qui ne fût en réalité un avantage pour eux. N'ayant point l'octroi d'un de ces privilèges dont les princes étaient prodigues et qui séparaient pour conserver, ils ne constituaient pas une cité dans la cité : comme il leur fallait y conquérir des droits, ils étaient le jour même de leur arrivée intéressés à tout le détail de sa vie intérieure. Français par l'éducation, par la tradition, par la race, ils resteront sans doute longtemps attachés à la langue maternelle et à tout le trésor d'idées qu'elle détient et transmet, — mais leur effort, leur pensée, leur centre moral, c'était — et cela dès la première génération — le siège même de leur activité, le séjour où mourraient leurs enfants, la ville allemande où il leur fallait se faire et leur préparer une bonne place au soleil, et avec elle ils étaient indissolublement joints à tout l'ensemble germanique. Ses destins étaient les leurs. L'avenir à leur insu était venu les chercher dans le présent, et par avance leur liait le cœur.

On voit donc que si le *Frantzose* a paru à Francfort ce n'est point par aventure : il n'y a point de lieu au monde, où il s'explique et se place plus naturellement.

Nous savons qu'il y a été conçu, puisqu'il était destiné dans la pensée de son auteur aux distractions littéraires d'une société de dames francfortoises, mais nous ne connaissons pas cette circonstance que l'esprit même de la pièce nous instruirait sur son origine.

Il sera vraisemblablement toujours impossible de pénétrer l'anonymat dont l'auteur s'est enveloppé ; son insignifiance apparente le défend d'ailleurs contre les curiosités indiscretes.

Était-ce un fils d'émigrant ? était-ce un de ces Allemands réformés dont la famille avait accueilli d'abord les expatriés ? Le mystérieux auteur sait du moins mieux que personne de son temps ce qui est caractéristique de l'une et de l'autre nation ; on voit qu'il a l'usage de toutes deux ; il sait ce que c'est qu'un Français et ce que c'est qu'un Allemand, — et ce qui est plus rare, ce qui témoigne d'une expérience plus intime, il sait les impressions que l'on se fait mutuellement dans les premières rencontres ; ce ne sont pas seulement deux esprits qu'il connaît, il est au courant de deux sensibilités : elles lui sont l'une et l'autre très familières et toutes deux également sympathiques.

C'était peut-être tout simplement un homme d'esprit, puisque l'esprit consiste précisément à tout comprendre et à tout aimer. Il aura côtoyé le refuge, ou si l'on aime mieux il aura rencontré quelqu'un de ces Français établis à Francfort, qui, tous ou à peu près tous, étaient des réfugiés. Il aura causé avec lui, et un instant ils ont senti et regardé ensemble.

Si bien que nous aurions ici un de ces hasards dont nous parlions tout à l'heure et dont Francfort devait fournir journellement l'occasion.

Il y avait dans le refuge tant de bons esprits, et ces Fran-

çais étaient en général si loin de l'image que l'on s'en est faite depuis ! C'étaient souvent d'excellents chrétiens ; ce n'étaient que rarement des sectaires. Il semble que la tristesse dont on se plaît d'ordinaire à faire une caractéristique de l'état d'âme protestant soit chose nouvelle dans le protestantisme. Le dogme allégé avait allégé l'homme tout entier. On était pieux, mais on savait le prix de la raison, puisqu'elle avait délivré la foi : on était attentif à ses devoirs, mais on savait aussi que la sagesse est une « esjouissance » constante, et l'on avait appris de Molière que l'on gâte la plus noble chose à la vouloir outrer. Aux yeux des plus sévères, ce n'était point du libertinage que d'avoir l'esprit et le cœur librement ouverts à tout ce que la vie apportait d'innocent et de bon. On avait l'âme légère. L'âme légère, l'amour de la raison, c'étaient là deux élégances exquises, deux vertus précieuses et qui pouvaient servir d'exemple, en Allemagne surtout, où en plus d'un endroit l'on était encore si fruste et si dur. Ceux même qui venaient d'essuyer la plus odieuse persécution et qui avaient dû renoncer à leur prince et à leur pays pour conserver leur Dieu et leur foi, — le moment de fièvre héroïque passé, — avaient vite repris leur caractère vrai : avec une souplesse admirable, ils étaient redevenus le lendemain de la tempête ce que la naissance voulait qu'ils fussent : des gens de bon sens avec un cœur tout plein de gaietés heureuses.

On a observé que le mouvement philosophique eut des adhérents nombreux dans les colonies. « Nos gens ont lu Voltaire et l'ont mis à la place de l'honnête bibliothèque ascétique de leurs pères. » C'est ce que nous apprend le directeur du Cloître gris de Berlin, Busching, auquel s'était adressé Raynal vers 1782 (*Bulletin*, XXXVIII, p. 651).

A Francfort il semble que l'on se soit affranchi plus tôt. Il y a des climats plus favorables à la pensée où, dès qu'un souffle s'agite, des ailes frémissent.

Ce sont les réfugiés qui, en 1742, répondront d'abord à l'appel du marquis de Thiers, et c'est eux qui seront les véritables fondateurs de la loge « Zur Einigkeit ».

Or cette loge aura entre toutes une place glorieuse dans l'histoire de la maçonnerie ; c'est elle qui saura maintenir avec le plus de fermeté au milieu du mysticisme envahissant les principes rationnels, la saine doctrine de libération humaine.

Une société conforme à la raison et fondée sur l'amour fraternel, une société où l'on oublierait toutes les distinctions artificielles qui rapetissent l'homme et où chacun contribuerait au bonheur de tous par l'apport spontané de sa part d'énergie, — cet idéal naïf à l'extrême et pourtant le plus haut qu'il y ait jamais eu, c'était celui qu'un des premiers Maîtres de la loge proposait aux frères nouvellement assemblés : il ne pouvait être que le bienvenu des réformés qui avaient eu tant à souffrir du manque de fraternité, et surtout des réformés français. Ils y reconnaissaient en effet une heureuse influence du pays qui leur était toujours cher, cet esprit qui avec la politesse croissante commençait à gagner en France toutes les conditions et que Voltaire avec une simplicité charmante appelle l'esprit raisonnable (*Siècle de Louis XIV*, ch. xxxi).

Cet esprit bienfaisant dont le progrès chez les réformés avait été interrompu par la révocation ne pouvait que renaître et prospérer parmi eux, dans une ville, où il y avait, à côté de la façon qui leur était propre, tant de façons d'être homme, où l'humanité présentait d'elle-même tant d'aspects divers, tant de variétés, de contrastes et de nuances.

On espérait, on attendait pour un jour prochain le triomphe définitif de la lumière bien aimée. C'est cette confiance qui inspirait à un des plus illustres enfants de Francfort, à un ami des réformés, ce de Loën, que nous

avons eu si souvent l'occasion de citer, les paroles éloquentes où il attestait sa foi en l'invincible raison : « Je ne suis pas un prophète — mais patience ! La vérité est dans le creuset : laissez la cuire, bouillonner, déborder : l'apaisement va se faire et l'esprit se dégager. » « Partout, ajoutait-il, il y a aujourd'hui des hommes, « die nach Grund und Wahrheit fragen » (*Kleine Schriften*, II, 434).

De Loën, dans le mémoire d'où nous avons tiré ces paroles, voudrait qu'il n'y eût plus de barrière entre les calvinistes et les luthériens. L'auteur du *Frantzose* voudrait qu'il n'y eût plus de haine entre les Français et les Allemands. Tous les deux écrivaient vers 1747.

On le voit, les âmes étaient prêtes, et il y avait des blancheurs à l'horizon : Goëthe pouvait naître.

DER FRANZOSE¹

EIN SCHAU-SPIEL²

PERSOHNEN³.

Herr Vernunft⁴ | ein Frantzose⁵.

Herr Lebhaft | ein junger Frantzose.

1. La pièce est donnée à la suite du *Dresdener Schlendrian*.

Le *Dresdener Schlendrian* est précédé d'une vignette représentant l'arrivée dans une famille bourgeoise de deux personnes étrangères, qui y viennent faire visite : tout le monde s'est assemblé pour les recevoir (voir la note 1, p. 107).

En face sur la même feuille, qui se détache du reste, est la page consacrée au titre.

DER DRESDENER SCHLENDRIAN

EIN SCHAU SPIEL

Et amara loto temepret risu.

HORAT.

ZU FREYSTADT

IM FRAUENZIMMER-COLLEGIO

M DCC XLVII.

Entre le *Dresdener Schlendrian* et le *Frantzose* il n'y a point d'interruption. On ne s'est point donné la peine d'intercaler entre les deux textes une page portant le titre et les indications complémentaires. Sur la même page, qui suit immédiatement la dernière du *Schlendrian* il y a le nom de la pièce et la liste des personnages. — Le numérotage des pages est distinct de celui des pages du *Schlendrian*.

2. ein Schau-Spiel. — Dans les substantifs composés les éléments composants sont séparés l'un de l'autre par l'écriture, comme s'ils conservaient encore quelque chose de leur vie propre. Ceci a son importance. La différence entre l'accent du mot déterminant et celle du mot déterminé devait être moindre qu'elle ne l'est aujourd'hui. C'est ce que semble confirmer l'histoire de la versification qui n'est elle-même qu'un épisode dans l'histoire générale de la prononciation.

3. Persohnen. — Rem. le « h » d'allongement. Cf. « verlichren » p. 46 et 77.

4. Vernunft, Lebhaft v. note 3 de la p. 52.

5. ein Frantzose : — Le mot et son dérivé « frantzösisch » sont le plus ordinairement écrit avec un tz ; — pourtant l'en-tête des pages porte toujours der Frantzose, avec un simple z. L'orthographe du temps n'est pas aussi arbitraire qu'on veut bien le dire ; elle est flottante, mais c'est le contre-coup des indécisions qui étaient alors dans la prononciation. Cf. note 3 de la p. 52.

Herr Klugmann | ein reicher Bürger.

Herr Klugmann | der Sohn.

Jungfer¹ Leonora | Frantzösin.

Jungfer¹ Sophie | Anverwandtin des Herrn. Klugmann.

Herr Fein | Stein-Händler.

Herr Thum² | Bierbrauer.

Lisette | die Magd der Jungfer Sophie.

Frantzösischer Bedienter des Herrn Lebhafft.

Teutscher Bedienter des Herrn Klugmanns.

SCENA I

HERR VERNUNFFT UND HERR LEBHAFFT.

Potz tausend ! bauet³ man die Städte so auf Frantzösische Art ? Ich will bey meiner Treu ! kein Frantzose mehr sein, wenn das Dorff, wo das Schlosz meines Vaters gebauet ist, nicht mehr auf Frantzösisch heraus kommt⁴, als alle eure Städte in Teutschland.

HERR VERNUNFFT.

Was nennen sie auf Frantzösisch heraus kommen ?

HERR LEBHAFFT.

Ich nenne auf Frantzösisch heraus kommen, diese Artig-

1. Jungfer. — V. note 2 de la p. 97.

2. Thum, t(h)um(m). — C'est la forme naturelle en haut allemand. Elle a été évincée par « dumm » dans le cours du xviii^e siècle. Mais pour ce qui est de la langue notre auteur est un provincial, d'esprit conservatif. C'est un « Teutscher » comme son compatriote de Loën, tandis que Gottsched était un « Deutscher ».

3. bauet. — L'auteur maintient à la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent l'« e » du moyen-haut allemand. Il ne connaît point la distinction que fait Gottsched sur ce point entre les verbes forts et les verbes faibles, puisque page 42 il écrit « geschiehet » (Gottsched, *die deutsche Sprachkunst*. Leipzig, 1762, p. 311 et 335).

4. auf Frantzösisch heraus kommt. — C'était l'expression consacrée. Leonhard Sturm complète en 1699 l'ouvrage de Goldmann, *Anweisung zu der Civil-Baukunst* pour que les édifices « auch nach dem heutigen gusto (angenehm) herauskommen ».

keiten, diese Flüchtigkeit, diese... was Teuffel! dieses auf Frantzösisch heraus komm, ist das auf Frantzösisch heraus kommen; es ist kein Kind in Paris, welches¹ dieses nicht wissen sollte.

HERR VERNUNFFT.

Ihr erkläret euch² indessen, da ihr doch kein Kind mehr seyd, sehr übel: ist das auf Frantzösisch heraus kommen; eure Manieren und die Manieren eures gleichen³

Ist das auf Franszösisch heraus kommen, im Gehen zu dantzen⁴ und zu singen, auf den Gassen aus vollem Halse zu schreyen, sich einander Du zu heissen, sich zu umhalsen und zu küssen, wie die Weiber⁵

(Hierbei wird so dergleichen Art von Aufführung vorgestellt⁶.)

Nennet ihr das auf Französisch heraus kommen, so widerspreche⁷ ich dagegen; und ich will meinen Widerspruch denen Herren Teutschen einbehändigen⁸ lassen, durch zwey

1. welches. — « Welcher » est assez fréquemment employé, mais avec une nuance de sens plus précise que dans son emploi actuel. Il alterne avec « so » et « der »; ce ne sont pourtant point des synonymes parfaits.

2. Ihr erkläret euch... sehr übel. — Comme dans l'expression française, « vous vous expliquez très mal ». C'est un sens affaibli du mot, que l'on retrouve dans le *Faust* de 1790 au vers 375

Erklärt euch, eh ihr weiter geht
où il remplace « sagt mir » et ne veut rien dire de plus.

3. dantzen. — L'auteur lui-même écrira plus loin tantzen, p. 47.

4. vorgestellt. — Maintien de l'« e » habituel à notre auteur comme à tous ses contemporains, qui en général préfèrent « die längere Form ». Cf. à la ligne suivante: « nennet ihr ».

5. ich widerspreche dagegen. — « Widersprechen » a ici le sens de « Einspruch erheben ». C'est une sorte d'archaïsme juridique, où « sprechen » reprend son sens primitif de déclaration solennelle. Cf. le sens que « widersprechen » a eu au moyen âge « sich gegen etwas erklären ». Ainsi l'on sent souvent derrière les mots qu'emploie l'auteur la présence d'un passé qui n'est point mort tout entier.

6. einbehändigen. — « Einhändigen » est l'expression usuelle, — « behändigen » est l'expression juridique, dont « einbehändigen » n'est qu'une précision et un renforcement. Le mot « vorschützen » est également le terme exact; « verwenden » est plus général. Il y a entre les deux la différence que nous faisons entre alléguer et prétexter. Cf. page 64 l'archaïsme juridique: « einfolglich » et la note 1. Notre auteur était-il un docteur ou un licencié « utriusque Juris »?

Notarien, damit sie keine Ursache der Unwissenheit vor-schützen können. Pfuy, mein Herr! wollen sie sich also niemahls diese verdriesslich fallende Sitten¹ abgewöhnen, welche uns bey denen Fremden nicht wenig verhaszt machen? Wenn man euch zuhöret, so ist nichts schön, nichts gut, al das was aus Franckreich kömmt². Euer Spruch, womit ihr alles was man euch saget, beantwortet. das ist, dasz dieses zu Paris nicht geschiehet; als ob Paris die gantze Welt regieren müsse. Ihr werdet einen jeden vernünfftigen Teutschen ermüden, und beschwerlich fallen³.

HERR LEBHAFFT.

• Ho! die Teutschen! ich weisz nur gar zu gut, dasz ich mich zu keinem Teutschen machen, noch ihre Sitten, um ihnen zu gefallen annehmen werde, ich würde dabey verlieren; sie mögen die meinige⁴ annehmen, so dörrffen⁵ sie dabey gewinnen.

HERR VERNUNFFT.

Ich würde sehr darüber ungehalten seyn, es gibt schon nur gar zu viele Teutsche, die von ihren Reisen aus Franckreich, nur übel geartete Abbildungen von unserm jungen Windbeutel⁶ zurück bringen. Was mich aber tröstet, ist,

1. diese verdriesslich fallende Sitten. — Remarquons l'emploi de l'adjectif avec la flexion forte. Elle est de règle pour notre auteur après l'article et les déterminatifs se déclinant sur l'article.

2. kömmt. — Hésitation entre « kömmt » et « kommt ».

3. ihr werdet einen jeden... ermüden, oder beschwerlich fallen. — Incorrection. L'auteur se laisse dominer par les habitudes de négligence propres à la conversation. L'écriture pour lui n'est qu'une parole fixée.

4. die meinige. — Cf. plus haut, note 1.

5. so dörrffen sie. — l'auteur hésite entre ö et ü. Nous aurons encore la forme en ö à la p. 83; mais il écrit au hasard fürchten p. 91 et förchten p. 89.

Rem. la fine opposition entre mögen et dörrffen. — Loisible à eux d'imiter les miennes, elles pourront leur profiter.

6. von unserm jungen Windbeutel. — Le mot est pris ici dans un sens collectif; nous verrons que l'usage d'un substantif dans ce sens est fréquent chez notre auteur.

dasz vernünfftige Leute der Nation Gerechtigkeit wiederfahren¹ lassen, und einen gewissen Unterscheid machen, zwischen einem Frantzosen, der wohl erzogen², und die Welt gesehen hat und einem Franzosen, der erst in die Welt gelauffen kommt und der noch nichts gesehen hat, wie ihr.

HERR LEBHAFFT.

Was nennet ihr, nichts gesehen? Wisset, dasz ich mehr gesehen, als eure Teutsche, die gewesen, die gegenwärtig und die noch kommen sollen, gesehen haben, sehen, und sehen werden. Nichts gesehen! nichts gesehen! ich, der ich Paris und alle seine Herrlichkeit gesehen habe!

HERR VERNUNFTT.

Ein schöner Schlusz! Ich sehe wohl, es ist unnützlich, weiter mit euch zu reden; man musz der Zeit und den Teutschen die Sorge überlassen, euch vernünfftig zu machen.

HERR LEBHAFFT.

He! ich will Schlüsse machen³. Zum Exempel: Haben

1. wiederfahren. — Ce n'est qu'à partir du ^{xviii}e siècle que l'on distingue entre « wieder » et « wider ». Frau Rath en 1779 écrit encore : « wieder alle Gewohnheit... » (*Briefe von Goethes Mutter an die Herzogin Anna Amalia*, Heine mann, 1889, p. 35) — p. 67, nous lisons widerfahren.

2. der wohl erzogen... die gewesen... — Rem. la suppression de l'auxiliaire. Cette suppression est fréquente au ^{xviii}e siècle et l'on sait que Lessing en usa jusqu'à l'abus. Il voulait alléger la langue. On est plus discret aujourd'hui.

3. Ich will Schlüsse machen. — Il y a des expressions qui sont caractéristiques d'un temps. « Schlüsse machen », cela veut dire raisonner. « Die Schlüsse » ce sont les raisonnements. Le mot est aussi rare aujourd'hui qu'il était d'un emploi fréquent vers 1746. Les « Schlüsse » étaient alors en honneur; plus tard, ce seront « die Empfindungen ».

Cf. p. 48. « Ich will keine weitläuffige Schlüsse machen » dira Thum qui ne peut « raisonner » et qui a la sottise de s'en vanter. Le raisonnement, c'est encore toute l'intelligence pour la plupart de ses contemporains.

unsere Caminen nicht mehr auf sich, das auf französisch heraus kommt, als eine Stube¹? Unsere Stutz-Gläser, haben die nicht mehr an sich, das auf französisch heraus kommt, als ihre Römer, als die mir, dasz ich erwehne², mehr dann ein Zeichen auf die Nase gemacht haben. Hat nicht der Burgunder und Champanier mehr an sich, das auf Französisch heraus kommt, als der Rhein-und Mosel-Wein?

Ist es das... Ist es das... O! wass weisz ich! Genug, alles was ich in Teutschland sehe, Männer, Weiber, Wittwen, Töchter, Jungen, haben nichts an sich, was auf frantzösisch heraus kommt.

HERR VERNUNFFT.

Ho! ich kan euch versichern, ihr und eures gleichen haben nichts an euch³, das auf französisch oder auf teutsch heraus kommt.

Aber da kommt der Herr Klugmann.

Il y a bien la poésie qui s'imagine parfois qu'elle peut saisir les choses sans le secours du raisonnement. Lessing s'écriera :

Horaz, wenn ich mein Mädchen küsse,
Dann seh ich ohne critische Schlüsse
Dich tiefer als zehn Bentley ein.

Ed. Lachmann-Muncker, I, p. 85.

Mais c'est un paradoxe de chansonnier amoureux : ce même Lessing saura démontrer au pasteur Lange que l'art des « critische Schlüsse » n'est pas inutile à qui veut traduire Horace.

1. Haben unsere Caminen nicht mehr auf sich... als eine Stube? — L'auteur emploie le mot « Stube » comme on employait le mot français poêle, qui avec l'instrument de chauffage désignait toute la chambre où il se trouvait. En Allemagne « toute la famille se tient dans le poêle » nous dit le Dict. de l'Académie 1694. — Prenant le mot « Stube » dans cette signification l'auteur peut lui opposer la cheminée auquel il donne également le double sens de chambre et de cheminée.

2. dass ich erwehne. — Rem. absence de complément. — e pour ä.

3. Ihr und eures gleichen haben nichts an euch. — Exemple typique de l'irrégularité qui est la loi même de la langue parlée, l'âme de la conversation. Le verbe est à la troisième personne du pluriel, quand il devrait être à la seconde, mais avec le complément indirect cette seconde personne rentre dans son droit. Cependant cf. p. 83, n. 3.

SCENA II

HERR VERNUNFFT | HERR LEBHAFFT | HERR KLUGMANN.

HERR VERNUNFFT.

Mein Herr ! eure Gegenwart erfreuet mich von Herten.

HERR KLUGMANN.

Meine Herren, ich bin ihr gantz gehorsamster Dienèr. Sie ¹ stehen frühe auf. Haben sie etwas zu sich genommen ? Kan man ihnen eine Tasse Caffee anbieten ? es ist fertig ², meine Frau soll gleich die Ehre haben, einzuschencken.

HERR LEBHAFFT.

Was ³ es ist noch nicht neun Uhr, und die Frau ist schon aufgestanden ? Ho ! unsere Damen stehen so frühe ³ nicht auf in Paris.

HERR VERNUNFFT.

Ihr fallt beständig auf euer Paris. Eure Pariser Damen möchten sich in Wahrheit nur nach den Teutschen Damen richten, so würde ihre Haushaltung um so viel besser gehen.

1. Sie stehen frühe auf. — Rem. que les personnages emploient tantôt la troisième personne du pluriel, tantôt la deuxième dans les formules de politesse. La troisième personne marque plus de respect, mais on va de l'une à l'autre, ici du moins, un peu au hasard ou pour des raisons qu'il est bien difficile de déterminer. D'autres auteurs sont plus exacts ou plus clairs, Schnabel par exemple *Insel Felsenburg*, rééd. Sauer, p. 13, et le jeune Lessing. Les deux formules se retrouvent dans son *Damon*. Lisette dit « Sie » à Damon et à Léandre, qui lui répondent avec « ihr ». Entre eux Damon et Léandre emploient « Sie ».

2. es ist fertig. — Tout est prêt.

3. Frühe. — Cf. p. 61 « woferne », p. 62 et 73 « gerne »... L'auteur a une préférence évidente pour les formes non abrégées dans ces adverbes ; il est d'ailleurs loin d'être constant dans sa préférence, puisque page 84 il écrit gern.

Gottsched emploie indifféremment l'une et l'autre forme.

HERR LEBHAFFT.

Ho! Potz tausend, ich gebe euch recht. Es wäre in Wahrheit recht etwas bäurisches vor¹ eine Dame, wenn sie sich vor Mittag aus dem Bette machte! Wie wolt ihr, dasz sie eine frische Farbe haben sollen, wenn sie vor 9. Uhr aufstehen?

HERR VERNUNFFT.

Sie mögen sich fein² bei Zeiten in das Bette³ legen, damit sie desto früher aus dem Bette können. Aber alle eure Urtheilsschlüsse machen nur, dass wir die Zeit verlihren und dasz der Caffee kalt wird. Wir wollen hinein gehen. und von der Gutwilligkeit der Herrn Vortheil ziehen.

SCENA III

HERR FEIN | UND HERR THUM.

HERR THUM.

Geht ihr zum Teufel mit allen euren Frantzosen; man

1. etwas bäurisches vor eine Dame... — Rem. « vor » à la place de « für ». Il semble qu'à Francfort on ait longtemps préféré « vor » à « für ». Frau Rath l'emploie presque uniquement. Notre auteur offre pourtant des exemples de « für ».

2. sich fein bei Zeiten in das Bette legen. « Fein » se rapporte à « bei Zeiten ».

L'emploi de « fein », pour renforcer un adjectif ou un adverbe a déjà en 1746 quelque chose de suranné, puisque suivant Moritz Heyne (*Deutsches Wörterbuch*) on ne la retrouve plus dans la seconde moitié du siècle, que « im munde der Alten. » Il cite à l'appui les paroles que Lessing met dans la bouche du vieux Chrysander (*der junge Gelehrte*, III, 4). « Fein naseweis, mein Sohn! fein naseweis! » Mais par contre, son emploi avec un verbe dans le sens de « recht, vollkommen » persiste jusque par delà le siècle, et Goëthe en fait très volontiers usage :

Die beiden lieben sich gar fein
Mögen nicht ohne einander sein...

3. Rem. l' « e » de Bette, comme en général l'archaïsme des formes. Nous ne signalons que quelques exemples, ça et là, pour avertir.

siehet hier nichts anders. Frantzosen ! und was noch mehr ? Franzosen.

HERR FEIN.

Aber was thun auch die Frantzosen, dasz ihr euch so sehr über sie entrüstet ?

HERR THUM.

Was sie mir thun, was sie mir thun ! nichts... ich sage es euch, und sage es euch wieder, dasz eure Frantzosen mich keicklich¹ machen ; das ist eine beständige Bewegung ; sie thun² den gantzen Tag nichts als lachen, trincken, singen, tantzen, Narrenpossen machen, und buhlen mit den Weibern, Töchtern, hübschen Mädchen, so gar mit den hässlichen aus Mangel³ der Schönen, beständig auf den Beinen, niemahls in Ruhe ; und dieses ist das Leben, das sie treiben, seith sie in Teutschland angekommen sind.

HERR FEIN.

In Wahrheit ihr verdienet, dasz die Franzosen das Leben änderten, alle schwermüthig würden, Menschenscheuer⁴. Nein, lieber Gevatter-Mann, ihr redet wie euch der Schnabel gewachsen.

1. dasz eure Franzosen mich keicklich machen. — Le mot « keicklich » a disparu de l'usage, s'il y a jamais été. R. Jecht, *Wörterbuch der Mansfelder Mundart*, 1888, signale un verbe « keikeln », dont le sens est « kopfüber hinfallen ». Ce verbe serait une « Nebenform » de « gaukeln », qui au xvi^e siècle a le sens de « sich närrisch hin und her bewegen ». « Sie machen mich keicklich » veut donc dire : « Sie machen mich schwindlich ».

2. sie thun nichts als lachen. — Ce n'est un gallicisme qu'en apparence. Cf. p. 82 et p. 90. La conjugaison périphrastique d'un verbe à l'aide de « thun » est encore d'usage dans le parler populaire.

3. aus Mangel der Schönen. — L'emploi de « Mangel » avec le génitif est un archaïsme. Cf. *Épître de Jacques*, 2. 14. « Mangel der teglichen Narunge... »

4. Menschenscheuer. — Ce n'est pas tout à fait la même chose que « menschenscheu ». Le « Menschenscheuer » est en quelque sorte « menschenscheu » par principe. C'est le vrai misanthrope. Je ne connais pas d'autre exemple de ce mot.

HERR THUM.

Ho! ich will keine weitläufige Schlüsse machen.

HERR FEIN.

Desto schlimmer vor euch. Wisset, mein lieber Gevatter-Mann, dass weder ihr noch ich solche weise Leute nöthig haben.

SCENA IV

VON DEM HERRN LEBHAFFT, UND KLUGMANN DER SOHN.

HERR LEBHAFFT.

Da ich so gantz müszig herumschleudre, so würde ich gang verdrieszlich geworden seyn ohne eure Ankunft, aber ich bin überzeugt, dasz sie nicht böse seyn werden, einen Franzosen zu erkennen¹, der in Lustbarkeit liebet²?

HERR KLUGMANN | SOHN.

Dieses hilfft mir viel³, dasz die Ehre habe⁴, euch zu

1. dass ihr nicht böse seyn werden, einen Franzosen zu erkennen. — « Erkennen » signifie ici « anfangen zu kennen, kennen lernen », faire la connaissance de... C'est un sens un peu particulier, déjà ancien du temps de l'auteur, puisque Grimm n'en donne qu'un exemple, tiré de Luther (*D. Wörterb.*, p. 867). Peut-être le mot avait-il conservé ce sens à Francfort, et comme il était d'application mondaine, peut-être y désignait-il surtout cette connaissance superficielle dont on se contente dans la société. On comprendrait mieux alors la réponse de Faust à Wagner, qui dans sa curiosité de l'univers et de l'homme voudrait « was davon erkennen » (v. 235-236).

Ja, was man so erkennen heisst.

Wer darf das Kind beim rechten Namen nennen.

2. der in Lustbarkeit liebet. — « Lieben » est pris ici dans un sens absolu : il veut dire faire l'amour — « in Lustbarkeit », avec délices, pour le plaisir qu'il donne — comme c'est la mode à Paris, p. 41. Il apprendra à aimer autrement, non plus « in Lustbarkeit » mais avec tout son cœur. — Sur « Lustbarkeit », cf. p. 72, n. 3.

3. Dieses hilfft mir viel. — C'est une formule de politesse : « c'est un avantage pour moi ».

4. dasz die Ehre habe. — Suppression du pronom de la première personne. Cette suppression était d'usage courant. Frau Rath la fait sans aucun scrupule. « Ich weiss was thue » écrit-elle à Anna Amalia (*Briefe an die Herz. A. Amalia*, p. 66).

kennen, und euch zu helfen die Zeit zu vertreiben.

HERR LEBHAFFT.

Wie vertreibet ihr eure Zeit in der Stadt? Spielet ihr? trincket ihr? Beschet! ihr das Frauenzimmer? Ohne diesem ist kein Vergnügen in dem Leben : Was mich anlanget, so ist das mein Element : Ach es lebe Paris ! Mein lieber Freund, es lebe Paris wegen ein freudiges Leben !² Nach Paris³, musz man die andere vor nichts achten.

HERR KLUGMANN.

Oh ! sachte mein Herr : sachte. Teutschland kan⁴ euch auch dergleichen verschaffen ; und selbst morgen, wenn sie mir die Ehre geben, und sich einfinden wollen, so sollen sie dieselben geniessen. Wir sind einige Freunde, und tractiren uns um die Wette. Morgen ist die Reihe an mir. Ich lade sie dazu ein, und sie werden sehen, ob unsere teutsche Gastgebote nicht so gut, als wie ihre frantzösische sind.

HERR LEBHAFFT.

Ich ergreiffe mit Vergnügen die Anerbietung⁵, so ihr mir

1. Beschet ihr das Frauenzimmer. — « Besehen = besuchen ». Cf. *Apostel Geschichte*, 15, 36.

Le mot « Frauenzimmer » est pris ici dans le sens collectif. Cf. note 6, p. 42.

2. wegen ein freudiges Leben. — La langue de notre auteur reproduit volontiers les négligences de la conversation. Cette incuriosité grammaticale n'est pas sans intérêt. On est plus près d'une parole qui fut vivante. C'est ce qui donne leur charme aux incorrections de Lise Lotte. Elle écrit : « wegen die 2 Schwedischen Pfalzgraffen. » W. L. Holland, *Briefe Lise Lottens*, II, p. 33.

Peut-être y a-t-il une autre explication à cette incorrection. Cf. p. 71, n. 1.

3. Nach Paris. — Cet emploi de nach a bien l'air d'un³ ellipse à la française après Paris !...

4. Teutschland kan. — On écrivait ainsi, et c'est la même orthographe que l'on retrouve chez Frau Rath.

5. die Anerbietung, so ihr mir gebet. — Ici deux remarques. Le XVIII^e siècle a longtemps aimé à dériver des verbes des substantifs en « ung ». Cf. p. 49 « um die Willfahung meines Ansuchens ». Lessing dira « Ansehung », où nous dirions « Ansehen ».

La seconde remarque, c'est que notre auteur emploie couramment « so » comme

gebet und ich hoffe gleichfalls ihnen ein frantzösisch ¹ Tractament zu geben, damit ich von beyden ein gehöriges Urtheil möge fällen können.

HERR KLUGMANN.

Indessen will ich euch eine kleine Beschreibung unserer Lustbarkeiten machen. Erstlich haben wir köstliche Weine; der geringste ist von 18. und von 27. vor die Tafel; es ist genug darvon, das Mittags-Mahl mit dem Abend-Essen zu vereinigen. Wir verbinden sie zusammen und mit dem werden unsere Hauszgenossen und Musicanten das übrige davon haben.

HERR LEBHAFFT.

Ho! was uns anlanget, so machen wir uns mit dem Ueberflusz eben so breit nicht; aber wohl mit dem feinen Geschmack. Ihr werdet also Musique ² haben? ich bin darüber erfreuet. Ohne Zweifel werdet ihr die von der Opera haben?

HERR KLUGMANN.

Nein, mein Herr! wir haben keine Opera; und zu dem so ist ihr Opera-Music zu weichlich. Wir, wir lieben eine

pronom relatif. Schottel (*Ausführliche Arbeit von der Teutschen Haupt-Sprache*, Braunschweig, 1663, p. 543) considère « so » et le pronom relatif « der, die, das » comme équivalents. Gottsched veut restreindre l'usage de « so » : « so » ne peut avoir pour antécédent qu'un neutre ou une énumération de mots, dont le genre est différent (*Deutsche Sprachkunst*, Leipzig, 1762, p. 290).

On voit que notre auteur semble être de l'avis de Schottel.

1. ein frantzösisch Tractament. — Rem. la suppression de la désinence de l'adjectif neutre. C'est un archaïsme. Le jeune Lessing le connaît aussi. Le bon ami dont Anton nous parle dans *der junge Gelehrte* « trug ein hechtgrau Kleid » (Édit. Lachmann-Muncker, I, p. 301).

2. Musique. — L'orthographe du mot étranger varie. Nous lisons d'abord « Musique », puis l'auteur se ravise et écrit « Music ».

En général ces mots sont écrits en caractères latins. Voir p. 52 et p. 76; — il n'y a que la désinence allemande qui soit imprimée en gothique. Le mot français ne cherchait pas à dérober son origine sous un vêtement d'emprunt; il était fier de lui-même, comme s'il se fût imaginé qu'il était une parure.

ernsthafte Music. Wir haben 12. Bergleute, 4. Jäger-Hörner, 4. Trompeten und ein Paar Paucken. Ich habe auch zwölf Trommel-Schläger haben wollen, aber meine Freunde haben es nicht zugeben wollen.

HERR LEBHAFFT.

Ach! ich bekenne¹, sie werden gerauscht² haben. Und Weiber? Ihr redet nichts davon.

HERR KLUGMANN.

Wir werden deren keine haben.

HERR LEBHAFFT.

Pfuy mein Herr! pfuy! kein Frauenzimmer! das ist das anmuthige³ auf einem Gastgebot⁴. Ohne Frauenzimmer ist keine Ergetzlichkeit.

HERR KLUGMANN.

Dieses kan in Franckreich angehen, aber in Teutschland ist es nicht so. Mir deucht, man trincket besser ohne sie.

HERR LEBHAFFT.

Das ist just umgekehrt in Franckreich, diese sind es, die

1. Ach ich bekenne. — Ellipse de « es ».

2. sie werden gerauscht haben. — « Rauschen » était un synonyme de « lärmern » Quand le peuple était mécontent, « wischte es auf und begunde zu rauschen », c'est-à-dire « zu lärmern » (cité par M. Heyne, *D. Wörterbuch*).

3. das ist das anmuthige. — On voit que notre auteur est plus libéral que Mme Gottsched qui dans le *Witzling* proscriit ces formations de substantif à l'aide de l'adjectif neutre.

Iambus. — Das Matte, das Kalte, das Unwahrscheinliche...

Reinhard (lächelnd). — Das sich nicht Lesenlassende. — Cf. p. 69, das lächerliche ihrer Reiff-Röcke...

4. Gastgebot. — S'est vu peu à peu réduire son emploi au XVII^e siècle par l'invasion du mot « Schmaus ». Notre auteur aime les vieux mots comme il aime les vieux usages, avec indulgence et sans respect de superstition. Ils ont un air familier qui lui plaît; ce sont de douces accoutumances, et comme le jeune Goethe, il se serait senti « im Innersten paralysiert », si on l'eût transporté dans le galant Leipzig.

dazu am besten anreizen, und Gastgebote lustig machen. Nichts ist angenehmer als ein Frauenzimmer bey einem Schoppen Wein.

HERR KLUGMANN.

Was sagt der Herr, ein Schoppen Wein ?

HERR LEBHAFFT.

Das ist, wenn ein Frauenzimmer, nachdem 5. oder 6. Butteillen Burgunder oder Champanger auslehren Häfen ¹, die Unterredung durch tausend leb- und scherzhafte ² Discourse belebet, welche mit kleinen Liedern untermenget sind ; Dieses ist die Ursache, das uns der Tag öfters ³ noch

1. auslehren Häfen. — C'est incompréhensible, par la faute de l'imprimeur.

2. tausend leb- und scherzhafte Discourse. — Goethe aimera ces procédés de rattachement de deux mots à l'aide du suffixe qui leur est commun : le suffixe par là reprend un peu de son sens vivant. « Sie ist so sitt-und tugendreich, dira Faust de Gretchen, après la première rencontre. Cf. *Iphigénie*. V. 5. « Von tausend .. Tag — und Nächten ».

Rem. aussi le mot « Discourse » qui est pris dans le sens exact que nous lui donnions alors. Il signifiait les entretiens, ou plutôt ce qu'on y dit, et la façon dont on le dit. Cf. Regnard, *le Bal*, 8.

Elle a l'entretien maigre et le discours concis.

3. öfters. Devant le « t » l' « f » est presque toujours redoublée, tandis que dans le même cas « ss » et « ll » se réduisent en général à une seule lettre.

L'orthographe de ce temps peut nous sembler arbitraire. Nous ne voyons plus la raison qui y préside, il y en a pourtant une, même à ses variétés et à ses complications. A une époque où la prononciation était plus flottante encore que la langue elle-même, cette orthographe tant décriée fut un procédé empirique, si l'on veut, imparfait à coup sûr, mais qui contribua pourtant à fixer l'usage, à établir une norme commune. C'est une injustice que de la condamner sans tenir compte de ce qui la justifie, l'anarchie des prononciations régionales, à laquelle elle a voulu mettre un terme. Pourquoi le redoublement de la consonne, non seulement après des brèves, mais après des diphthongues ? Le parler populaire allongeait, étendait celles-ci outre mesure : le redoublement des consonnes devait prévenir l'empêtement de la langue. Pourquoi le « h » d'allongement ou le redoublement de la voyelle ? La quantité des syllabes était indéfinie, et si l'on écrit « gebohren », c'est qu'en plus d'un endroit on eût prononcé comme au moyen âge, avec « o » bref. Si l'on veut bien envisager la question dans ce point de vue, elle s'éclaire, et l'on s'intéresse à un effort, où l'on ne voyait d'abord qu'un caprice.

Les redoublements de l' « f » sont nombreux et persistants, comme ceux du

bey Tische findet; und wenn der Wein nicht mehr schmecken will, so erfrischt man sich mit einigen Buttelgen Liquers.

HERR KLUGMANN.

Ach! ich wolte wohl unser Frauenzimmer bey einem Schoppen Wein sehen; ich glaube, dasz dieses artig seyn sollte. Ich bin miszvergnügt, dasz da dieselben, so wohl alle gute als böse frantzösische Sitten nachgeäfflet haben, sie ihnen diese doch noch nicht abgelernet haben. Können sie ihnen dieselbe nicht lernen?

HERR LEBHAFFT.

Von Herten gern. Ich bin der Meinung¹, dasz sie so viel Lehrmeister in der Music, so viel Sprachmeister so viel Tantzmeister, als ich Lusten² habe, mich eurem Frauenzimmer als einen Meister bey einem Schoppen Wein zu zeigen, und um mich von denen gemeinen Meistern zu unterscheiden, so will ich gratis aufsteigen³, ich erbiete mich selbst den Wein zu verschaffen, um sie zu unterrichten. Suchen sie mir doch eine liebenswürdige Schülerin.

HERR KLUGMANN.

Ach! Hierzu biete ich ihnen 3. oder 4. von unserer Donnerstags-Gesellschaft an, denen nur dieses noch fehlet, um

z en tz, parce que ce sont là des consonnes qui doivent être prononcées avec une énergie particulière, et en les détachant bien de ce qui les précède.

1. Ich bin der Meinung. — La suite n'est pas claire, et c'est encore la faute de l'imprimeur.

2. als ich Lusten habe. — « Lusten » est subst. masculin. C'est une forme ancienne, qui semble avoir été fort employée à Francfort. De Loën ne l'ignore pas. On peut la lire dans la « *Frankfurter Reformation*, VII, 4 paragr II: « aus eigenem lusten oder fürwitz ». — Frau Rath en 1778 « hatte grossen Lusten alles stehen und liegen zu lassen » (*Briefe an A. A.* p. 15).

3. gratis aufsteigen. — Cf. *Schuppius*, cité par *Grimm W.*, I, p. 747, « wann aber ein solcher Practicant aufstehet und ein grosses Unglück auf einen bestimmten Tag verkündiget »... Le verbe « steigen » ajoute au charme d'ironie de l'expression: « aufs Katheder oder auf die Bühne steigen »...

vollkommen zu seyn. Zeigen sie sich denen Jungfern, wie auch denen Weibern.

HERR LEBHAFFT.

Oh! ich bin Meister mit beyden Händen¹. Weiber, Mädgens, Wittwen, alles ist mir gleich; nur die Annehmlichkeit der Schülerin, ist es, der ich den Vorzug gebe. Aber was nennen sie ihre Donnerstags-Gesellschaft?²

HERR KLUGMANN.

Das sind Versammlungen, welche zwischen Freunden und Freundinnen gemacht werden, denen³ man den Nahmen des Tages gibt, an denen sie sich versammeln. Man hat deren des Montags, Dienstags, Mittwochs und alle Tage in der

1. Ich bin Meister mit beyden Händen. — Il peut faire le « chef-d'œuvre » aussi bien de la main gauche que de la main droite. L'expression est spirituelle, puisqu'elle laisse entendre également qu'il prendra aussi bien à droite qu'à gauche... Ne nous a-t-il pas dit lui-même qu'il est « ein Frantzose, der in Lustbarkeit liebet ? » Cf. plus haut p. 47.

L'expression est sans doute d'origine française. Le *Dictionnaire universel* de Furetière 1690 connaît le cheval, et le domestique à deux mains. Ce n'est pas encore tout à fait le sens de notre expression, mais ce l'est tout à fait dans un passage de Regnard, *Sérénade* 7: « Vous ne pouvez micux vous adresser qu'à moi. Musique italienne, musique française, je suis homme à deux mains. »

L'expression « à toutes mains », célèbre par l'emploi très spirituel qu'en a fait Molière dans le *Don Juan* I. 1, a une autre signification, précisément celle que va rejoindre par ricochet l'expression allemande. — On aimait à jouer avec le double sens que pouvait prendre l'expression. C'est ainsi que dans la *Foire de Saint-Germain* de Regnard, II, Sc. 5, un Mercure galant faisant l'apologie de son beau métier disait :

Vous tirez des deux mains, vous êtes propre à tout.

2. Aber was nennen sie ihre Donnerstags-Gesellschaft ? — Le mot « Gesellschaft » se traduit très bien par le mot « compagnie », compagnie se disant d'après Furetière d'un petit nombre d'amis assemblés dans un lieu pour s'entretenir, pour se divertir, pour se visiter.

3. denen man den Nahmen des Tages gibt, an denen. — Le mot « Tag » est-il pris ici dans un sens collectif ? le pronom qui le représente ensuite est au pluriel ; mais il peut y avoir tout simplement oubli de l'emploi antérieur. L'auteur ne voit que le sens des mots, et ils s'arrangent dans la phrase comme ils peuvent.

Wochen, ich glaube, man wird deren alle Monath und alle Jahr machen.

HERR LEBHAFFT.

Ha ! Ich wolte deren ein gantzes Jahrndert durch halten, ich wäre vorwitzig¹ genug, mich dabei einzufinden. Was machen sie aber in diesen Versammlungen ?

HERR KLUGMANN.

Wir trincken Thee, Coffee ; man macht etliche Partien à l'Ombre² oder Quadrille, hierauf folget eine Collation und jedermann verfüget sich gegen 8. Uhr nach Hause. Dieses wäre³ das gantze Jahr durch, und ob wir uns gleich wohl erlustigen, so weisz ich doch nicht, woher es kommt dasz ich zuweilen recht einen Eckel daran bekomme, und des Dinges überdrüszig werde.

HERR LEBHAFFT.

Ich weisz es gar wohl. Das macht, weil⁴ eure Unterredungen gleich der Musique unserer Opera gar zu weichlich sind ; man müste⁵ ein Theil Lebhaftigkeit von dem Umgang unserer frantzösischen Frauenzimmers⁶ hinein

1. ich wäre vorwitzig genug. — « Vorwitzig » n'a pas le sens défavorable qu'il a maintenant ; le « Vürwitz » n'est qu'un désir très vif, une curiosité impatiente. Cf. *Dreszdener Schlendrian*, p. 28-29 : « ich habe auch Fürwitz genug, ihn von Person zu kennen »...

2. L'Ombre, Quadrille, Collation. — Tous ces mots sont écrits avec des lettres françaises. En général, nous l'avons vu, on imprimait ces mots avec les caractères latins ; la désinence seule, étant allemande, était imprimée en gothique. Cf. n. 2 de la p. 50.

3. wäret pour währet. — Plus bas Eckel pour Ekel...

4. Das macht, weil. — Expression de la conversation que Schiller met dans les *Piccolomini* (IV,5) sur les lèvres d'un domestique.

5. man müste. — devant le « t » il n'y a pas en général de redoublement de l'« s ». Cf. p. 56 « last uns ».

6. von dem Umgang unserer frantzösischen Frauenzimmers. —

Deux hypothèses : ou bien « Frauenzimmers » est un pluriel populaire. Cf. Goëthe, *Briefe an Frau von Stein*. Schöll. II, p. 99. « Bey Bausen spielten die Frauens und Mädgens schön Klavier » — ou ce qui est plus vraisemblable

bringen. Ihr Frauenzimmer würde unendlich zu verehren seyn, wenn sie zu ihrer Schönheit ein wenig Lebhaftigkeit und frantzösische Annehmlichkeit fügen könnten.

HERR KLUGMANN.

Ich muss sie in unsere Versammlungen hinein bringen, um dieselbe ihnen beyzubringen.

HERR LEBHAFFT.

Dieses könnte sich wohl zutragen ; Ich mache mir ein wahrhaftes Vergnügen, euer Frauenzimmer zu kennen, als vor welches ich schon viele Neigung spühre.

HERR KLUGMANN.

Last uns heim gehen. Sie müssen mit meiner Base anfangen, die nach ihrer geliebten Frantzösischen Art ist. Haben sie Neigung vor¹ unserm Frauenzimmer, so biete ich ihnen eben so viel vor das ihrige an ?

SCENA V

ZWISCHEN EINEM FRANZÖSISCHEN KNECHT | UND EINEM TEUTSCHEN

DER FRANZÖSISCHE.

Guten Tag Teutscher ! wie gehet es ?

« Frauenzimmer » est pris dans le sens collectif, mais alors nous sommes en présence d'une anomalie singulière. L'auteur prend d'abord le mot au féminin, comme on le fait aujourd'hui encore très volontiers avec « Fräulein », substituant le genre naturel de l'objet au genre du mot qui le désigne. Mais en même temps il a conservé au substantif la flexion qui ne convenait qu'au neutre.

L'auteur évidemment écrit, comme il parle, avec la même négligence familière.

1. Haben sie Neigung vor... etc.— Rem. « vor » employé dans le même sens et dans la même phrase, avec deux cas différents. — Peut-être cependant y a-t-il une nuance.

DER TEUTSCHE.

Ueberaus wohl, mein Freund, wilt¹ du ein Maas zahlen?

DER FRANZÖSISCHE.

Allein mein Freund, dir gebühret, die Landes-Art² zu beobachten, wenn du dermahleins nach Franckreich kommen soltest, so werde ich auf das Wiedervergeltungs-Recht bedacht seyn.

DER TEUTSCHE.

Noch eins, weist du, dasz ich Lust habe, in Franckreich zu dienen, oder einem Frantzosen, das ist all eins.

DER FRANZÖSISCHE.

Höre, du würdest nicht übel thun, man würde dich geschicklich³ machen; denn dieses fehlet dir noch.

DER TEUTSCHE.

Ho! Vor dich, mein Freund. Just umgekehret, du hättest nöthig, dasz man dir die Hellste von deiner Lebhaftigkeit abnehme.

1. wilt du. — La forme se rencontre encore dans Wieland. Schottel donne les deux formes willt und willst; Gottsched n'admet plus que la dernière: « du willst, dit-il, nicht willst ». (*Deutsche Sprachkunst*, p. 308).

Rem. également qu'une « l » tombe devant le « t ».

2. dir gebühret die Landes-Art zu beobachten. — Avec l'expression qu'il emploie, La France justifie la leçon qu'il donne, « Landes-Art » n'est pas tout à fait synonyme de « Landessitte » ou de « Landesbrauch ». C'est un mot vieilli qui avait un sens plus intime. « Art » désigne à l'origine le sol sur lequel croît une plante et en même temps la nature, les caractères que cette plante tient du sol où plonge ses racines. « Die deutsche Art », c'est le sol allemand et la manière d'être que sa nature même transmet et impose. De là l'emploi du mot ici, et durant le moyen âge. « si bat in durch der tavelrunder Art », lisons-nous: *Parzival*, 527, s., il faudrait traduire aujourd'hui: « bei dem, was die runde Tafel mit sich bringt. »

3. man würde dich geschicklich machen. — « On te formerait » ou, « l'on ferait de toi un habile homme », en donnant au mot habile le sens qu'il avait quelquefois, nous dit l'Académie 1694, d'expéditif et de diligent.

Notre auteur a toujours l'expression juste. Il n'a de grammaire que celle que l'on apprend par l'usage, mais c'est un esprit délicat et cultivé. Il est souvent incorrect, il est toujours exact.

DER FRANZÖSISCHE.

Höre, wir wollen unsern Dienst gegen einander verwechseln¹. Mein Herr wil Teutsch lernen, du kanst es besorgen; und ich will es von deinem lernen. Ich halte dieses so vor gut, wenn du wilt.

DER TEUTSCHE.

Ich bin erfreuet; und du kanst Staat² drauf machen, dazs mein Herr sich mit dir überein kommen³ wird.

DER FRANZÖSISCHE.

Aber wann das ist, so must du mich in denen teutschen Sitten beleeren⁴, und ich will dir die Frantzösische beybringen. Fange du an.

DER TEUTSCHE.

Ich will es wohl. Höre; die erste Sache so du thun must, ist ein Titul-Calender zu kauffen⁵.

1. gegen einander verwechseln. — Il ne s'agit pas ici seulement d'un échange, mais d'une substitution. « Verwechseln » qui n'a pas encore sa nuance actuelle est un synonyme de « vertauschen », mais il s'applique à des choses qui dépendent plus ou moins de notre volonté, ou se rapportent à nous-même. Cf. p. 75.

2. du kanst Staat drauf machen. — C'est le français faire état de, ou suivant la construction, faire état que... Ce gallicisme était fréquent au XVIII^e siècle: on le trouve encore dans Wieland.

L'Académie dans son *Dictionnaire de 1694* traduit la locution par être assuré que, compter sur... « Faites état, dit Pascal, *Prov. 4*, que jamais les Pères... n'ont parlé de cette sorte. »

3. dass mein Herr sich mit dir überein kommen wird. — « Sich überein kommen » nous semble d'abord bien barbare. Pourtant Grimm (*Wörterb.*, V, 1680) cite des exemples de « sich kommen ». Il y voit les débris d'un usage populaire dont les « Volkslieder » nous auraient conservé la trace dans l'« s » ou « es », qu'ils accolent si volontiers au sujet du verbe (*ibid.*, III, 1138).

Une explication plus simple serait de rattacher « sich » non pas à « kommen », mais à « überein » ou plutôt à « mit dir überein ». « Kommen » ne vient ensuite que par le hasard de la parole, ce n'est pas le mot qui eût convenu à la phrase, il ne convient qu'au sens.

4. beleeren. — Redoublement de la voyelle substitué à l'« h », signe ordinaire de l'allongement.

5. ist ein Titul-Calender zu kauffen. — Der Fr. — Einen Titul-Calender! — cin, einen, dans les deux cas il eût fallu « einen ». Ce sont les habitudes de

DER FRANZÖSISCHE.

Einen Titul-Calender! Wir kennen keinen dergleichen in Frankreich der so genennet würde; ob wir gleich deren genug haben, sogar bis auf den Teufel-Calender.

DER TEUTSCHE.

In Teutschland ist dieses¹ der allernöthigste Calender; allda kan jederman seine Titul finden. Wisset, mein Freund, dasz wir Teutschen dieselben sehr lieben; dieses ist die erste Sache so ein Laquai lernen musz, um die aufgetragene Verrichtungen², so man ihm giebet, wohl auszurich-

la conversation, les oscillations de la pensée dans son effort vers l'expression, qui ici comme toujours expliquent ces anomalies et ces écarts. « Ein » est entraîné par « ist », il est provisoirement le sujet; puis la pensée se complète, et le mot, conçu d'abord comme sujet, devient le régime d'un verbe, sans que sa forme change. La France dit « einen » parce que le dernier mot entendu est « kauffen ».

1. dieses. — On trouvera également « dis » et « disz ».

2. die aufgetragene Verrichtungen. — On dirait aujourd'hui « die Aufträge ».

Rem. l'emploi du participe.

On sait comme Gottsched a fait la guerre à l'emploi abusif des participes. Ils alourdissaient la langue et contribuaient à lui donner un air de pédantisme qui ne convenait plus aux façons nouvelles. On lira avec fruit sur ce point le *Herr Witzling* de Mme Gottsched, *D. Schaubühne*, Th. VI.

Gottsched a sans doute été parfois bien petit dans ses critiques, mais ce serait une injustice que de le blâmer en tout et toujours. Il savait écrire, et s'il n'avait pas la puissance verbale qui est inséparable du génie poétique, son action n'a pas été inutile. Il a assoupli et unifié la langue: il a préparé l'instrument dont Lessing fit un si merveilleux usage.

Le participe employé à tort et à travers comme épithète delayait l'expression et contribuait pour une part importante à faire régner dans la langue cette « Weitschweifigkeit » dont se plaindra Goethe.

D'autre part, l'emploi indiscret du participe sans flexion, l'imitation ou la contrefaçon maladroite de l'ablatif absolu des latins, pouvaient devenir, il faut bien le reconnaître, une cause fréquente d'obscurité au moins momentanée. Il fallait réfléchir pour retrouver les rapports vrais entre les mots. Or toute réflexion qui n'a que les mots pour objet est un vol que l'auteur fait à la pensée.

Nous avons affaire dans notre exemple à un gallicisme plutôt qu'à un latinisme, comme c'était souvent le cas avec les participes. C'est ainsi que Cinna veut venger Rome des maux soufferts, c'est-à-dire des maux qu'elle avait soufferts. L'expression dans Corneille est bonne, parce qu'elle abrège; dans notre auteur, elle est mauvaise, parce qu'elle allonge. Pourquoi ne pas dire tout simplement: « die Aufträge »?

ten ; wisset, dass ich drey Monath lang einen Lehrmeister hierinnen gehabt habe.

DER FRANZÖSISCHE.

Was ! einen Titul Lehrmeister ? ha ! ha ! ha !

DER TEUTSCHE.

Ja und lache nicht, einen Titul-Lehrmeister ; und sie lassen sich noch besser bezahlen, als ein Sprachmeister, oder ein Tantzmeister.

DER FRANZÖSISCHE.

Ha ! ha ! ha !... ha ! ha ! ha !

DER TEUTSCHE.

Mein Freund lache nicht, dieses ist ernstlich gemeinet.

DER FRANZÖSISCHE.

Nun ! nun, weilen denn dieses im Ernst gemeinet ist, so lache ich nicht.

DER TEUTSCHE.

Höre mich wohl aus.

DER FRANZÖSISCHE.

Nur fort, nur fort, ich höre schon.

DER TEUTSCHE.

Wann ¹ dein Herr dir ein Geschäfte ² aufträget, so ist das

1. Wann. — P. 62 nous trouverons « wenn ». De même nous avons tantôt « dann » et tantôt « denn ». C'est toujours la même fluctuation dans les formes. On dirait que notre auteur ne connaît les mots que par la parole. Peut-être lisait-il plus de français que d'allemand, et n'avait de sa langue que la connaissance naturelle.

2. ein Geschäfte. — Persistance de l'« e ». C'est avec Gottsched que les formes abrégées ont commencé à prévaloir. D'ailleurs toujours la même hésitation. Notre auteur écrira Ursach p. 83 et p. 92.

erste was du besorgen must, die Titul wohl zu behalten; und woferne du sie vergiessesest, so ziehe geschwinde deinen Calender aus der Tasche: dann du must ohne ihn nicht ausgehen. Nachdem die Person, an die du ausgeschicket wirst, ist, es sey nun Rath, Doctor, Professor, Secretair, so suche den Titul, den du ihnen geben must, im Fall du ihn vergessen hast.

DER FRANZÖSISCHE.

Ich begreiffe dieses: fahre fort.

DER TEÜTSCHÉ.

Was die Titul der Adlichen anlanget, die sind kurtz; wann du bey diesen anstossen soltest, so hat es nicht viel zu bedeuten. Aber bey denen so unter dem Adel, da nimm dich wohl in Acht; allen¹ wollen Titul haben, vor allen die Burgerliche.

DER FRANZÖSISCHE.

Und dem Frauenzimmer, musz man dem auch Titul geben?

DER TEUTSCHE.

Du Tummer! das ist weit schlimmer. Es würde dir besser seyn bey zehen² Mannspersohnen als bey einem Frauenzimmer zu fehlen. Das ist ein wichtiger Punct vor sie, die Titul. Weist du nicht, dasz wenn man redet eine Tochter zu³

1. Allen est évidemment une méprise de l'imprimeur.

2. zehen avec deux syllabes. Cf. Gœthe, *Urfaust* vers 8: « an die zehen Jahr » La forme était d'usage un peu partout. Mme Gottsched ne se l'interdit pas.

3. wenn man redet, eine Tochter zu verheyrathen. — A première vue on croit avoir affaire à un gallicisme, mais le gallicisme n'est qu'apparent. « Zu » n'est pas ici un simple signe grammatical, c'est un mot qui a sa valeur propre, et qui signifie: dans l'intention de... Cf. n. 4 de la page 94.

Beaucoup de gallicismes prétendus sont en fait des tours très allemands; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils ont peut-être été préférés à d'autres sous l'influence du français, parce qu'ils présentaient en effet quelque analogie avec des habitudes de notre langue, qui était familière à tout Allemand instruit. Ce sont, si l'on veut, des gallicismes indirects. Cf. p. 68, n. 2 et p. 80, n. 4.

verheyrathen, man von den Tituln anfänget, so der zukünftige geben kan? Es werden die Titul vielmahl dem Gelde vorgezogen.

DER FRANZÖSISCHE.

Der Teufel! dieses ist nicht so in Franckreich. Das Geld hat allemahl den Vorzug vor den Tituln, und ich finde, dasz die Frantzosen Recht haben. Findest du Geschmack an den Tituln, so will ich, wann ich deren ¹ einstens überkommen werden, dir dieselben herzlich gerne gegen baares Geld überlassen. Verstehest du?

DER TEUTSCHE.

Du vexirest, und ich rede ernstlich. Höre mich nur an. Wann dein Herr, oder deine Frau, dir ein Geschäfte aufträget, bey einem Doctor, Rath, Secretair, ... so wirst du nicht ermangeln wohl vernehmlich und mit einem höheren Thon als die andere Worte zu sprechen, Herr Rath | Frau Räthin | Herr Doctor | Frau Doctorin | und so fortan.

DER FRANZÖSISCHE.

Wenn ich aber mein. Compliment im Frantzösischen mache, so kan ich füglich sagen, Herr Rath | Frau Räthin | Herr Rechtsgelehrter | Frau Rechtsgelehrtin. Aber horche,

1. wann ich deren einstens überkommen werde(n). — Dans le sens partitif on n'emploie plus guère en construction avec le verbe que les génitifs pronominaux « dessen, derer ». L'usage de notre auteur est donc correct, ici, comme aux pages 55 et 68. — La poésie ne s'est point laissé ravir l'heureuse liberté du parler populaire.

Sorgsam brachte die Mutter des klaren, herrlichen Weines (*Hermann u. Dorothea I.*).

Cependant il semble que ce soit par l'intermédiaire de Voss et de ses traductions que ce tour, disparu de la langue courante, est rentré dans l'usage poétique.

wann ich zu der Fraue¹ eines Artztes geschicket werde, soll ich Frau Artztin² nennen.

DER TEUTSCHE.

Ja! ja! gieb allemahl Titul, die Kreutz und die Quere.

DER FRANZÖSISCHE.

Frau Artztin! Ha! ha! ha! Frau Artztin | ha! ha! ha! Aber horche einmahl. Wann die Frau eines Artztes die Frau Artztin ist, so musz des Apothekers seine³, die Frau Clestirerin seyn. Ein artiger Titul, die Frau Artztin | die Frau Clestirerin. Ha! ha! ha! (er lacht).

DER TEUTSCHE.

Gehe! gehe! gebe⁴ allemahl Titul, und schertze nicht

1. zu der Fraue. — Cet « e » est un archaïsme. Ce n'est point l'« e » incorrect qui serait la marque d'un datif: c'est l'e du nominatif ancien que l'auteur a maintenu au datif, par cette même négligence qui a entraîné la disparition des flexions obliques dans la déclinaison du singulier féminin.

On a donc ici encore un de ces exemples qui montrent bien dans quel état d'indécision était la langue parlée. Le même homme disait « wann » et « wenn », « Fraue » et « Frau », « komme » et « kömme », etc.

2. Frau Artztin. — Le français est si familier à notre auteur que la plaisanterie en allemand ne se comprend qu'à l'aide du français: « Madame la Médecine ». Cf. Lesage, *Théâtre de la Foire*, éd. 1783, t. II, p. 41.

3. des Apothekers seine... Cet emploi pléonastique du possessif était connu du moyen âge, ainsi que le montre Grimm (*Deutsche Grammatik*, IV, p. 351), il pénétra dans la langue littéraire et s'y maintint jusque dans le XVIII^e siècle. Adelung le proscriit (*Umständliches Lehrgebäude der d. Sprache*, Leipzig, 1782, I, 696). Goëthe l'avait employé dans son *Faust* (*Urf.* v. 1167).

Als des Menschen sein Gesicht...

Il corrigea et écrivit:

Als des Menschen widrig Gesicht...

4. Gebe. — Ce sont les formes que l'on préfère aujourd'hui encore à Francfort, et qui étaient si familières à Goëthe, qu'il fait dire à son Euphrosyne

Aber du, vergesse mich nicht!

et que lui-même dit à Christiane (*Épig.* 102):

Still und vernehme das Wort.

Ces formations inorganiques semblent lui avoir été chères comme à d'autres Francfortois, notamment à Cl. Brentano, qui écrivait: « Spreche mir von Günderröschchen. »

mehr. Ich habe dir allschon gesaget, und sage dir wieder, dass dieses ernstlich und sehr ernstlich bey denen Teutschen ist. Hört! wir haben eine reiche Burgerin, unsere Nachbarin, die vergiszt niemahls, wann sie sich will zu Bette legen in ihrem Gebet dem lieben Gott ihren Sohn den Doctor, ihren Sohn den Secretair, und ihre Tochter die Rätthin anzubefehlen; sie nennet keine von ihren Kindern, dasz nicht der Titul folget.

DER FRANZÖSISCHE.

Die Frau Artztin! die Frau Clestirerin, ha! ha! ha!... Gantz gut! dieses sind also alle Titul. so ich lernen muss.

DER TEUTSCHE.

Potz tausend! ich hätte bald den allerwesentlichsten vergessen. Ohne Schertz, das ist keine Kleinigkeit. Es sind die Bürgerliche Titul!

DER FRANZÖSISCHE.

Noch mehr Titul! und Bürgerliche Titul! ich glaube du wirst niemahls aufhören und ich sehe wohl, dass zwei Calendar vor einen werden müssen da seyn.

DER TEUTSCHE.

Ho! habe Gedult. Sehet, in allen unseren Städten ziehen die Burger auf die Wache; man machet Compagnien; einfolglich¹ muss man Officierer² haben; und wenn du zu einem von diesen Herren gesendet wirst, so crinangle nur

1. einfolglich. — C'est une forme archaïque, appartenant à la « Kanzleisprache ».

2. Officierer. — C'est une forme ancienne que l'autre forme « Officier » a écartée. Zinkgref en considère l'emploi pour désigner les chefs militaires comme une innovation: « ein spanischer befelchshaber, die man jetzunder à la mode officirer heist » (*der Deutschen Sprüche*, Strassburg, 1626, 2. 82). Grimmelshausen ne connaît que la forme « Officier ».

nicht die Titul Herr Capitain | Herr Lieutenant | Herr Fähndrich auszusprechen.

DER FRANZÖSISCHE.

Nun, nun, lasse mich nur gehen, man wird mich am Ende der Gassen¹ hören, Herr Capitain! Herr Lieutenant! Herr Fähndrich! Frau Capitainin! Frau Lieutenantin! Frau Fähndrichin! ha! ha! ha!

DER TEUTSCHE.

Ja! Ja! Frau Fähndrichin. Sie wollen eben so wohl wie ihre Männer Titul haben, ja noch mehr.

DER FRANZÖSISCHE.

Aber horche! sagt man denn nicht auch Frau Sergantin, Frau Corporalin! Es ist ja keine Compagnie ohne Sergeant oder Corporal. Zwar ich werde schon auf allen Fall meinen Calender haben. Aber mit Gunst; du sagest ja mir nichts von denen, was wir Franzosen Poulets² nennen, hat ein Laquai keine verliebte Geschäfte³ auszurichten?

DER TEUTSCHE.

Ho! was die Poulets⁴ (Hinckel) anbetrifft, so bedienen

1. am Ende der Gassen. — C'est le génitif singulier. Cf. p. 55, in der Wochen, p. 80, unter der Aschen.

2. von denen, was wir Poulets nennen. — « von denen Poulets, wie wir sie nennen ». Construction irrégulière, qui blesse les yeux, quand elle est écrite, mais qui dans la conversation passe. Une inflexion de la voix suffit à rattacher par-dessus l'obstacle l'article au substantif.

3. verliebte Geschäfte. — Rem. l'affaiblissement graduel du sens: — aime qui éprouve toute la puissance de l'amour, « ein verliebtes Herz » — puis ce qui témoigne ou indique de l'amour « ein verliebtes Gedicht », et enfin au dernier stade, ce qui concerne l'amour « verliebte Geschäfte »: des affaires d'amour.

4. ho! was die Poulets anbetrifft... La plaisanterie, comme celle à l'adresse de Dame Médecine n'a de sens qu'en français. Est-elle empruntée aux « *Promenades de Paris* », Gherardi, *Théâtre italien*, VI, p. 105? Les billets doux ne rapportent rien aux messagers galants, nous dit Janneton,

Et les poulets en fricassée

En amour aujourd'hui sont les meilleurs poulets.

Il est vrai que c'est de l'esprit si facile, qu'on n'a pas besoin de l'emprunter.

wir uns derselben nicht anders als in Fricaseen. Ein jedes Land hat seine Gewohnheit bei der Liebe : der Frantzose auf eine solche Art, und der Teutsche wieder auf eine andere Art. Der Unterschied so zwischen den Teutschen und Frantzosen Liebe ist, weist du sie ¹ ?

DER FRANZÖSISCHE.

Nein.

DER TEUTSCHE.

Der Frantzose sagt mehr als er thut, und der Teutsche thut mehr als er sagt.

Anjetzo unterrichte mich gleichfals in deiner Weise.

DER FRANZÖSISCHE.

Es sey dem so. Weist du zu sagen, mein Herr, meine Frau ?

DER TEUTSCHE.

Ja. In der That das ist eine schöne Wissenschaft, sagen zu können : mein Herr, meine Frau ! Was fragest du so einfältig ² ?

DER FRANZÖSISCHE.

Das ist gar keine einfältige ² Frage. Mit dieses ³ allein

1. der Unterschied... weist du sie ? — A la page 43 l'auteur dit Unterschied, maintenant il emploie la forme Unterschied.

Mais ce qui est ici intéressant, c'est le lapsus. Unterschied est du masculin et le pronom qui le représente est du féminin. C'est que l'auteur a pensé avec des mots français : « la différence » Cf. p. 44, n. 1 — et p. 63, n. 2.

2. einfältig, — einfältige. — Rem. l'hésitation dans l'emploi de la métaphonie.

3. mit dieses allein... — Rem. la forme nominative devenue la forme absolue, unique. Est-ce l'influence du français ? Lise Lotte ne se permet pas de plus fortes incorrections Cf. p. 67 mit einem mein Herr — und eine meine Frau. C'est une conversation : la forme « meine » déjà présente à l'esprit de celui qui parle, agit en retour sur la forme antécédente. Ce sont là de bien petits détails, mais par eux on approche de ce que fut la langue des gens bien élevés dans une ville d'Allemagne en 1747.

Cependant, cf. p. 96, n. 1 et p. 71, n. 1.

wünsche ich dir Glück, denn du weist also die Titul so gut wie ich. Anstatt die Tituln' Rath | Doctor | Artzt | und Artztin | Capitainin | Lieutenantin | Fähndrichin | Sergeantin | Corporal, und Corporalin. Mit einem Mein Herr, und eine meine Frau | bist du von allem los.

Komm | wir wollen ein Glas ausleeren. Ich will dich eben so klug machen | wie ich bin | und das ist viel gesagt.

SCENA VI

HERR KLUGMANN | UND HERR VERNUNFFT.

HERR VERNUNFFT.

Wenn man von dem Character einer jeden Nation urtheilen will, so musz man sich bey ihnen² aufgehalten haben, und nicht davon nach den Vorurtheilen sprechen. Dieses ist eine Kranckheit, womit eine jede Nation angegriffen worden ist, von sich günstig zu urtheilen, und übel von andern. Ich bin erfreuet, mein Herr, an Ihnen eine von Vorurtheilen befreyte Person gefunden zu haben, welche belesen, und gereiset ist, und die einer jeden Nation, sie seye wer sie seye³, Gerechtigkeit widerfahren lässet.

Ich gestehe, daz bei den Frantzosen, so wohl als wie bey den Teutschen, die Kauffmanns-Waaren⁴ vermengeset sind ;

1. anstatt die Tituln... — Est-ce la préposition employée comme plus haut, sans flexion du substantif ? ou bien y a-t-il un oubli et faut-il ajouter par ex. « zu sagen » ?

2. bey ihnen. — Le pronom est au pluriel, le nom étant au singulier. Nous avons vu que ces substitutions de nombre sont fréquentes chez notre auteur.

3. Sie seye wer sie seye. — L'auteur connaît également la forme « sey ».

4. die Kauffmanns-Waaren... les objets qui sont dans le commerce, ce que l'on trouve d'ordinaire. — « Vermengeset », c'est notre mot « mêlé ». Ce n'étaient pas seulement les marchandises en France, mais les marchands aussi qui étaient mêlés :

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés.

nous dit Corneille dans le *Menteur*, I, 1, ce qui signifie que l'on y trouve tout ce que l'on désire et même ce que l'on ne désire pas.

mit diesem Unterschied, dasz unsere verahmte Frantzosen¹ es mehr sind als die eurige; dargegen unsere polirte Frantzosen es auch mehr sind als die eurige.

HERR KLUGMANN.

Ich bin eurer Meinung; vor allem in Ansehung derer Ceremonien-Schneider oder Petits-Mâîtres (denn wir haben derer auch) und dieses ist nach der Regel, denn die eurige sind die Originalien, davon die unsrige nur die Affen sind. Aber in den Moden gehen wir über die Originalien, traget ihr kleine Hüte, so sind die unsrige winzerlich² klein. Traget ihr sie grosse³, so gleichen die unsrige denen Regenschirmen. Seht unser Frauenzimmer mit ihren Reiff-Röcken? Wenn das so fortgehet, so wird man die Gassen breiter machen müssen.

HERR VERNUNFT.

Sie haben recht. Es ist jetzo die Regierung des übeln Geschmacks. Ich weisz nicht wann die gute ihre Stelle nehmen wird.

1. unsere verahmte Franzosen. — « Verahmet » est facile à comprendre, « ahmen », imitari, nous étant familier par le composé « nachahmen ». Donc « verahmet » = « verbildet ». Je ne connais pas d'autre exemple de ce mot. Serait-ce un terme d'usage alors parmi les marchands? La langue de notre auteur est assez précise pour qu'on puisse le supposer.

Le mot s'oppose au « polirte Frantzosen » de la page suivante. Le Français « poli », c'est celui qui en toute chose a la vraie élégance. « Cette vue pourrait effrayer des gens moins polis que nous ». C'est à propos d'un spectacle qui n'avait rien de galant que Mme de Sévigné parle ainsi (*lettre du 1^{er} oct. 1677*). Les mots français sont toujours pris dans le sens le plus exact.

2. winzerlich klein. — La forme « winzerlich » s'explique par une formation dialectale. Cf. J. Chr. Schmidt, *schwäbisches Wörterb.* : — « a winzerl ». Ce diminutif d'un diminutif correspond à notre « un tout petit peu ».

3. traget ihr sie grosse. — C'est un gallicisme, tout au moins une irrégularité que cette flexion de l'adjectif. Peut être cependant est-ce aussi dans la langue de la conversation une survivance du « Mittelhochdeutsch »? (Hermann Paul, *Grammatik* n° 205). Plus tard l'imitation des langues anciennes ramènera ces irrégularités dans la langue des poètes :

Bräutwerber schicket sie mir gefiederte.

v. Kleist, Penthesilea, v. 596.

HERR KLUGMANN.

Ich hoffe dasz zuletzt unsere Teutsche als¹ eure Frantzo-
sen, die sich nicht putzen als um zu gefallen², das lächerliche³
ihrer Reiff-Röcke einsehen werden; ist es natürlich dasz
die Hüfften der Damen so aussehen sollen, als die Gestalt
des Reiff-Rockes sie vorstellt⁴ seit dem Reich der Reiff-
Röcke und der Fächer kan man mit Recht ein gewisses
Gassen-Lied singen, so ich aber verschweige.

HERR VERNUNFFT.

Eure Überlegungen sind billig⁴. Allein, vergebens wider-
setzt man sich der Mode; die Priester sind gantz heisch⁵
durch ihr Schreyen geworden gegen die Höhe der Kopff-
Aufsätze; je mehr sie schriehen, je mehrerhöheten sie sich.
So bald sie nichts mehr haben gesaget⁶, so sind dieselben
gefallen. So eben wird es den Reiff-Röcken ergehen, und
ich zweiffle nicht man wird die schöne Leibes-Stellungen⁷

1. unsere Teutsche als eure Franzosen... « Als » n'est pas ici simplement compa-
ratif, il joint ou plutôt il coordonne en comparant. C'est notre « aussi bien
que »... Le dictionnaire de Grimm donne un exemple qui concorde bien avec
le nôtre : « einen weg als den andern ». *Simplex Simplicissimus*. Ed. 1713. I,
239.

Ces « Franzosen » sont évidemment des Françaises. N'est-ce qu'un lapsus ?

2. die sich nicht putzen, als zum gefallen. — Il me semble difficile de nier
ici le gallicisme.

3. das lächerliche ihrer Reiff-Röcke. — Cf. p. 51, n. 3.

4. Eure Überlegungen sind billig. — « Billig » est ici le synonyme de « ge-
recht », ou plutôt il signifie « als gerecht anzuerkennen » ; « man muss sie billi-
gen ». Cf. p. 88, n. 2.

5. heisch. — La forme « heiser » commençait à prévaloir à cette époque,
mais notre auteur est conservateur ou retardataire, si l'on aime mieux.

6. haben gesaget. — Rem. la construction.

7. Leibes-Stellung. — le mot français correspondant ne serait-il pas « dispo-
sition ». Elle a fait éclater une disposition toute divine, dit Molière, *Princesse
d'El*. III, 2 et Mme de Sévigné (*lettre du 17 juin 1662*) admire le duc de
Saint-Aignan qui à 80 ans servait le roi à genoux « avec une disposition que les
gens de cet âge là n'ont jamais ».

wieder zu sehen bekommen, so dieselbe hinweg genommen haben.

HERR KLUGMANN.

Wir haben annoch die Gesichts-Farbe unserer Damen, so die Mode nicht beflecket hat; wir sehen sie annoch in Teutschland mit natürlichen Gesichtern, die so rar in Franckreich sind, zum wenigsten unter den Leuten, die nicht unter die Gemeine¹ gehören. Ich würde recht böse seyn, wenn die Mode von der rothen Farbe, die so unter euch eingerissen ist, Teutschland ausleckte². Allein, wir wollen sachte³ reden, ich befürchte es möchte uns ein Frauenzimmer hören. Gleichwie sie nun ihre Leibes-Stellung der Mode der Reiff-Röcke aufgeopffert haben, so könnten sie auch ihre Farbe dem Rothen aufopffern. Aber da sind unsere junge Herren gantz erhitzt; wir müssen doch um ihre Streitigkeiten wissen.

SCENA VII

HERR VERNUNFT | HERR KLUGMANN | HER KLUGMANN DER
SOHN | UND HERR LEBHAFFT.

HERR KLUGMANN.

Ihr Herren, was haben sie vor?⁴ sie sind ziemlich erhitzt.

1. die nicht unter die Gemeine gehören. — L'auteur regarde d'un peu haut la bourgeoisie inférieure, les petites gens, car « die Gemeine », c'est l'expression dont on se sert pour désigner le gros du petit peuple. L'expression rappelle le français « la commune » que l'Académie définit en 1694 « la populace, le commun peuple d'une ville ou d'un bourg ».

2. wenn die Mode .. Teutschland ausleckte. — Pour goûter le pittoresque du mot, il faut songer qu'il s'agit de « rothe Anstriche » d'une couleur qui dévore et s'étend, que par suite l'expression est tout aussi juste, que celle du vers de *Faust*: « auch die Kultur, die alle Welt beleckt... »

3. wir wollen sachte reden. — « Sachte » signifie ici « leise ». C'est un mot populaire que Goethe emploiera volontiers.

4. Was haben Sie vor? — Il faut compléter, « mit einander ». Cela veut dire: « über was streiten sie »? Sanders cite un exemple de Goethe (Ed. 1840, Stuttgart,

HERR LEBHAFFT.

Ich komme mit dem Herrn aus das ¹ Gesellschaft, und er hat mir behauptet, dasz man sich in Teutschland besser erlustige, als in Franckreich.

HERR KLUGMANN, DER SOHN.

Ja, ich behaupte es. Ihr esset, ihr trincket, ihr spielet ; wir machen es eben so : aber wir rauchen auch, und ihr rauchet nicht ; das ist also die Vermehrung ² des Vergnügens.

HERR LEBHAFFT.

He ! der tausend mein Herr, schweiget stille für eure Ehre : heiszt das sich lustig machen wie ihr thut ? Ich habe eure Versammlung vor eine Versammlung der Quacker

xxix, 244) : « Ihr spottet wohl gar, Herr Philosoph, und wisst nicht mit wem Ihr's vorhabt ». Mais l'expression est courante, et se comprend de soi. C'est une de ces expressions qui, fréquentes dans l'usage journalier, ne se rencontrent que rarement dans la littérature.

1. aus das Gesellschaft. — Il me semble que ce ne peut être qu'une faute d'impression.

Mais si ce n'est pas une négligence du correcteur, la faute est si grossière, si contraire aux principes les plus élémentaires de la langue, qu'il faudrait en conclure qu'elle est voulue.

Et alors la raison en serait celle à laquelle nous avons fait allusion, p. 49, l'intention de montrer dans le personnage d'un Français nouveau venu l'ignorance de la langue, dont il se sert d'ailleurs sans embarras ni scrupule — ce qui à une particularité de rencontre ajouterait un trait de caractère de plus.

La confusion des genres est une des fautes les plus grossières, les plus blessantes qu'il y ait. Il y en a une autre qui est bien blessante aussi et dont l'absence me semble être un argument contre l'hypothèse présentée, c'est le mépris des lois de la construction.

Grossmann, introduisant des Français sur la scène, — en 1783 — fait remarquer qu'ils ne rangent pas bien leurs mots (*Préface d'Henriette*).

Mais dans notre pièce, les écarts à la construction ordinaire se trouvent aussi bien dans le langage des Allemands que dans celui des Français.

2. das ist also die Vermehrung der Glückes. — On ne parlerait plus ainsi ; on aimait, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, p. 49, n. 5, ces substantifs en « ung » qui semblaient avoir conservé la vivante activité du verbe dont on les dérivait. Ils ont pris depuis un sens plus abstrait ; ils n'ont plus en eux la sève de leur origine.

angesehen. Kaum sagtet ihr alle viertel Stunden ein Wort; und ohne den Rauch der aus euren Pfeiffen heraus gienge, so hätte man euch vor Statuen angesehen.

HERR KLUGMANN.

Es ist wahr, wir machen nicht so viel Geräusch wie ihr.

HERR LEBHAFFT.

Was nennet ihr Geräusch? He! Ein Frantzosz machet mehr Lerm¹ wenn er ein Glas Wein trincket, als wenn ein Teutscher zehen Wein-Gläser ausleeret. Und sodann keine Lieder! kein Frauenzimmer! Gehet, gehet! die teutsche Lustbarkeit musz vor der Frantzösischen die Seegel² streichen. Kein Frauenzimmer! kein Frauenzimmer! und wo habt ihr Lustbarkeit³ gesehen ohne Frauenzimmer?

HERR KLUGMANN.

Wir haben Frauenzimmer, aber das ist auf unseren Hochzeiten, und bey grossen Ehren-Gelagen.

HERR LEBHAFFT.

Ho! Es ist wahr, ihr habt Frauenzimmer, ihr singet auch so gar auf euren Hochzeiten. Aber das sind Lieder! die Lie-

1. mehr Lerm: — e au lieu de ä. Cf. p. 44, erwehne.

2. die Seegel streichen. — C'est encore ainsi que Frau Rath écrira le mot « Segel » en 1799 (*Briefe an A. Amalia*, p. 18). — « Um mein Schiffllein flott zu machen, müssen die Seegel von Weimar aus geschwelt werden... » Ces images devaient être familières à des Francfortois; du moins, elles ne devaient pas être pour eux purement littéraires. Le Main était couvert de bateaux, apportant des marchandises de tous les coins du monde. Lersner, *Chronick*, I, p. 9.

3. und wo habet ihr Lustbarkeit gesehen. — Le sens de « Lustbarkeit » est hésitant. Il désigne à la fois une partie de plaisir et le plaisir vrai que l'on y peut prendre. Tantôt c'est le premier sens qui domine, tantôt c'est l'autre. C'est au contexte de préciser la signification. Aujourd'hui elle est réduite à « partie de plaisir ». C'est un appauvrissement.

Il y a ainsi dans toute langue des mots dont le sens est susceptible de variétés très délicates. Leur lumière miroite. Ce sont ces mots-là qui donnent le plus de la sensibilité d'un peuple et qui font le désespoir du traducteur.

der sind eben recht artig zwischen der Bierne und dem Käse gestellet *¹ : sie sind eben so artig gestellet als das Haseliren² so ihr bey euren Begräbnissen vorhabet wenn der Wein gut ist. Man hatte mir zwar wohl gesaget, dasz ihr den Pflug vor die Ochsen spannet, ihr weinet bey euren Hochzeiten, und lachet bey den Begräbnissen. Wer kan es glauben ohne die Erfahrnusz³.

HERR KLUGMANN.

Wollt ihr mir dann Glauben machen, dasz man nur auf euren Begräbnissen weine.

HERR LEBHAFFT.

Ich habe es nicht bedacht, und ich bekenne euch, dasz zu Paris viele Männer sind, die wenn sie es sich unterstehen durfften, auf den Gedächtnisz-Tag ihrer Weiber gerne einen Bal geben würden, und viele Weiber würden es gerne ebener massen wett machen⁴, an dem Gedächtnisz-Tage des Begräbnisses ihrer Männer. Aber die Mode ist noch nicht aufgekommen; vielleicht kommt sie noch, ich will es nicht verschweren⁵.

* Bey dem Confect.

1. die Lieder sind recht artig... gestellet. — C'est notre expression : entre la poire et le fromage.

2. das Haseliren. — Le sens qui diffère du sens actuel (le mot d'ailleurs n'a plus qu'une existence littéraire) nous est donné par une citation de Grimm (*Wörterb.*, IV, 532): « er war ungemein gern lustig oder auf deutsch zu sagen : er haselirte gern. » C'est le plaisir bruyant, tapageur.

3. Erfahrnusz. — Grimm dit : « seit dem 18. Ihundert aussterbend ».

4. machen... an dem Gedächtniss- Tage. — Rem. la construction à la française, le complément jeté après l'infinif, après que la proposition a été en apparence close par lui. Cf. p. 74.

5. ich will es nich verschweren. — Rem. e pour ö. Pour Goethe, il y aura la même hésitation, longtemps du moins, entre les deux sons : il écrira d'abord (*Urfaust*, vers 130) « schröcklichen Gesicht ».

Ich will es nicht verschweren — nämlich, dass sie noch kommt. — L'emploi particulier d'un mot en précise souvent le sens général. Quand on mettait à la porte de Francfort une fille qui avait fait du scandale, ou un pauvre diable, qui avait volé des fruits dans un jardin de bourgeois, — après la fustigation règle

HERR KLUGMANN.

Wie könnet ihr von uns urtheilen, und von unseren Begräbnissen? Ihr seyd ja kaum in dieser Stadt angelanget.

HERR LEBHAFFT.

Durch eine Probe urtheilet man von eines gantzen Stück Tuchs¹. Ich habe in meiner Nachbarschaft Hochzeiten und Begräbnisse gehabt, und habe genug davon gesehen, um davon reden zu können. Schet ihr, mein Herr! ihr seyd zum ernsthaftten gebohren² und zu den Ceremonien, und ihr werdet nicht anders werden. Ein Frantzose wird 4 Gesundheiten trincken, ehe ihr eine werdet zugebracht haben; ihr müst so viele Complimente machen, so viele Grüsse, dasz es scheint, ihr wäret um die Wette bedacht, venn ihr am besten den Salameleck machen könntet. Setzet man sich deswegen dann zu Tische um so geplagt und so eingeschrenckt zu seyn³? He! nein, nein! Es geschiehet um zu essen, zu trincken, zu lachen, zu singen, Narrenspossen zu machen. Allein, bey euch sind dieses Böhmische Dörffer. Ich wette ihr habt nicht Gläser zerbrochen, oder die Fenster zum Fenster hinaus geworffen.

HERR VERNUNFFT.

Ha! dieses ist was schönes, um zu begehren den Vorzug vor den Lustbarkeiten³ des Herren zu haben. Wisset ihr was

mentaire, on leur faisait faire le serment qu'ils renonçaient à jamais au séjour dans la ville. « Etwas verschwern », c'est renoncer par serment à une possibilité, qu'il s'agisse d'un acte ou d'une affirmation. La proposition subordonnée doit donc être au positif.

1. von eines ganzen Stück Tuchs. — Décidément notre auteur est brouillé avec les prépositions, à moins que ce ne soit tout simplement M. Lebhaft, qui aurait eu besoin de leçons complémentaires.

2. gebohren — h d'allongement. Cf. p. 39, n. 3. — « eingeschrenckt » pour « eingeschränckt ». Cf. p. 44, n. 2.

3. um zu begehrenden Vorzug... zu haben. — Construction à la française. Cf. p. 73.

Notre auteur a une connaissance parfaite de l'allemand; l'expression juste, le

man thun müste um euch zu recht zu bringen¹? man müste euch beyde in das Gieszhaus bringen, und euch zusammen schmelzen, wie man die Metalle schmelzet, so würde von eurem Mischmasch² eine gute Materie heraus kommen. Aber wir wollen ernstlich reden. Ihr mein Herr Frantzose, eure Lustbarkeiten sind gar zu lebhaft, sie fallen zu sehr auf die Ausschweifung. Was euch anbetrifft mein Herr Teutscher, die eurige sind gar zu ernsthaft; verwechselt ein wenig von eurem Flegma, gegen eine gute Dosis der Frantzösischen artigen Lebhaftigkeit, so würden eure Lustbarkeiten von allen vernünftigen Leuten gut geheissen werden.

HERR LEBHAFFT.

Dieses ist ein gutes Urtheil. GOTT befohlen, meine Herren, GOTT befohlen.

SCENA VIII

JUNGFER SOPHIA | U. JUNGFER LEONORA.

JUNGFER LEONORA.

Meine liebe Freundin, laszt uns alle Ceremonien bey seite setzen, die liebenswürdige Gesellschaft vill keinen Zwang nicht³ leiden, ihr werdet eine der liebenswürdigsten Per-

mot simple et qu'on attendait viennent se placer tout naturellement sur ses lèvres; mais il a l'habitude de parler en français ou de parler avec des gens dont la pensée et la langue ont été façonnées à la française. Un tour de phrase purement français ne lui déplaît pas, à l'occasion: il n'y distingue pas quelque chose d'étranger.

1. um euch zu recht zu bringen. — On dirait aujourd'hui, « um etwas rechtes aus euch zu machen ». La vieille expression avait plus de grâce: elle est plus vive.

2. von eurem Mischmasch. — Comme on voit, le mot n'a point le sens défavorable qu'il a pris depuis. Il signifie simplement et d'une façon presque matérielle « eine vollkommene Mischung ».

3. die Gesellschaft... vill keinen Zwang nicht leiden... — La double négation

sonen seyn, wenn ihr euch von diesem zwanghafften Ceremoniel abhelffen könntet¹, und von diesen verdrieszlichen Complimenten, die kein Ende haben. Meine liebe Freundin, wir wollen mit dieser Freyheit² leben, die die Annehmlichkeit des Lebens ausmachen.

JUNGFER SOPHIA.

Ich versichere euch, meine Liebe, dasz ich etwas in unsern Sitten gespühret, welche mir anstössig war, ohne sagen zu können, woher solches gekommen; ihr öffnet mir die Augen, und ich will von euren Lectionen Vorthail ziehen; ich habe ohne dem schon eine grosse Neigung vor die Französische Sitten.

JUNGFER LEONORA.

Und vor die Frantzosen auch.

JUNGFER SOPHIA.

Was wolt ihr sagen?

JUNGFER LEONORA.

Ihr woltet³ mir die Neigung verhelen⁴, so ihr vor unse-

était aussi naturelle à l'allemand qu'elle a pu l'être au grec. C'est Gottsched qui l'a proscrite, sous le prétexte spécieux qu'elle était évitée « von den artigen Leuten », qu'elle n'était familière que « dem Pöbel » (*Deutsche Sprachkunst*, 1762, p. 500). On voit que Gottsched se trompait. Goethe fera dire à Gretgen :

Man sieht, dass er an nichts keinen Antheil nimmt.

1. Ihr werdet... seyn, wenn ihr euch... abhelffen könntet. — Rem. l'absence de concordance modale entre les deux verbes : il faudrait « ihr würdet ». Cf. p. 47, « ihr verdienet, dass die Franzosen das Leben änderten... »

2. Mit dieser Freyheit leben, die die Annehmlichkeit des Lebens ausmachen. — Pourquoi le verbe est-il au pluriel, le sujet étant au singulier ? C'est que l'auteur prend le mot de liberté dans un sens collectif, entendant par là toutes les manières aisées, qui allègent un peu la vie. La syntaxe de la conversation n'est pas celle de la langue écrite. Nous avons dans cette modeste comédie la langue parlée, qui était en usage entre gens du monde : elle a ses caprices et ses licences. L'incorrection y est la bienvenue, et c'est de la pédanterie que de vouloir lui imposer la grammaire.

3. Ihr woltet. — Cf. p. 57, n. 1.

4. Verhelen. — Ici le « h » d'allongement a disparu.

ren Freund habet ; den Vorzug so ihr ihm gebet, bey aller Gelegenheit. und euer Vetter verräth euch. So, so ! verhelet mir nichts. Dieses erquicket ¹, wenn man eine Vertraute hat ; und eine Vertraute, die euch wahrhaftig liebet, wie ich thue.

JUNGFER SOPHIA.

In Wahrheit dieses ist nicht mein Fehler, wenn mein Freund mir mehr gefällt, als mein Vetter, als der niemahls etwas angenehmes saget, die Gesellschaft seiner Freunde der meinigen vorziehet, und allen Tört anthut ². Er ist lebhaft, er verläst alles vor mich, er weisz mir jederzeit etwas angenehmes zu sagen und ich versichere euch, dasz der Franzose mir gefällt, und dasz der Teutsche mir miszfällt.

JUNGFER LEONORA.

Ich sehe, dasz euer Hertz seine Sache nicht übel beschützet ³, und dasz der Vetter seinen Procesz verliehren ⁴ wird.

1. Dieses erquicket. — « Erquicken » était, comme on voit, un mot d'usage familier, dans le sens de « trôsten » ou de « erfreuen » qui sont moins vivants. Les entretiens des pédants manquent de cette sève qui réconforte : le jeune Goethe le savait bien, lui qui les déclare :

Unerquicklich wie der Nebelwind.

Le mot devient plus voisin de nous, quand nous savons que le verbe dont il est dérivé venait spontanément sur les lèvres, sans que la littérature y fût pour rien.

2. Allen Tört anthut ; — s.-ent. « mir », expression populaire d'origine française et qui s'introduisit au XVII^e siècle.

3. Dass euer Hertz seine Sache nicht übel beschützet. — « Beschützen » avait le sens de « vertheidigen », par exemple dans cette phrase de Zinkgräf (*Teutsche Apophthegmata*, 1653, I, 254) : « beschützte er sich mit dieser Antwort ». Cf. aussi le sens de « Beschützung » dans Weckhrin (*Vorrede zu den weltlichen Gedichten*) : « was etliche gaile stücke betrifft, darf ich alhie für solcher Antwortung und Beschützung nicht so kühn seyn » (Grimm, *Wörterb.*, I, 1599).

Le mot « beschützen » pris en ce sens rappelle notre mot « munir ». Le théologien savait « munir » un argument de preuves sérieuses. On se munissait « de précautions infinies » suivant l'expression de Bossuet et quand on avait mis autour de la doctrine de bons dehors, on poussait la raison humaine jusque dans les « nouveaux retranchements » où elle prétendait se loger.

4. verliehren. — Cf. p. 39, n. 3.

JUNGFER SOPHIA.

Was wollet ihr, das ich dabey thue? Wenn ich ihn sehe, so weisz ich selbst nicht, wie mir wird; die Röthe steigt mir in das Gesichte, ich schäme mich, ich würde zehen Tèutsche, die weit besser, wie er gebildet, ansehen können, und mein Hertz würde mir nichts sagen; ich ergötze mich, wenn ich ihn sehe. Er hat nicht nöthig, sich anmelden zu lassen; wenn er zu uns kommt, ehe er noch die Treppe hinauff steigt, so saget mir mein Hertz, dasz er es seye¹, und betrüget mich nicht; es scheint, als ob ich beständig ihm tausend Sachen zu sagen hätte, und indessen sage ich ihm nichts. Kurtz, ich kan es unmöglich alles ausdrücken, was in mir vorgehet.

JUNGFER LEONORA.

Ich will es euch erklären. Dieses nennet man lieben, mehr als man es glaubet. Ha! wie ist die Liebe so ein künstlicher Meister², sie führet uns weit in wenig Zeit, und ohne dasz man darauff acht habe.

JUNGFER SOPHIA.

Ha! wann dieses Liebe ist, so habe ich es nicht gewust, euer Freund hat es mich gelernet³, und ich bin darüber nicht bösz.

1. dass er es seye. — Cf. p. 67, n. 2.

2. wie ist die Liebe so ein künstlicher Meister!

L'expression « künstlicher Meister » se trouve *Weish. Sal.*, 8. 6. « Künstlich » signifie dans les deux contextes « gelehrt und geschickt ». Wilh. Meister, dans sa chambre, songeant à la liberté que va lui assurer une fuite prochaine se compare à un « künstlicher Dieb oder Zauberer in der Gefangenschaft », I, 11.

3. euer Freund hat es mich gelernet. — Cf. p. 53, où « lernen » est employé dans le même sens, mais avec le datif de la personne.

On ne faisait point entre « lernen » et « lehren » les différences précises que l'on fait aujourd'hui. Le jeune Gœthe les ignore. Cf. *Gätz von Berlichingen*, I, 2. « Dafür pfeife ich ihnen allerlei Weisen und lerne sie allerlei lustige Lieder ». C'est Georg qui parle.

JUNGFER LEONORA.

Ich liebe diese Aufrichtigkeit, sie zwinget mich gegen euch ein gleiches Zutrauen zu hegen. Wenn euer Hertz euch redet vor ihn, so redet das meinige vor euren Vetter, und wann er eben so viele Neigung vor mich hätte, als ich weisz, dass unser Freund vor euch hat, so würden wir alle viere¹ zu frieden seyn.

JUNGFER SOPHIA.

Ach! wie wünsche ich, dasz dieses möchte wahr seyn.

JUNGFER LEONORA.

Aber meine liebe Sophie, damit ihr mir nicht vorwerffen möget, so will ich euch nichts verbergen. Ihr haltet euch an das Scheinbahre, und ich an das Wesendliche, ihr kennet unsere Franzosen noch nicht; nichts ist reizend, würdiger², nichts ist angenehmer vor einen Liebhaber. Aber vor einen Gemahl, ach! da ist es gantz anders, man würde nimmermehr glauben, dasz dieses die nemliche Person gewesen.

JUNGFER SOPHIA.

Ach! was saget ihr mir da? was! euer Freund könnte sobald umsattlen³.

JUNGFER LEONORA.

Ho! nicht so gleich auf einmahl; das wird gemählig⁴ von

1. alle viere. — Ce sont toujours les formes anciennes.

2. nichts ist reizend, würdiger... — L'auteur n'attache le signe du comparatif qu'au second adjectif; mais dans sa pensée le premier est évidemment lui aussi un comparatif: « reizend- und würdiger ».

3. umsattlen. — Gottsched préfère les formes en « eln, ern ». Mais ici encore fluctuation; p. 82 nous lisons « schmeicheln ». Cf. p. 54 « versammeln »; p. 84 « nachgrüblet ».

4. gemählich. — Le mot primitif est encore sensible dans son altération; c'est « gemächlich », qui va devenir « allmählich », le sens était « langsam », « ruhig »; il conviendrait encore très bien à notre contexte...

Tage zu Tage, von Monat zu Monat gehen; aber das Jahr wird nicht zu Ende seyn, so wird er es machen, wie euer Vetter, er wird die Gesellschaft seiner Freunde der eurigen vorziehen.

JUNGFER SOPHIA.

Was! nach allen mir gethanen Eydschwüren, kan er umsattlen? nein, dieses ist nicht möglich.

JUNGFER LEONORA.

Er kennet sich besser¹, meine Liebe als ihr nicht zu Paris gewesen seyd. Die Liebe eines Franzosen ist wie ein Stroh-Feuer, es fängt geschwind an zu lodern, aber es gehet bald wieder aus. Gleichwie ich nun das wesentliche² dem scheinbahren vorziehe, so bin ich, wo ihr vor den Frantzosen seyd, vor den Deutschen; ihre Liebe ist ein Feuer, welches unter der Aschen glimmt, wann es einmahl in Brand gerathen, so ist es schwer zu löschen.

(Es ist indessen keine Regel ohne Ausnahme; es könnte sich wohl zutragen | dasz der Auffenthalt | den er hier gemacht | oder in Teutschland thun wird | einigen Einflusz³ in den Gebrauch des Landes haben könnte. Er würde nicht der erste Franzose seyn, den der Auffenthalt in Teutschland zum guten geändert hätte.)

JUNGFER SOPHIA.

Ich wünsche es mehr als ich es nicht⁴ hoffe. Aber da ist er.

1. Le texte est mutilé. Peut-être faut-il lire: « er kan es um so besser, als... »

2. das wesentliche, avec *t*, plus haut, p. 79, l'auteur a écrit « das wesentliche ».

3. einigen Einflusz in den Gebrauch des Landes hätte. — Le mot « Einflusz » n'est pas encore une désignation abstraite; il vit, étant tout voisin encore de son sens étymologique, et voilà pourquoi suivant la nuance il est construit tantôt avec « in », tantôt avec « über », p. 97.

4. Ich wünsche es mehr als ich es nicht hoffe. — Cette négation pléonastique rappelle le « ne » français et est sans doute un gallicisme. Comme on peut con-

SCENA IX

JUNGFER LEONORA | JUNGFER SOPHIA | UND HERR LEBHAFFT.

HERR LEBHAFFT.

Ich stöhre euch gewiss zu recht ungelegener Zeit, dann mir deuchte, sie wären mit einer Conversation¹ beschäftigt, an der ihnen vielleicht gelegen ist.

JUNGFER SOPHIA.

Und an² euch auch : diese Jungfer sagte mir, dasz man auf die Beständigkeit eines Franzosens³ gar nicht bauen soll, ist es wohl wahr ?

stater que son usage va s'augmentant au XVIII^e siècle avec l'influence littéraire des Français, il est bien difficile de n'en pas conclure que c'est à cette influence qu'est due son introduction ou pour le moins la faveur dont elle jouit.

On pourrait en effet trouver un point de départ dans le vieil allemand. Cf. p. 61, n. 3.

Gallicisme ou non, ce tour sera familier à Goethe et il l'emploiera même dans ses œuvres les plus parfaites ; *Torquato Tasso*, III, Sc. 4, on lit :

Leichter wäre sie dir zu entbehren,
Als sie es jenem guten Mann nicht ist..

Ainsi encore, l'interrogation à la française, qui rejette l'objet de l'interrogation en dehors de la proposition pour l'y faire rentrer seulement sous la forme du pronom a été employée par Goethe avec prédilection ; il y trouvait quelque chose de plus vif :

Und die schönen Lieder...
. erkennst du sie nicht alle... ?

Mais ce prétendu gallicisme encore ne faisait que renouveler des choses du passé.

1. Conversation est imprimé en français.

2. und an euch. — Complétez : « ist uns auch viel gelegen ». C'est un trait d'esprit et une amabilité ; — à moins que ce ne soit une mauvaise lecture ou une confusion d'expression pour « euch auch liegt dran ».

3. eines Franzosens. — Double désinence, la faible et la forte. On en a un autre exemple, p. 74. « Narrenspossen ». Mais telle est l'indécision de la langue que l'on trouve le même mot, p. 47, correctement écrit « Narrenpossen ».

Cette hésitation entre les différentes formes est un trait vraiment caractéristique : il n'y a guère de page, où l'on n'ait l'occasion d'en signaler quelque exemple.

HERR LEBHAFFT.

Ach! wie grosses Unrecht thut ihr mir; Nein, nein, meine schöne Sophia, glaubt es doch nicht; Setzet mich auf die Probe. Und gesetzt, dasz es auch wahr wäre, so seyd ihr viel zu liebe reich¹, dasz man an eurer Person bey dieser Regel nicht sollte eine Ausnahme machen?

JUNGFER SOPHIA.

Dieses heist ziemlich² schmeicheln; Ich weisz nicht, ob ich es wagen soll?

HERR LEBHAFFT.

Nein, nein! Mein Englische Sophia, ihr waget nichts³, ihr habt nichts zu besorgen? ich thue euch mehr als lieben; ich bethe euch an, und es ist nichts, was ich nicht thäte und unternehme, um euch hiervon zu überzeugen.

JUNGFER SOPHIA.

Wie schwach sind wir nicht gegen dem⁴, was uns gefällt! Ich rede zu euch mit so unschuldigem Hertzen, welches nicht weisz, was Betrug sagen will. Ich wünsche, dasz, was ihr mir saget, wahrhaft sey⁵; und ihr sollet euch zu todt schämen, wann ihr gesinnet wäret, mich zu hintergehen.

1. so seyd ihr viel zu liebe reich. — « Lieben » ne voulait pas dire seulement aimer, mais plaire, et par suite « liebe reich » pouvait vouloir dire « anmutsreich ». C'est le sens qu'il a ici. Ce sens a disparu. Moritz Heyne cite (*D. W.*) un exemple d'Ettner, *unwürd. Doctor*, 435: « das liebe reiche frauenzimmer ».

2. das heist ziemlich schmeicheln. — Litote ironique: cela, c'est flatter comme il faut. C'était un mot d'usage familier, et c'est parce que les « Lieder de Sesenheim » étaient des improvisations familières que le mot s'y est introduit avec cette nuance:

Sein Pferd ging ziemlich langsam fort..

3. Ich weisz nicht ob ich es wagen soll. — Ihr waget nichts. — L'auteur joue volontiers avec les nuances de sens des mots. Il a sans doute appris de nos écrivains cet art léger où ils excellaient. Dois-je m'y risquer? — Vous ne risquez rien.

4. gegen dem. — L'accusatif a fini par évincer le datif au XVIII^e siècle, mais il y a des exemples de la persistance du datif dans Lessing et Goethe.

5. wahrhaft sey. — Ici l'« e » a disparu.

HERR LEBHAFFT.

Nein ! Liebreiche Sophia, fürchtet euch nichts¹. Ich bin also gerühret, und so eingenommen durch die Aufrichtigkeit², die aus allen euren Worten hervorblicket, und so sehr entfernt von der Redens-Art der Galanterie, dasz, sofern ihr mir einige Hoffnung geben³, und mir erlauben, dasz ich mit eurem Vormund reden dürfte, damit er von mir, von meiner Familie, und meinem Vermögen Kundschaft einziehe ; so leb ich versichert, er werde mich nicht unwürdig finden, dasz euch mein Hertz und Hände anerbiethe⁴, ihr aber keine Ursach haben zu bereuen, dass ihr meine Beständigkeit auf die Probe gesetzt habet.

JUNGFER SOPHIA.

Hoffet ! redet ! aber lasset uns gehen, liebe Freundin, ich fürchte, dasz ich zu viel sage.

SCENA X

HERR LEBHAFFT UND SEYN LAQUAY DER FRANZOS.

HERR LEBHAFFT.

Ha! man jemahls unter der Sonne etwas so liebreitzendes und so natürliches gesehen?

(*Er ist in Gedanken verzückt | und sein Bedienter kommt darzu.*)

1. fürchtet euch nichts. — Rem. le double accusatif apparent, car en fait nichts est un génitif. Je lis dans Grimm (*Wörterb.*, IV, 1, 702): « in folgender Stelle tritt die ursprünglich genitivische Natur von nichts hervor: fürchtet euch nur nichts. »

2. Ich bin also gerühret durch. — Les compléments placés après le participe n'ont rien qui soit contraire à la langue allemande, mais l'exemple du français engageait à les placer ainsi. Cf. p. 61, n. 3.

3. Sofern ihr mir Hoffnung geben. — Remarquer la forme en « en » de la 2^e pers. du pl. — de même, « erlauben » au lieu de « erlaubet ». Cf. H. Paul, *Mittelhochdeutsche Grammatik*, p. 64. Anm. 3 et 4. — Peut-être avons-nous affaire au même phénomène d'archaïsme résistant, p. 44, n. 3.

4. dass euch mein Hertz anerbiethe... — Suppression de « ich ». Cf. p. 48, n. 4.

DER FRANZOS.

Siehe, da ist mein Herr, aber ziemlich ruhig. Was wunderliche Veränderung!¹ was bedeutet doch, dass er so nachgrüblet?² was traumet ihm?³ Es ist etwas seltsames.

(*Er geht hinzu.*)

Was ist euch Herr?⁴ Ich sehe euch gantz verändert; seydt ihr kranck?

HERR LEBHAFFT.

Nein, mein la France! nicht disz², aber noch etwas schlimmer.

DER FRANZOS.

Was, etwas schlimmer als kranck! ihr wolt mir gern was weisz machen. Ich möchte doch wissen, was das³ weit schlimmer sein könne?

HERR LEBHAFFT.

Seit dem ich die annehmliche Sophia gesehen, so befinde ich mich gantz, ich weisz selbst nicht wie; ich kenne mich nimmer⁴; ich bin stets vertieft in Gedanken, und gedenke an nichts, als nur an die Sophia.

DER FRANZOS.

Oh gehe! was ist das, Herr! geht, laszt diese Grillen fah-

1. Was wunderliche Veränderung? — Cf. p. 88. Le jeune Goethe emploiera la même forme. « Was Vortrag! répondra Faust à Wagner qui l'impacientie, « der ist gut im Puppenspiel », vers 194.

2. nicht disz... — toujours la même indécision orthographique.

3. ich möchte doch wissen, was das weit schlimmer seyn könne? — Tour-nure inattendue qui équivaut à peu près à l'expression populaire française: « je voudrais savoir quoi qui est pire... » Il y a d'autres exemples. C'est ainsi que Goethe écrit à Mme de Stein le 16 février 1777: « ich weiss was das keine Erscheinung ist » Schöll, *Goethes Briefe an Frau v. Stein*, I, p. 72. L'emploi est moins grossier dans Goethe, mais c'est le même tour.

4. Ich kenne mich nimmer. — « Nimmer » signifie « nicht mehr ». C'est un emploi du mot à la fois archaïque et dialectal.

ren. Holla! lustig! frisch auf! auf mein Herr! vergesst nicht, dasz ihr ein Frantzose seyd. Gehen wir geschwind eine frische Luft zu schöpfen¹, einen kleinen Kapriol-Sprung daraufl... Haha. Was Teufel ist das? Es scheint als wäret ihr ein Teutscher, so still und eingezogen seyd ihr.

HERR LEBHAFFT.

Ach mein guter la France! Ich bin weder ein Teutscher noch ein Frantzos, aber so sehr verliebt², als es noch jemand gewesen und seyn können.

DER FRANZOS

Pfuy! pfuy der Schand³! Ihr phantasirt Herr! Was wol let ihr anfangen anders zu lieben, als es die Mode zu Paris ist.

HERR LEBHAFFT.

Ach nein, nein! aber leyder! ich habe niemahlen⁴ in

1. Gehen wir, eine frische Luft zu schöpfen. — Cette construction de *gehen* avec un infinitif précédé de « zu » est vieillie, tandis que l'on dit encore couramment « geh schlafen », joignant directement l'infinitif au verbe, sans le secours de la préposition.

C'est que « zu » n'a plus tout à fait ni le même sens ni le même rôle. Cf. p. 94, n. 4.

2. aber so sehr verliebt als es noch jemand gewesen und seyn können. — Exemple de la suppression des auxiliaires. Cf. p. 43, n. 2. — Le sens est clair, mais « noch » doit être relevé par la prononciation.

Après « so sehr » on attend « dasz », mais c'est par habitude et « so sehr » peut annoncer une comparaison tout aussi bien que le degré atteint par l'action du verbe. Après « als es noch » on attend « niemand », mais c'est encore par habitude, parce que c'est le tour le plus ordinaire.

bleich als nie ein Sterblicher bleich war

dira Klopstock, *Messias*, X, 787.

La phrase, telle qu'elle est écrite, est très élégante et très simple. C'est de l'allemand pris à la source.

3. Pfuy der Schand. — L'expression était traditionnelle, puisqu'elle se trouve dans le *Siobæus* de Georg Frölich, 557. Basel, 1551.

4. niemahlen. — C'est la forme du datif. L'adverbe n'est plus guère usité que sous sa forme de génitif : niemals.

Il y a beaucoup de ces formes vieilles dans notre auteur : dermahleins,

Paris so viel anmuthiges, ehrbahres, so viel eingezogenes, emsiges¹, und so viel schönes Wesen heysammen vereinigt gefunden; aber diese, diese Schönheit, so die Natur allein geben kan, kennet nicht, was Schmincken, was weisse, was rothe gekünstelte Anstriche seyn sollen. Alles ist bey ihr natürlich und wahrhaft. Hier haben des Poeten seine Gedancken² ihre Richtigkeit :

Was wahr ist, musz gefallen ;
Was wahr, ist liebens werth....

DER FRANZOSE.

Mein³! sagt mir doch, wenns euch beliebt, wie heist dann der Poet, der diesen Gedancken gehabt?

HERR LEBHAFFT.

Boileau.

DER FRANZOS.

Gewiszlich⁴, venn er gleich einen gantzen Krug Wein hätte ausgeleert, würde er nicht besser haben dichten können.

einstens, ebener massen, weilen, darvon, dargegen, darzu er, allschon, allda, annoch, anhero, nacher, wann et dann, pour wenn ou denn, — etc.

1. soviel eingezogenes, emsiges... Wesen. — C'est indiqué avec des épithètes l'idéal de femme que Goëthe rendra vivant dans la Lotte de Werther. L'épithète « eingezogen » s'applique spécialement à la femme, et veut dire qui a les vertus domestiques — Rabener III, 95 nous parle « von dem Ausschen eines tugendhaften und eingezognen frauenzimmers ». *Satiren*, Leipzig, 1757. — « emsig », c'est la continuité joyeuse dans l'activité ménagère, la vertu de la mère de Hermann, qui tout en cherchant son fils, remettait une branche sur l'appui, enlevait les chenilles qui rongeaient les choux

Denn ein geschäftiges Weib thut keine Schritte vergebens.

L'auteur a un sens parfait du mot allemand.

2. des Poeten seine Gedancken. — Cf. p. 63, n. 3.

3. mein ! — Juron de forme elliptique, que Goëthe en 1790 introduira dans la scène du Auerbachs Keller. « Mein ! sollte wohl der Wein noch fliesen ? »

4. gewiszlich. — Forme vieillie comme, p. 62 füglich (dans le sens, où il est pris), — comme p. 64 einfolglich.

HERR LEBHAFFT.

Wohlan ! so soll es dann beschlossen seyn, Liebenswürdige Sophia ; ich will auch, wie ihr, wahrhaft und vernünftig seyn.

DER FRANZOS.

Bey meiner Ehre ! wanns alleweil¹ so fort geht, so habt ihr bey euer Reise nacher Teutschland nichts verlohren ; Ja, bey dem Blonder² ihr thut noch dabey gewinnen. Wahrhaft, vernünftig, verliebt und verliebt nicht mehr auf Pariser Art. Potz tausend was für Veränderung zum Guten !

HERR LEBHAFFT.

Ja ! ja ! und verliebt bis in den Todt. Ich gebe nun Beyfall denen Teutschen so wohl Männern als Frauenzimmer³. Keine wiedrige⁴ Einbildung soll mich in Ansehung ihrer mehr beherrschen ; ein jedes Volck hat seine Tugenden, und man findet bey Frantzosen und Teutschen gleichen Grund einer guten und Vernunftmäsigen Gesinnung und Höflichkeit. Es fehlt bloß an Gelegenheit ein solches zu bewerk-

1. alleweil. — Le mot est usité aujourd'hui encore dans les dialectes du Sud, mais tandis qu'il y signifie, comme dans notre comédie « immer » ; il a d'après Moritz Heyne un autre sens dans le « Mitteldeutsch » : il y est synonyme de « gerade jetzt » et c'est dans cette acception que l'emploie Lessing dans sa pièce de jeunesse, *die alte Jungfer*, I, 1. « Ich besinne mich alleweile ». C'est également dans ce sens que l'employait Mme de Stein, dans sa *Dido* : « Grosse Lust hätte ich alleweile, meiner Ruhe zu pflegen ». Schöll, *Briefe an Frau v. Stein*, II, p. 508.

2. beim Blonder. — Blonder = Blunder ? — Un de ces traits d'esprit populaires qui consistent à substituer dans l'imprécation un mot inattendu à celui par lequel on voulait jurer. Au lieu de dire « bei meiner Treu » le Bavaïois (qui prononce « trei ») dira bei meiner Sechs ! — C'est ainsi également que l'Arlequin de Gherardi s'écriera : elle n'est mardi point sotté ! I, p. 279.

3. sowohl Männern als Frauenzimmer. — On attendrait Frauenzimmern ou dem Frauenzimmer.

4. Keine wiedrige Einbildung. — « Widrig » veut dire contraire et qui prévient contre. Comme on l'a remarqué « wiederlich » a le même sens dans Goethe. *Urfaust*, p. 8 — mais plus fort. Il faut donc traduire : aucun préjugé fâcheux, etc. C'est un mot qu'affectionne Mme de Stein (*ibid.*, p. 502, 503, 516, 522).

stelligen ; diese fang ich nun an zu finden mittels¹ der Begierde, so ich hege, meiner liebsten Sophia zu gefallen ; und ist darum nöthig, dasz ich vernünftig und billig² sey : Ja, ich will es auch werden.

DER FRANZOS.

Ha ha ! was schöner Einfall³ ! wann er einmahl ausgeführt ist.

SCENA XI

DIE LISETTE UND DER FRANZOS.

LISETTE.

Hast du meine Jungfrau gesehen⁴ ?

DER FRANZOS.

Sie kommt eben mit der Jungfer Leonora nach Hausz.

1. mittels der Begierde. — Rem. la place des compléments.

2. dass ich billig sey. — « Billig » est appliqué plus ordinairement aux actions qu'aux hommes. Il désigne en général moins la qualité propre à un individu que la conformité de ses actes au droit et à la raison. Cf. p. 69, n. 4. La façon dont il est employé ici est cependant très correcte, et même il est bon que nous devenions tous « billige Leute », des esprits tolérants, libéraux. C'est ce que « billige » veut dire dans cet emploi. La faute du Tasse sera de ne plus vouloir être « billig » sous prétexte que c'est une vertu qui n'a point sa récompense.

Thöricht ist's

In allen Stücken billig sein.

T. Tasso, IV, 2.

3. Was schöner Einfall. — Cf. p. 84, n. 1. Au moyen âge on construit « waz » avec le génitif dans le sens de « was für » ou de « wie viel ». Nous avons ici le même mot employé avec le nominatif, qui dans la langue populaire tend à devenir le cas unique. La transition de la première forme à la seconde était toute naturelle. Un grand nombre de noms, soit par leur origine (féminins du à-Stamm), soit par leur emploi au pluriel, qui était alors un procédé d'expression usuel n'avait point au génitif de marque caractéristique. « Waz mære » ! « waz wunder » ! « waz créatiure » ! pour nous ce sont des génitifs pluriels ou des génitifs féminins singuliers — pour les simples, dont l'autorité peu à peu fait loi, ce ne sont ni des génitifs, ni des nominatifs, ce sont des formes traditionnelles que l'on accepte sans réflexion et que l'on imite par instinct.

4. hast du meine Jungfrau gesehen ? — « Jungfrau » est le synonyme de « Jungfer ».

LISETTE.

Lebt wohl, ich musz mit ihr reden.

DER FRANZOS.

Halt ein, liebe Lisette, ich hab mit dir etwas zu sprechen.

(*Er hält sie und will schertzen*^{1.})

LISETTE.

Halt ein! Was würde man wohl gedencken, wenn uns jemand sähe?

DER FRANZOS.

He! he! wann nichts als dis ist, so hast du nichts zu förchten^{2.} Es siehet uns kein Mensch und wird uns auch niemand sehen.

(*Er will fortfahren mit ihr zu schertzen.*)

LISETTE.

Ach mein^{3.}! lass mich doch gehen! ich liebe dergleichen Schertze nicht; und über dis hat mir mein Herr, der in Franckreich gewesen ist, gar sehr anbefohlen, ich solte mich wohl vor euch hüten; denn ihr wäret kleine lose

1. und will schertzen. — « Schertzen » n'avait point toujours le sens ingénu qu'on lui donne aujourd'hui. Diefenbach le traduit dans son *Glossarium Latino-Germanicum* par petulari; « scheretzen, schertzen mit den frauwen unzimlich ». Si Abimelech comprit enfin que Rebecca n'était point la sœur d'Isaac, c'est qu'il avait regardé par la fenêtre, « und ward gewahr, dass Isaac scherzte mit seinem Weibe Rebecca 1. Mose, 25, 8 ». — Le mot ici est moins précis, mais il désigne plus qu'un badinage innocent. La France est très entreprenant et Lisette a des raisons pour se défendre. — Le mot est au même degré de son sens dans le vers bien connu du Faust :

Mit Frauen soll man sich nie unterstehn zu scherzen...

C'est ce que l'on appelle dans Gherardi faire le folâtre ou s'émanciper.

2. förchten. — Cf. p. 42, n. 5.

3. ach, mein! — Cf. p. 86, n. 3.

Schelmgen ja verwegene lose Vögel, und grosse Maulmacher; ihr thät¹ alles heraus schwätzen, was ihr thut, und öfters auch mehr als ihr nicht² gethan habt.

DER FRANZOS.

Ja! ja! liebe Lisette, dein Herr hat allezeit³ etwas wider uns; und wenn es auch also wär, so sey versichert, dasz ich mich zimlich verändert habe, seit dem ich in Teutschland bin; Glaub mir, ich bin schon fast ein halber Teutscher, ich mag auch schon bald nichts anders mehr reden als was ich weis, und will die Hoffmung nicht sincken lassen, dasz ich nicht noch einen gantzen Teutschen abgebe; ich bessere mich alle Tag und darfst es keck⁴ glauben, dasz ich will behutsam werden. Ich bitte dich darum, mein Schatz, setze mich auf die Probe.

LISETTE.

Die wär ein Närrin, die trauen thät...⁵ Ein behutsamer⁶ Frantzoz! ein Frantzösischer Laquey, einem Ceremonien-Schneider oder Petit-Maitre, wie ihrs nennt!

1. ihr thät schwätzen. — Cf. p. 47, n. 2.

2. mehr als ihr nicht gethan habt. — Cf. p. 80, n. 4.

3. dein Herr hat allezeit etwas wider uns. — Allezeit a peut-être ici le sens de « fürwahr », renforçant l'affirmation comme notre toujours. Sanders tire un exemple des *Apophtegmata* de Zinkgräf (1653, 2. 56) « Ich bin so gut als du bist — allezeit jetzunden nicht, denn du bist zornig. »

4. und darfst es keck glauben. — Deux remarques : la première c'est que darfst n'est point accompagné du pronom sujet « du ». Il y a dans la poésie du jeune Goethe beaucoup de ces suppressions.

Erkennest dann der Sterne Lauf

lisons-nous dans l'*Urfaust*, vers 69.

L'autre remarque porterait sur l'adverbe « keck », dont l'emploi en ce sens est également une habitude populaire. Cf. Schiller, *Räuber*, 1, 2. « Sags keck heraus! »

5. die trauen thät. — La forme nous est déjà connue.

6. Ein behutsamer Frantzoz! — Frantzoz, cf. p. 72 Frantzozs, c'est l'abréviation familière du mot.

« Behutsam » ne semble pas signifier seulement circonspect dans un sens général,

DER FRANZOS.

He Läppin ¹ ! was hast du zu fürchten ? wie wilt du, dass ich aus der Schuhl schwätze ?

LISETTE.

Gut ! gut ! was du mit dem Maul nicht thust, wirst du mit Händen zeigen. Denn nach den Pariser Mode² schätzet ihr euer Vergnügen nicht vollkommen, wenn es andere nicht wissen.

DER FRANZOS.

Ach mein ! glaubst du dann nicht, dasz auch die Teutschen schwätzen ?

LISETTE.

Nein nein : venn man ihnen auch eine kleine Gunst gönnet, wenn man mit ihnen auch ein wenig Lust³ büsset, so

— il semble s'appliquer plus particulièrement à la conduite, à l'attitude envers la femme. De là l'éclat de rire de Lisette et son scepticisme qui est bien justifié par la réputation que l'on nous faisait. Peut-être pourrait-on le traduire par « réservé » ; peut-être aussi par « discret ». Nous passions pour des hâbleurs, comme on vient de le voir et l'on connaît la sévérité de la poésie populaire pour ceux qui ne sont point discrets : « die minner, die da ruomser sind ». Lisette, comme les *schwazbrannen Mädels* du « Volkslied », veut avant tout que l'amant sache se taire.

Une définition de Maaler que cite Moritz Heyne semble donner raison à la première interprétation : « behutsam, der im selbst entzückt oder sich enthalt und hütet, in sonderheit vor weiberen » (*die Teutsche Sprach*, Zürich, 1561).

Rem. aussi le datif qui suit, comme en français : le laquais à un petit maître.

1. He, Läppin ! — C'est le féminin de « der Lappe », mot disparu de l'usage. Il en subsiste quelque chose dans « läppisch », mais « läppisch » veut dire « sottement puéril » tandis que « der Lappe » a tous les charnants travers de la jeunesse : il est « tum und toll ». Quand il est amoureux, alors il est parfait. « Die Liebe macht Lappen », dit un vieux proverbe (Simrock, *Deutsche Sprüchw.*, 342).

2. nach den Pariser Mode. — Cf. p. 66, « zwischen den Deutschen und den Frantzosen Liebe. » C'est une sorte de construction populaire comme le serait en français « d'après la mode aux Parisiens ».

3. ein wenig Lust büssen. — L'expression n'est pas grossière comme elle pourrait le paraître. Lisette est une honnête fille. Ni « Lust » ni « büssen » n'ont

erfährt es niemand, es wäre dann, dass man darauf ertappet würde. Leb wohl, ich hab eil.

(Er will sie aufhalten.)

He nun! so lass mich gehen. Du wirst Ursach seyn, dass man mich schmählen wird.

DER FRANZOS.

So lebe dann wohl, verständige Lisette.

SCENA XII

HERR KLUGMANN DER SOHN | UND JUNGFER LEONORA.

HER KLUGMANN DER SOHN.

Bevor ich euch gesehen hatte, schätzte ich mich den glückseeligsten Menschen, wenn ich mein Leben mit meiner Baase beschliessen¹ könnte; Anjetzo aber befinde² in mir eine solche Aenderung, dasz ich mit dem grösten Vergnügen von der Welt möchte meine Verbündtnisz³ getrennet sehen; Ich bin nicht anhero kommen⁴, meine Jungfrau, um alle eure so tugendreiche Qualitäten abzuschildern, um

exactement le sens qu'ils auraient maintenant. Cela peut dire au plus: céder à un mouvement naturel, donner à son cœur un peu de l'allègement dont il a besoin. C'est ainsi que dans le 78^e psaume de David, Dieu permet à ses Hébreux auxquels il a envoyé la manne nourricière « ihre Lust zu büssen » (v. 29) il ne les punit que pour avoir passé la mesure « da sie nun ihre Lust gebüset hatten und sie noch davon aszen » (v. 30).

1. mein Leben mit meiner Baase beschliessen. — M. Klugmann est tout jeune et ne peut parler comme un cinquantenaire. « Beschliessen » peut dire fixer, arrêter d'avance et pour toujours.

2. Anjetzo befinde in mir. — Suppression du pronom « ich ». Rem. la forme surannée: « anjetzo » l plus loin « anhero ».

3. meine Verbündtnisz. — Rem. la précision de la langue: pour le mariage on réserve le mot « Vereinigung ».

4. ich bin nicht anhero kommen. — Kommen pour gekommen: archaïsme.

sie¹ zu schmeicheln, und es ist auch meine Gewohnheit nicht mit abgeschmackten Liebs-Erzählungen umzugehen, ich achte hoch und verehere alles was Liebenswertig ist, doch hab ich noch niemand entdeckt, dasz² ich liebte; weilen ich noch keine Person gefunden, die mein Hertz eigentlich³ gerühret hätte. Dieses ware⁴ euch allein vorbehalten. Sehet nicht ungütig an⁵, meine Jungfrau, diese meine teutsche Freymüthigkeit, so die Natur aus meinem Hertzen noch nicht verbannet hat; ich liebe euch und ihr könnt versichert seyn, dasz so ferne ich euch nicht liebte, ich es euch auch nicht sagen würde.

JUNGFRAU LEONORA.

In der That, mein Herr, eure Erklärung erreget in mir zu gleicher Zeit Verwunderung und Vergnügen. Je natürlicher sie ist, desto grössere Empfindung⁶ wircket sie bey mir.

1. um sie zu schmeicheln. — Accusatif de la personne, fréquent dans la langue familière. Lessing l'emploie encore en 1770 dans sa correspondance. Cf. Ed. Muncker-Lachmann, xviii, 361.

2. doch habe ich niemand entdeckt, dass ich liebte. — Y a-t-il ellipse de pronom ? « Lieben » est-il pris dans le sens absolu ou « dasz » n'est-il qu'une mauvaise écriture pour « das », « Niemand » étant du neutre ? Adelung veut encore que l'on dise : « das wird Niemand rechtschaffenes thun ».

3. die mein Herz eigentlich gerühret hätte. — « Eigentlich » n'a plus aujourd'hui qu'un sens affaibli, signalant à l'attention le mot qui suit. Ici il a encore sa signification entière et sa valeur propre. Cf. Engelhardt de Konrad v. Würzburg, édit. Haupt, vers 1453. « Das du mich ie gemeintest so gar eigenliche ». Pour le jeune Goethe il avait encore un sens très fort. Cf. *Urfaust*, v. 179-180.

4. dieses ware. — Gottsched (*D. Sprachkunst*, p. 330) proteste contre cette épithèse d'un « e » inorganique au prétérit des verbes forts, à la première et à la troisième personne. Il reconnaît qu'on en trouve des exemples dans la bible, mais on ne peut pas pour quelques exemples autoriser une exception.

5. Sehet nicht ungütig an diese meine Freymüthigkeit. — Rem. la place du complément direct — après la particule.

6. desto grössere Empfindung wircket sie bey mir. — Le sens vrai du mot « Empfindung » se montre ici dans toute sa pureté. C'est une émotion de la sensibilité qui rend l'âme attentive à elle-même. Celui-là seul qui la ressent peut vraiment la connaître. « Die Empfindung, dit Lessing (*Hamb. Dram.*, St. 9), ist etwas Inneres, von dem wir nur nach seinen äussern Merkmalen urteilen kön-

Ob ich schon zwar in einem Lande erzogen bin, wo die Galanterie die ausgekünstelte Schmeichel- Wörter gebrauchet, so lasse¹ ich doch nicht zu erkennen die völlige Annehmlichkeit der eurigen. Und um euch zu überzeugen, dasz man auch frantzösisch² Frauenzimmer finde, welches sich eben so natürlich wie ihr, erklären kan, so will ich euch vermelden, mein Herr, dasz wenn ihr habt etwas würdiges an mir gefunden, so bekenne euch hingegen, dasz ich bey euch, nebst der Annehmlichkeit euer Person, diejenige Aufrichtig- und Freymüthigkeit³ antreffe, welche mir gefallen, und denen Teutschen jederzeit Ehre machen werden ; ich würde mich so frey nicht heraus gelassen haben, wenn die angenehme Sophia mir nicht anvertrauet hätte, dasz sie diejenige Neigung, die ihr für mich heget, gegen den Herrn Lebhaft empfinde.

HERR KLUGMANN SOHN.

Mein Glück übertrifft meine Hoffnung: ich will keine Zeit versäumen, um⁴ es euch geziemend auszudrücken. Nun

nen ». Viendra une génération de poètes qui s'enivrera de son charme, puis il en viendra une autre qui voudra ressaisir la réalité à travers cette brume et recevoir « der Dichtung Schleier aus der Hand der Wahrheit. »

1. so lasse ich doch nicht zu erkennen die völlige Annehmlichkeit. — Ici tout semble être français, l'expression et le tour.

2. Frantzösisch Frauenzimmer. — Cf. p. 50, n. 1. Rem. également l'emploi du collectif dans un sens partitif.

3. Aufrichtig- und Freymüthigkeit. — Cf. p. 52, n. 2.

4. Ich will keine Zeit versäumen, um es euch auszudrücken. — « zu » et « um zu » ne sont pas tout à fait employés comme ils le sont aujourd'hui. Aujourd'hui « zu » devant un infinitif le met dans la dépendance absolue, directe du verbe ; il est devenu une forme grammaticale. A l'époque où fut écrite notre comédie, il exprimait un rapport d'autre nature : il mettait l'infinitif moins dans la dépendance du verbe que dans celle de la proposition exprimant par exemple les intentions du sujet. Il jouait le rôle que nous réservons à « um... zu », qui n'étaient en quelque sorte qu'un renforcement de l'expression ordinaire. Aussi à la page 61 (v. p. 61, n. 3) il n'y a qu'un gallicisme apparent. La France ne veut pas dire : « quand on parle de marier sa fille » mais bien, « quand on est en pourparlers pour le mariage d'une fille ». De même encore le jeune Goethe dira « Du flehst erathmend, mich zu schauen ». *Urf.*, v. 134.

soll ich es so gleich meinem Vatter¹ eröffnen, und ihn um die Willfahung² meines Ansuchens bitten; dasz er mich in Stand setze, damit euch nebst meinem ergebensten Herten, auch ein solches Vermögen überreichen könne, womit ihr eure Tage glückseelig zubringen möget.

SCENA XIII.

HERR KLUGMANN DER VATTER | UND HERR VERNÜNFFTIG.

HERR KLUGMANN.

Was Veränderung³! Ihr habet mich angenehm erschlichen⁴.

HERR VERNÜNFFTIG.

Dis ist nicht zu glauben. Ich bekenne, dasz ich den lebhaftesten und flüchtigsten Menschen, nunmehr sehe, wie er, so zu sagen, in einem Augenblick der ruhigste und vernünftigste worden⁵; sehet nun, was die Schönheit, wenn sie mit

Traduisez donc ici: Je ne veux point perdre de temps dans mon désir de vous exprimer mes sentiments comme il le faudrait, et je cours etc...

1. Vatter. — A la page suivante nous aurons « Vater ». C'est ici vraiment l'occasion d'insister une dernière fois sur les fluctuations d'une prononciation qui pouvait hésiter entre « Vater » et « Vatter ». C'était le même homme à quelques lignes d'intervalle, qui employait tour à tour les deux formes. Sans doute on avait peur de l'« a » dialectal, et l'on se jetait dans l'autre extrême. Qui saura jamais tout ce qu'il peut y avoir d'intentions, de réflexions derrière un détail minuscule?

2. um die Willfahung... bitten. — Cf. p. 49, n. 5.

3. Was Veränderung. — Cf. p. 84, n° 1.

4. Ihr habet mich angenehm erschlichen. — Comme on le voit erschleichen n'avait pas nécessairement le sens défavorable qu'il a dans l'usage actuel. Goethe fera dire à la princesse dans le Tasse II, 1.

Und soll ich dir noch einen Vorzug sagen,
Den unvermerkt sich dieses Lied erschleicht?

5. wie er der... der vernünftigste worden. — worden pour geworden. Cf. p. 92, kommen pour gekommen.

der Tugend vereinbahret ist, nicht¹ vermag. Ich würde euch diese Verbündnisz nicht vortragen², wenn ich nicht versichert wäre, dasz die Familie, das Vermögen und die Person, der schönen Sophia würdig sind, und ich bin hinlänglich von dem Vatter bevollmächtigt, mit euch dieserhalben einig zu werden.

Allein diss ist nicht alles : Hat euch euer Herr Sohn keine Meldung von der angenehmen³ Leonora gethan ?

HERR KLUGMANN.

Ja, mein Herr, und disz was ihr mir anzeigt, hat mich bewogen in sein Begehren zu willigen, nachdem die liebe Sophia mich meines gegebenen Wortes⁴ entbunden hat. Aber hier kommen sie.

SCENA XIV

HERR KLUGMANN DER VATER | HER VERNÜNFFTIG | JUNG-
FER LEONORA | JUNGFER SOPHIA | HERR LEBHAFFT | HERR
KLUGMANN DER SOHN.

HERR KLUGMANN DER SOHN.

Ich komme⁴ mein Herr Vater, euch anzusuchen, ihr

1. was die Liebe nicht vermag. — Cf. p. 80, n. 3.

2. Ich würde euch diese Verbündnisz nicht vortragen. — « Vortragen », c'est ici exposer et proposer. Cf. Weckherlin.

wan ich dir mein Begehren,
mein Hertz und Hand fürtrag,

123, ps. 28, 4.

(*geistliche und weltliche Gedichte*, Amsterdam, 1648.)

3. von der angenehmen Leonora. — Cf. p. 84 « die annehmliche Sophia ». « Angenehm » se disait volontiers de la femme ; ce n'était même plus qu'une sorte de compliment obligé qu'on lui adressait avec la parole : « ich danke Ihnen, angenehmste Henriette », dira Theophan à la fille de Lysidor (*der Freygeist*, II, 2). — « Annehmlich » avait à peu près le même sens. Les deux épithètes ont vieilli dans leur application ; elles datent la pièce.

4. ich komme etc. — Rem. la construction. Cf. p. 73, n. 4 et 74, n. 3.

wollet euch nicht widersetzen den Glücke dieser vier Personen die euch darum bitten. Habet doch die Güte, und nehmet diese Jungfrau für¹ eure Tochter an, und gebet zugleich diesem Herrn meine Jungfrau Baase².

HERR KLUGMANN.

Eure Vereinigung ist viel zu schön, dasz ich mich dargegen setzen³ sollte. Wolte der Himmel, dasz sie doch auch einen Einflusz⁴ über diese zweierley⁵ Völker^{*} nehme! Lasset uns deszwegen den Allmächtigen bitten. Indessen wollen wir gehen⁶ alles einzurichten. und den Notarium ruffen lassen⁷.

* Das Teutsche | und das Frantzösische.

1. für eure Tochter. — Au lieu de « vor », qui est habituel à notre auteur. Cependant p. 94... « Neigung... die ihr für mich heget ».

2. diese Jungfrau, meine Jungfrau Baase. — Le mot pouvait être employé « im Titel », tout comme « Jungfer ».

3. dasz ich mich dargegen setzen sollte. — Combien nos expressions « sich widersetzen, entgegen sein » sont pâles à côté de cette simplicité énergique! Ce sera un des secrets de Goëthe, de renouveler la vigueur native des verbes simples et d'en préférer l'emploi à celui des dérivés abstraits où il y a trop de réflexion et de pensée.

4. einen Einfluss über... Cf. p. 80, n. 3.

5. diese zweierley Völker. — « Zweierley » vicillit. C'est malheureux, car il dit plus que « beide ».

6. indessen wollen wir gehen, alles einzurichten. — Sur le « zu » cf. p. 94, n. 4 et p. 61, n. 3.

7. La comédie est suivie d'une chanson narquoise sur les femmes, en couplets entremêlés de latin. Cette chanson est intitulée : « des Frauzimmers Pro et Contra, Alamodisches Lied ».

ESSAI DE CLASSIFICATION DES NOTES PHILOLOGIQUES ET REMARQUES GÉNÉRALES

A quoi bon toutes ces notes, si elles restent éparses et ne se laissent point réunir dans quelque remarque précise qui en serait le résultat et la justification?

Pour arriver à une conclusion qui donnerait à notre travail sa raison, nous avons essayé de ranger cette confusion apparente sous quelques rubriques.

C'est un premier essai qui nous conduira ensuite à des généralisations plus exactes.

Ces rubriques d'ailleurs n'ont rien d'absolu. Il est difficile souvent de faire le départ entre des phénomènes extrêmement complexes et qui se touchent toujours par quelque endroit.

Mais elles ont au moins un avantage, c'est d'éclaircir. Elles permettent au regard un jeu plus aisé. Ce sont des instruments de précision qui donnent aux détails leur sens vrai en les rassemblant sous une seule vue.

Nous avons établi quatre rubriques principales : 1^o orthographe et phonétique ; 2^o morphologie et flexion ; 3^o syntaxe ; 4^o vocabulaire et sémantique.

Ceux qui auront la patience de relire les notes précédentes en les rapportant à ces rubriques verront que nos remarques se répètent, c'est-à-dire qu'elles se groupent ; elles se ramassent d'elles-mêmes sous l'unité de quelques points de vue essentiels. Nous nous permettons d'indiquer ces points de vue, bien que ce soit en somme chose superflue, le lecteur y venant sans efforts, conduit par la simple lecture.

1^o Orthographe et phonétique. — Archaïsme relatif, — si l'on

prend pour point de comparaison les écrits de Gottsched et de son école ; — hésitation dans l'emploi des formes : à la même page le même mot apparaît en deux états différents.

2° Morphologie et flexion. — Ce sont les mêmes caractères d'archaïsme relatif et de fluctuation perpétuelle.

3° Syntaxe. — Elle est extrêmement curieuse. On rencontre des gallicismes apparents qui répondent à des habitudes antérieures de la langue ; il y a surtout une incorrection générale qui ne peut s'expliquer que par la licence de la conversation. La parole entraîne, et la règle plie, la phrase s'arrangeant comme elle peut.

4° Vocabulaire. — Mais c'est le vocabulaire qui évidemment offre le plus d'intérêt, bien que le domaine où se meut la pensée de l'auteur soit assez restreint. Là aussi l'on sent que l'on est plus près du passé, et la langue a une saveur vigoureuse, une franchise qui plaît. Lessing reprochait à Wieland (*Lettres sur la littérature*, lettre 14), de n'avoir pas fait profiter la langue littéraire du séjour qu'il venait de faire en Suisse ; à Francfort aussi on aurait pu apprendre. Le parler des habitants y était tout comme celui des gens de Berne « ungemein reich an guten nachdrücklichen Wörtern, an körnichten Redensarten » (*Ibid.*, lettre 39).

ORTHOGRAPHE ET PHONÉTIQUE¹

39. 2. 3. 4. 5.

41. 3.

42. 2. 5.

43. 1.

45. 3.

46. 1.

47. 3.

49. 4.

50. 2.

52. 1. 3.

55. 2. 3. 5.

57. 1.

58. 4.

59. 1.

60. 1. 2.

61. 1. 2.

66. 1. 2.

72. 1. 2.

73. 3.

74. 2.

76. 4.

77. 4.

80. 1. 2.

84. 2.

89. 2.

95. 1.

MORPHOLOGIE ET FLEXION.

40. 3.

41. 4.

1. Nous ne pouvons deviner quelque chose de la phonétique qu'à l'aide de l'orthographe.

45. 3.
 46. 3.
 49. 5.
 52. 2.
 57. 1.
 61. 2.
 63. 1. 4.
 65. 1.
 67. 3.
 68. 2.
 71. 2.
 78. 1.
 79. 1. 3.
 81. 3.
 85. 4.
 93. 4.
 94. 3.
 95. 2. 5.
 97. 1.

SYNTAXE.

42. 1. 3. 4.
 42. 2.
 44. 2. 3.
 45. 1.
 47. 2. 3.
 48. 4.
 49. 2.
 50. 1.
 51. 1. 3.
 52. 2.
 54. 3.
 55. 6.
 57. 1.
 58. 3. 5.
 59. 2.
 61. 3.
 62. 1.
 63. 3.

65. 2.
 66. 1. 3.
 67. 1.
 68. 2. 3.
 69. 1. 2. 3. 6.
 73. 4.
 74. 1. 3.
 75. 3.
 76. 1. 2.
 78. 3.
 79. 2.
 80. 4.
 81. 2.
 82. 4.
 83. 1. 2. 3.
 84. 1. 3.
 85. 1. 2.
 86. 2.
 87. 3.
 88. 1. 3.
 90. 1. 2. 3. 4. 5.
 91. 2.
 92. 2.
 93. 1. 2. 5.
 94. 1. 2. 4.
 95. 2. 3.
 96. 1. 4.
 97. 6.

VOCABULAIRE.

40. 1. 4.
 41. 1. 2. 5. 6.
 42. 5. 6.
 43. 3.
 44. 1.
 46. 2.
 47. 1. 4.
 48. 1. 2. 3.
 49. 5.

51. 2. 4.	78. 2. 3.
52. 2.	79. 4.
53. 2. 3.	80. 3.
54. 1. 3.	82. 1. 2. 5.
55. 4.	84. 4.
57. 2. 3.	85. 3.
58. 1. 2.	86. 1. 3. 4.
63. 2.	87. 1. 2.
64. 1. 2.	88. 2. 3.
65. 2. 4.	89. 1.
67. 4.	90. 3. 5. 6.
68. 1.	91. 1. 2.
69. 4. 5. 7.	92. 1. 3.
70. 1. 2. 3. 4.	93. 3. 6.
72. 2. 3.	95. 4.
73. 1. 2. 5.	96. 2. 3.
75. 1. 2.	97. 2. 3. 4. 5.
77. 1. 2. 3.	

L'auteur n'écrit pas, il parle. Son langage, c'est de la parole fixée.

Ce n'était pas un écrivain de profession ni même un amateur de littérature. C'est un homme d'esprit qui a du monde. Molière eût dit de lui que son bon sens valait mieux que tout le savoir obscur de la pédanterie.

Or nous avons dans la littérature de ce temps-là fort peu d'exemples de ce que pouvait être la langue de la bonne conversation.

Dans les comédies, dans les romans, et même dans la plupart des correspondances il y a une recherche de style qui enlève à la parole sa spontanéité naturelle. La lettre était devenue malheureusement un genre littéraire. Quand elle écrivait à son fiancé, Melle Kulmus songeait bien sans doute à lui exprimer « die Fülle ihres Herzens », mais elle songeait aussi à ne rien laisser échapper qui pût blesser la sévérité du grammairien.

Nous voyons que cette langue de la conversation était singulièrement souple, qu'elle avait sa grammaire à part, une parfaite liberté d'allures.

Elle est à tout moment ce que l'impression vive du mot veut qu'elle soit ; elle n'a qu'un souci, c'est que ce mot « dringe und klinge ins Herz », comme le voulait Luther.

Nous voyons aussi qu'elle avait une préférence naïve pour des expressions et des termes que la langue littéraire semblait vouloir rejeter, comme si elle leur eût trouvé une rouille du passé.

Et en même temps nous voyons qu'elle est très sensible à toutes les influences du dehors... elle se colore et se nuance de tout ce qui passe, effleurant les mœurs ; — elle emprunte un mot au français, quand ce mot est nécessaire ; elle a du goût pour de certains tours de phrase qui sans être étrangers à la langue nationale ressemblent à s'y méprendre à de vrais gallicismes.

Il faut même quelquefois de la réflexion et de la bonne volonté pour éviter la méprise.

Avons-nous maintenant tout ce qui fait l'intérêt philologique de la pièce ?

Non. Si notre hypothèse qui rattache son origine à son lieu de publication n'est point tout à fait une erreur, — nous voulons dire, même dans le cas où l'application de la comédie serait plus générale et se rapporterait moins à une ville qu'à une région, cette localisation, si imparfaite qu'elle fût, donnerait à la pièce une importance beaucoup plus considérable, un intérêt beaucoup plus touchant qu'on ne lui supposait d'abord.

Nous saurions en effet par elle comment on parlait aux bords du Main parmi les gens bien élevés dans la génération qui a précédé Goethe.

Et ceci, il me semble, ne serait point entièrement inutile.

Lorsque Goethe vint à Leipzig, qui était encore le centre du bon goût et pour des provinciaux le centre littéraire de l'Allemagne, il eut à souffrir de son parler, qui lui valut des critiques et des railleries de toute sorte.

Il en était de la langue qu'il parlait, comme des vêtements dont son père l'avait affublé. Elle n'était point à la mode. Mais si la coupe laissait à désirer, l'étoffe était bonne.

La différence qu'il y avait entre son parler et celui des gens de Leipzig était moins une différence de dialecte qu'une différence de style : il n'employait pas les mots de la même façon ; leurs liaisons étaient autres ; ils n'avaient pas non plus le même reflet.

Il faut lire ce que Goethe dit sur ce point dans le 6^e livre de *Dichtung und Wahrheit*. Il faut le lire, comme il convient de lire tout ce que le vieillard nous a conté dans ce poème de sa jeunesse, en dégageant l'essentiel, qui est toujours vrai, des détails qui ont souvent la poétique inexactitude des souvenirs lointains.

Son parler, qu'il ne sépare point de celui de son pays, était, nous dit-il, « *derb und doch immer gehörig* ».

En étudiant de près l'humble comédie nous avons mieux compris ce qu'il entendait par là.

Si modeste, si discret que soit le langage, les mots comme le vêtement d'archaïsme dont ils aiment à s'envelopper y sont plus voisins de leur origine. Ils ont de la sève et sentent le crû. Leur emploi leur conserve toute leur saveur de nature, car cet emploi est déterminé plus par le sens individuel et la nuance étymologique que par l'usage littéraire ou le caprice de la mode.

On est près des sources vives : le *xvi^e* siècle n'est plus aussi loin dans le passé.

L'image n'ose encore se montrer franchement ; elle se dérobe, elle attend. Mais l'expression a une fraîcheur ingénue, une crudité saine qui manquent trop souvent aux écrivains du Nord, à ceux de Berlin tout aussi bien qu'à ceux de Leipzig.

Le danger pour une langue d'emploi littéraire intense, voulu, c'est l'abstraction — qui par réaction entraîne tôt ou tard la métaphore brutale, contraire au génie même de l'idiome.

Herder avait signalé le prosaïsme croissant des langues modernes auquel l'allemand n'échappait pas (*Œuvres*, éd. Hempel, t. XIX, p. 26). C'est Goethe qui ramène à la surface le trésor qui dormait sous les eaux ; après qu'il eut écrit Werther on put dire en Allemagne « *es blüht* ».

Mais ce qu'il fit lui eût sans doute été impossible, s'il n'avait eu en héritage une conscience vivante, profonde, adéquate de la langue maternelle.

Combien est imparfaite la langue poétique de Klopstock, malgré toute la sincérité de l'effort et la science véritable !

L'enthousiasme de Herder lui fait bien sentir ce qui manque au langage contemporain, mais pour remédier à cet appauvrissement, Herder ne trouve, malgré toute son émotion d'inspiré, qu'un verbe trop souvent incohérent, arbitraire, prétentieux.

Goethe apporta naturellement ce que réclamait le génie de son peuple, ce qui était nécessaire à la pensée allemande, pour qu'elle redevînt vraiment, complètement elle-même.

Ce qu'il apporta, il l'avait reçu. C'étaient ces « *tiefer liegende Eigenheiten* » dont on l'eût corrigé à Leipzig, si le génie était corrigible. Les prétendues imperfections devinrent la trame même d'un tissu que les générations inlassables allaient reprendre et con-

tinuer, l'ornant à leur fantaisie de mille nuances et de mille des-
sins capricieux.

Et cette langue dont la modeste comédie nous donne un exemple dans le négligé de la conversation, c'est celle que l'on retrouve avec des caractères différents, suivant l'origine ou l'objet de l'écrivain, dans les Chroniques des deux Lersner, dans les bonnes pages de de Loën, dans l'humble description de Francfort du licencié Müller, celle qui était familière aux heureux bourgeois de l'aimable ville, et qui les amuse tant encore aujourd'hui, quand sa naïveté se parodie elle-même dans le trop franc-parler des gens de Sachsenhausen.

C'est elle que parlait la mère de Gœthe, c'est sur les lèvres de la jeune femme que le poète la vit s'orner pour la première fois de ce charme caressant qui allait devenir la meilleure part de son propre génie, — quand celle qui n'était pas encore Frau Aja contait à l'enfant bien aimé les « Märchen », que depuis il n'oublia jamais.

NOTES LITTÉRAIRES

LE TITRE.

1. Vignette en tête du volume.

La vignette ne représente point une scène précise de l'une ou de l'autre des deux comédies. Elle se rapporte pourtant à l'une d'elles. Le sujet en effet est facile à déterminer.

C'est la réception dans une famille de deux personnes étrangères que l'on attendait et que l'on accueille avec joie. Il y a évidemment un lien entre ceux qui arrivent et ceux qui reçoivent : le plus âgé des deux nouveaux arrivés, dans son empressement, a laissé tomber son chapeau et sa canne : le chef de la famille, le doigt levé, les yeux fixés sur son hôte, rappelle des souvenirs communs, comme s'il voulait redonner l'âme à une vieille amitié. L'autre étranger est un tout jeune homme ; il ne peut avoir l'émotion de son compagnon, qui appartient aux générations antérieures : il n'y a point là pour lui de passé qui se renouvelle. Il est touché, mais il y a dans son regard de la distraction : ses yeux vont d'eux-mêmes vers la jeune femme qui se tient un peu à l'écart des autres, l'éventail en main, à demi indifférente, à demi intéressée.

Les deux étrangers sont des gens de distinction. Il y a du goût dans leur mise et de l'élégance dans leur maintien.

L'intérieur respire la richesse. On aperçoit un beau jardin, comme on les aimait alors à Leipzig et à Francfort, avec des statues et des constructions régulières, où l'on faisait une place à la nature.

Le chef de famille est en robe de chambre, la perruque est absente ; les dames sont en grande toilette, avec le décolletage habituel et le panier surchargé d'étoffes à grands ramages.

Dans le coin un personnage en longue robe, avec le rabat caractéristique. C'est un pasteur ; c'est lui sans doute qui vient d'introduire

les deux étrangers : il assiste à la touchante scène de reconnaissance en homme qui en apprécie tout l'intérêt.

Ces étrangers, ce sont des Français de la religion ; ceux qui les reçoivent, ce sont des Allemands, mais leurs frères en Christ. On était sans doute depuis longtemps en commerce d'amitié et relations d'affaires ; on se retrouve enfin et la communauté va s'enrichir d'âmes nouvelles.

2. Zu Freystadt in dem Frauenzimmer Collegio.

Cette précision, énigmatique pour nous, est peut-être dans l'intention du libraire un artifice de réclame.

L'éditeur réunissait les deux pièces en un volume ; il était naturel qu'il cherchât un prétexte ou une raison à cet assemblage arbitraire. Il a donc supposé aux deux pièces un même dessein, un même objet. « In dem Frauenzimmer collegio » cela voulait dire : ce livre est destiné aux dames et il leur est consacré.

3. Der Frantzose, ein Schau-Spiel.

Le Dresdener « Schlendrian » est également nommé un « Schau-Spiel ». Les pièces de Picander sont désignées de la même façon. « Comödie » et « Tragödie » sont des appellations savantes, dont « Lustspiel » et « Trauerspiel » seront la germanisation. Le « Schau-Spiel, » comme la « Haupt- und Staats-Action » affectait dans le principe un caractère populaire et semblait n'avoir, comme le nom l'indique, d'autre objet que la représentation.

LES PERSONNAGES.

1. Persohnen.

Tous les noms, sauf ceux des personnages féminins, sont caractéristiques. Le fait que c'est un Français qui s'appelle La Raison suffit à montrer quel est l'esprit de l'auteur. Dans le « Français à Francfort » de Weissmann, le banquier La Raison qui, bien entendu, est Allemand est loin d'être aimable pour nous.

2. Herr Vernunft, ein Frantzose.

M. La Raison n'est pas bourgeois de la ville. Il est peut-être ce que l'on appelait un « Beysass ». Ces étrangers obtiendront assez vite le droit de bourgeoisie, parce qu'ils sont riches et que Francfort a besoin d'argent. Mais ils n'entreront au conseil de ville que sous l'administration de Dalberg, et la cause de cette longue exclusion ce n'est point leur origine, c'est leur religion. Cf. Ebrard Fr. Cl. *die französische reformirte Kirche in Fr.-a.-M.*, 1906 Erf. — Voir également J.-B. Müller, *Beschreibung der Stadt Frankfurt*, 1747. p. 113-114.

3. Jungfer Leonora, Jungfer Sophie.

Leonora et Sophie sont des « Jungfern » et non des « Fräulein ». Nous sommes ici dans la bonne bourgeoisie de Francfort. Or dans les villes, la noblesse même ne donnait pas d'autre titre aux filles. « Die Fräulein sind hier bei dem städtischen Adel noch nicht Mode... » dit de Loën en 1716, en parlant d'Augsburg. Trente-six ans plus tard les mœurs avaient changé (de Loën, *der Adel*, p. 129-130). — Kriegk (*die Brüder Senkenberg*, p. 287) cite le mot spirituel du médecin J. Chr. Senkenberg : « Als bei den Patriciern der Titel Fräulein aufkam und ein Lersner, dessen Gattin die letzte gewesen war, die man bei der Verheirathungs-Anzeige Jungfer genannt hatte, machte sich Senkenberg öfters den Spass zu sagen, er (Lersner) habe die letzte Jungfer bekommen... »

4. Herr Fein.

L'auteur s'est-il conformé aux principes de Gottsched ou est-ce de lui-même, sans autrement y penser, qu'il a supprimé Arlequin dans une comédie construite à l'italienne ? M. Lefin et M. Lesot, — dans une autre scène, *La France et L'Allemand* — et un peu avant le dénouement, *La France et Lisette* sont chargés en son lieu et place de la partie comique de la pièce. Cf. Picander *deutsche Schauspiele*, 1726. Vorbericht. — V. Sc. IV, n. 13.

M. Lefin est joaillier. C'était une industrie fort estimée. Le joaillier n'avait de rapports qu'avec les gens riches. C'était un artiste et un connaisseur. L'ancêtre des de Loën, qui faisaient partie de la maison de Frauenstein, était un joaillier d'Anvers (Dietz, *Bürgerbuch*, 1897).

Les « Bierbrauer » étaient voisins du peuple, dont la bière était la boisson. C'était la dernière corporation qui eût été constituée régulièrement, et elle n'avait de « Lade » que depuis 1723.

On pourra consulter sur tous ces détails D.-S.-H. Faber (I, 515-519).

SCENA I

1. Potz tausend! Bauet man die Städte so auf Frantzösische Art?... p. 2.

La comédie a paru en 1746 ou 1747. Or Faber nous dit (I, p. 76) que c'est après le couronnement de Charles VII que la ville s'est transformée. Pour le détail consulter Müller (*Beschreibung*), notamment le ch. VII (p. 43...).

C'est le goût français qui fait loi, tant pour l'arrangement extérieur

des édifices que pour leur ornementation intérieure. Voir sur ce point Goldmann, *Anweisung*, augmenté par Leonhardt Chr. Sturm, *Anm.* p. 157 (Braunschweig, 1699).

En cette même année 1746, un Behaghel qui a épousé une Bassompierre construit dans la Gallenstrasse la belle maison de style Régence que l'on y peut voir encore (R. Jung und J. Hülsen, *die Baudenkmäler in Frankfurt a. M.* 3^e livr., p. 165).

Qu'on nous permette d'insister. Si le jeune Français parlait comme il fait dans une ville pauvre d'édifices, où l'on ne bâtit point de maisons conformes aux goûts et aux besoins du temps, il n'y aurait dans son langage que de la grossièreté, et il n'aurait tort qu'aux yeux des gens bien élevés.

Si au contraire il parle dans une ville où l'on bâtit, où l'on met de la coquetterie, même un certain orgueil local à parer la cité de maisons qui plaisent ou en imposent, alors notre homme est un sot, et sa sottise amuse; on ne songe même plus à sa grossièreté; elle disparaît dans son ridicule.

C'est précisément le cas à Francfort. La rage de construire « in der neuen Bauart » y était devenue si grande que Müller éprouve le besoin d'excuser ceux des habitants qui s'en défendent : les ouvriers sont si chers !

La « Zeil » s'orne de belles constructions dans le goût nouveau; les rues de « Saint-Gallen », le « Hirschgraben », le « Rossmarkt » forment à côté de la vieille ville, groupée autour de ses places historiques une ville nouvelle, dont le Marché aux Chevaux était le centre, avec ses maisons, qui nous dit Müller, auraient pu passer pour des palais, si leur architecture avait été plus solide (p. 27).

Depuis 1732 la place se prolongeait vers l'est en une belle allée de tilleuls où les enfants jouaient dans le cours de la journée, et qui le soir, en été, de 8 à 10 heures, après la fermeture des portes, quand la ville était enclose dans ses remparts, devenait le rendez-vous de tous les promeneurs.

Au milieu du marché se dressait une fontaine monumentale, dont on était très fier — une fontaine à sujet mythologique et à personnages peu vêtus — ce qui était l'art nouveau dans une ville d'Allemagne en 1711, et même encore en 1746, toutes choses allant avec plus de lenteur que de nos jours.

Müller reconnaît que les rues les plus fréquentées faisaient une impression peu favorable sur le nouveau venu, mais il ajoute avec la certitude qu'on ne peut le démentir : « à peine est-on arrivé sur le « Rossmarkt » ou dans la « Zeil », que l'on peut voir que Francfort est une belle ville » (Müller, *Beschreibung*, p. 18).

Gœthe eût préféré la ville ancienne, mais nous sommes en 1747.

Les maisons neuves pénétraient jusque dans les vieux quartiers marchands : « l'Engelthaler Hof » dans la « Dönges-Gasse », l'hôtel de Reineke dans la « Hasengasse », les maisons des de Lers et de Sarasin sur le « Römerberg », l'hôtel des Lersner dans la « Dollgasse », celui de von Göltz sur le Marché aux Grains, toutes constructions élégantes et de date nouvelle, auraient suffi déjà à faire de l'assertion du jeune Français ce qu'elle est — une simple sottise.

2. Ist das auf Frantzösisch herauskommen, eure Manieren? und die Manieren eures gleichen? p. 2.

Les critiques que M. La Raison adresse à ses compatriotes sont celles qui nous ont été faites de tout temps à l'étranger : vanité personnelle, vanité nationale, besoin de se montrer, de parader devant un public, mépris inintelligent de ce qui n'a point la marque parisienne ou française. Les méritons-nous toujours? Je ne crois pas. C'étaient les vices d'un temps et de classes, qui ont disparu. Ces manières bruyantes, effrontées, ce sont celles qui déjà au xvii^e siècle irritaient le Misanthrope, et qui continueront au xviii^e à fournir de matières nos écrivains satiriques.

Quant à la vanité nationale, on n'a qu'à se souvenir du mot de Duclos : « La plupart des Français s'imaginent que c'est un mérite que de l'être ».

Aujourd'hui nous sommes plus raisonnables et cela vaut mieux.

Mais au moment même où il semble que notre vanité ait atteint son maximum, nous connaissons la folie opposée, la sottise ayant cela d'admirable qu'elle se nourrit également bien des contraires.

Voici un jeune fat qui vient parler aux Allemands des merveilles de Paris, sans daigner regarder ce qu'il peut y avoir autour de lui; un autre dénigrera son pays qu'il ne connaît point au profit de l'étranger qu'il admire de parti pris et naturellement de travers. « Tel écolier, nous dit le marquis de Pezay, part en poste de Paris, court vers le canal d'Utrecht, admire quelques marbres médiocres dans les jardins de Mme Termer et n'a jamais regardé les statues des Tuileries, dont une seule vaut peut-être tous les trésors de la Hollande en ce genre. Tel autre n'a pas vu le cabinet du roi et s'extasie à Bâle, chez Bernouilli l'apothicaire devant six paires de moules, deux agates et un corail. Il faut au moins qu'un Français connaisse les proportions de la colonnade du Louvre, avant d'aller s'agenouiller devant le parvis de Saint-Pierre de Rome ou de Sainte-Sophie de Constantinople » (cité par P. Lacroix, *XVIII^e siècle*, p. 445).

3. Es gibt schon nur gar zu viele Teutsche... p. 4.

Le danois Holberg avait tourné en dérision ces imitateurs maladroits

et Weissmann avait montré tout récemment à Francfort même un jeune Allemand gâté par cette manie (der Frantzose zu Frankfurt. 1742).

4. Haben unsere Caminen...? p. 5.

Opposition entre la chambre française chauffée à la cheminée, et la chambre allemande avec son poêle massif. Nous avons déjà renvoyé à Goldmann (*Anm.*, p. 157). — De Loën (*Kleine Schrifften*, II, p. 443-445) nous fait une image charmante de la simplicité bourgeoise : l'hiver venu, toute la famille se réunit dans la même salle, avec les domestiques « um das Holz und die Lichter zu ersparen ».

5. Unsere Stutz-Gläser, haben die nicht mehr an sich, p. 5.

La plaisanterie sur les Römer eut piqué, blessé même. On sait le respect infini que les Allemands d'alors avaient pour les vases à boire. Avant de verser le poison libérateur, Faust s'attendrira sur la coupe qu'il va porter une dernière fois à ses lèvres ; il évoquera tout le passé dont elle fut le témoin. Les héros homériques n'avaient pas de paroles plus touchantes pour les armes dont ils étaient fiers. Le voyageur Misson que nous aurons l'occasion de citer un peu plus loin nous dit à propos de son séjour à Nürnberg (*Reisen*, p. 85) « Es dienet auch fern zu wissen, dass man in Teutschland vor die Gläser so viel Respekt als immer mehr vor dem Wein habe, massen man selbige allenthalben auf die Schau setzet, der grösste Theil der Zimmer ist getäfelt und da stehen sie rings herum auf denen simsens, wie die orgelpfeiffen ; von den kleinen fängt man an bis an die grossen humpen, die man denn, wenn eine gesundheit von Wichtigkeit vorhanden rein austrincken muss ». Nous citons d'après la traduction allemande (Leipzig, 1701).

SCENA II

1. Wie wolt ihr, dasz sie eine frische Farbe haben...? p. 7.

Nous avons vu que de Loën, pour ce qui est de la fraîcheur du teint est sévère pour les Parisiennes. Il en trouve peu qui aient « eine rechte gesunde Farbe » (*Kleine Schrifften*, I, 3, p. 90). Il les traite même de « geschminckte Puppen ». Il leur préfère les dames de Lyon. Les Lyonnaises étaient célèbres pour leur fraîcheur, et aussi, comme on eût dit

au xvii^e siècle, pour leur « honnêteté ». Le poète baron de Canitz avait oublié auprès d'elles les perfides Italiennes :

Ich geb euch gute Nacht, ihr braunen Tyberinnen,
Nun ich am Rhonen- Strand was edles finden kan.

Schreiben an H. N. Zapfen, 7 Juli 1676.

Lyon était dans une bonne partie de l'Allemagne plus « populaire » que la grand'ville.

SCENA III

2. Geht ihr zum Teufel mit allen euren Frantzosen ! p. 7.

M. Thum exprime les sentiments du peuple. Il nous haïssait à Francfort. Voyez les lettres de de Loën, composées à l'époque de l'élection de Charles VII, notamment la 2^e lettre (*Kleine Schriften*, II, p. 9). L'ambassade de France a pris feu (Voir Introduction). « Das gemeine Volk schalt und fluchte auf die Franzosen als ob sie ihre Stadt hätten wollen in Flammen setzen u. s. w. » (p. 11). Lire aussi la lettre écrite après la bataille de Dettingen (notamment p. 317).

Ces lettres pleines de détails bien choisis sur la ville, sur ses habitants, ont plus qu'une valeur documentaire ; on peut les lire avec plaisir.

Les Français, tout puissants alors, déployaient un luxe inouï. V. la lettre XV, p. 190, *Beschreibung der vielen Fremden und ihrer Pracht*. Bien entendu ce sont les Français qui mènent tout. Si le peuple ne nous aime pas, étant trop grossier pour se laisser gagner (*Müller*, p. 203), la bourgeoisie et la noblesse sont très sensibles à notre bonne grâce, et comme la plèbe est soumise tant qu'on a la force, on peut dire que c'est tout Francfort qui le 25 août 1741 célèbre avec le maréchal de Belle-Isle le jour patronal du roi de France. Le palais de l'ambassade fut illuminé trois soirs de suite, « und in der Stadt- Allee sprang von einem Gerüste rother und weisser Vein herab, welcher dem Volke Preis gegeben wurde » (Cf. *Neueste Chronik von der freyen Stadt Frankfurt a./M.* — Frf. a./M., 1834).

3. Dasz eure Frantzosen mich keicklich machen... p. 8.

C'est la même impression que de Loën a éprouvée en voyant les Français se promener aux Tuileries : « einem Teutschen, der an dieses geschwinde französische Uhrwerk nicht gewohnt ist, stöset nicht selten der Schwindel darüber an » (*Kleine Schriften*, IV, 446).

On serait tenté de voir dans ces peintures une exagération malveillante. Il n'en est rien. On sait ce que Montesquieu dit dans les *Lettres*

persanes de la merveilleuse adresse des Français à tirer parti de leur machine. A Paris cette vivacité s'exaspérait et devenait une véritable fièvre. « Vous voyez, lisons-nous dans les *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny (p. 20 de l'édition de 1799), vous voyez cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus vivante dans le cœur des Parisiens ; ils sont toujours agités et toujours actifs, leurs actions se succèdent avec tant de rapidité qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une et en finissent mille autres avant que de les avoir commencées. »

4. Und buhlen mit den Weibern... p. 8.

Un vieux reproche celui-là, et que beaucoup s'enorgueillissaient de mériter. Cependant les dames en France se plaignaient. « Depuis que les cabarets et les manufactures à tabac sont devenues si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être ; et l'Amour tout puissant qu'il est ne saurait plus balancer dans l'esprit des jeunes gens le fade et brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galère (Théâtre de Gherardi, II, p. 55, *la Cause des femmes*).

Les Allemands n'auraient pas compris ces récriminations d'Isabelle. C'est un lieu commun dans leur littérature que la « galanterie » française. De Loën, dans ses Lettres, exprime l'espoir que les marquis français attirés par les fêtes du couronnement sauront rendre sensibles les froides beautés de Francfort (*Kleine Schrifften*, II, p. 23). D'autres fois et le plus souvent on nous reproche d'être des corrupteurs de femmes. « Du sprichst schon wie ein Franzos ! » dit Mephisto à Faust. Dans un pamphlet de 1744, *die allerneueste Reise- Beschreibung des irrenden Poltergeistes der erst kürzlich begrabenen französischen Reputation*, ce sont de vrais crimes dont on nous accuse avec une éloquence passionnée (p. 61).

Il y a dans le roman de Schnabel, *l'Ile de Felsenburg*, un témoignage bien naïf de la mauvaise réputation qui nous était faite sur ce point délicat. Schnabel n'y met aucune malice. Il a besoin d'un personnage qui soit léger, peu scrupuleux et surtout très friand des appâts féminins ; le bon Schnabel sait où trouver cet article-là, et c'est en France qu'il va chercher son capitaine Lemélie.

Si peu aimable que soit la peinture que Thum fait des Français, il y manque un trait — mais l'auteur de notre comédie était beaucoup trop délicat pour admettre la calomnie haineuse. On nous accusait d'être des joueurs malhonnêtes : « faire filer la carte » passait pour un talent français.

5. Seith sie in Teutschland angekommen sind, p. 8.

Il y avait depuis longtemps des Français à Francfort. Les Dufay et

les d'Orville y étaient établis dès le xvi^e siècle. Le nombre et l'importance de la colonie s'étaient accrus sans cesse, d'un progrès régulier, et dans les vingt années qui suivirent la révocation il n'y en eut point, je crois, qui n'apportât quelque famille ou quelque nom nouveau (Voir Introduction).

Mais une circonstance de date récente avait dû raviver les haines anciennes contre les Français trop encombrants et faire sentir à nouveau leur arrivée dans la cité comme une intrusion d'hier.

C'est le grand nombre de Français que l'élection et le couronnement de Charles VII amenèrent dans la vieille ville impériale.

On les voyait partout, nous raconte de Loën, notamment aux promenades publiques, sous les tilleuls du « Rossmarkt » qui étaient bien jeunes encore, le long de la « Zeil », qui donnait déjà à Francfort un aspect de grande ville, « mittlerweile dasz die mehrste vornehme Einwohner dieser Stadt hinter ihren Fenstern sitzen und ihre Zeit mit einem langweiligen Spiel vertreiben » (*Kleine Schriften*, II, p. 22).

Ces Français, nous l'avons vu plus haut, étaient un luxe inouï : aussi M. Lefin se félicitait-il de cette heureuse aubaine qui gonflait son escarcelle de bons louis d'or bien sonnants, tandis que Thum, qui vendait de la bière, crevait de dépit.

Les hôtes passagers étaient séparés des colons par la différence de religion, mais la communauté de langue rapprochait, et nous avons vu que les Français réfugiés étaient loin d'être hostiles au pays qu'ils avaient quitté par devoir.

Il ne faudrait pas s'imaginer non plus qu'il n'y avait parmi les gentilshommes de l'ambassade française que des cœurs obtus de fanatiques ou des têtes légères de courtisans. Il y avait des lumières et de la bonne volonté dans cette vive et charmante noblesse de France.

Ce fut un Français et un gentilhomme de la suite de M. le maréchal de Belle-Isle qui joua un rôle décisif dans la fondation de la loge maçonnique de Francfort, le marquis de Thiers.

Et ce sont des réformés français, les Dorville, les Dufay, les Bassompierre, qui s'inscrivirent les premiers parmi les frères (Voir Introduction).

Cette loge de Francfort, nous l'avons dit, fut une des plus importantes, une de celles qui surent le mieux défendre la pensée maçonnique contre les influences fâcheuses qui menaçaient de l'altérer.

Le français fut d'abord la langue officielle de la maçonnerie, et c'est en français, en même temps qu'en allemand, que parut en 1746 le discours prononcé à Francfort par Steinheil, le 27 juin 1742, où se trouvaient exprimées avec une netteté parfaite les idées essentielles, qui allaient devenir les principes même de l'ordre nouveau.

On voit que les Français apportaient en Allemagne autre chose que des modes plus ou moins ridicules, et l'on voit aussi qu'à l'étranger ils oubliaient vite ce qui les séparait chez eux.

Le tempérament est plus intime à l'homme que ce qu'il appelle ses opinions ou ses sentiments ; dans un milieu étranger il s'exalte et finit toujours par avoir raison du reste.

Lire sur la maçonnerie à Francfort « *Annalen der Loge zur Einigkeit zu Erf. a. M.*, eine Festgabe 1842. Erf. a. M. »

SCENA IV

6. Ich bin überzeugt, dass sie nicht böse seyn werden, einen Franzosen zu erkennen..... p. 9.

Vraiment, cette présomption-là frise la grossièreté, tranchons le mot, elle est de la grossièreté. Serait-ce maladresse de la part de l'auteur ? la main a-t-elle pesé ? Non, les marquis de Molière et les chevaliers de la comédie italienne sont tout aussi insupportables, et ce sont pourtant d'excellentes copies d'originaux qui n'avaient que trop de réalité. Comment se fait-il donc qu'un pareil ton et de pareilles fatuités soient possibles chez des gens qui se piquent de politesse et de belles manières ? C'est que le monde a ses caprices pour les mœurs comme pour les habits. Il autorise aujourd'hui ce qu'il condamnait la veille. D'une difformité il fait une parure ; demain il n'y verra plus qu'un ridicule. Notre jeune homme n'est point sot de son propre fonds ; il ne l'est que d'emprunt. Il a pris un genre qui avait la vogue, et il s'est fait petit-maitre, parce que la mode le voulait. La comédie pourrait s'appeler « le Petit-Maitre repenté ».

La bonne nature de Lebhaßf reprendra en effet le dessus, et il n'aura pas besoin d'être puni pour revenir de son erreur. Il se corrigera de lui-même. L'amour lui ouvrira les yeux et il pourra se dire : « Mon Dieu ! comme j'étais sot ! » parce qu'il ne le sera plus du tout. Il n'aura eu besoin pour se débarrasser de sa prétendue sottise que d'une surprise du cœur et d'un instant de réflexion. C'est que cette sottise était toute artificielle. C'était un usage mondain, dont il n'avait osé s'affranchir, étant encore, comme dirait un poète de jadis, *ein tumber junge*.

Il avait fait profession d'être un petit-maitre ; il renonce à cette vanité et redevient ce que la nature l'avait fait, un brave cœur et un bon esprit.

Le petit-maitre avait des caractères précis qui le séparaient très nettement du courtisan. Dufresny, en comparant l'une à l'autre les deux figures, nous a esquissé par avance le portrait de notre jeune homme, tel qu'il est avant son heureuse conversion. On verra en lisant l'ingénieux parallèle de Dufresny à quel point l'auteur allemand était au courant des habitudes et des modes françaises et combien il met de finesse aux images qu'il en donne.

« Le courtisan s'étudie à cacher son dérèglement sous des dehors réglés. Le petit-maitre fait vanité de paraître encore plus dérèglé qu'il n'est.

« L'un pense beaucoup avant que de parler ; l'autre parle beaucoup et ne pense jamais.

« L'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après lui.

« Les courtisans caressent ceux qu'ils méprisent ; leurs embrassades cherchent à cacher leur mépris ; quelle dissimulation ! Les petits-maitres sont plus sincères ; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris : la manière dont ils vous abordent tient de l'un et de l'autre, et leurs embrassades sont d'ordinaire moitié caresses, moitié coups de poing.

« Le langage courtisan est uniforme, toujours poli, flatteur, insinuant ; le langage petit-maitre est haut et bas, mêlé de sublime et de trivial, de politesse et de grossièreté » (*Amusements comiques et sérieux*, éd. 1799, p. 15 et 16).

Cf. la peinture du petit-maitre en 1719 par de Loën (*Kleine Schriften*, I, p. 90-91).

7. Wie vertreibet ihr eure Zeit in der Stadt ?... p. 9.

Remarquez qu'il ne sera question que de plaisirs dans cette scène ; ce sera de plaisirs encore qu'il sera question à la scène VII.

Il semble aux yeux de ces excellentes gens que la société ne vaille que par la mesure et la qualité des jouissances qu'elle donne aux hommes.

C'est que la morale de notre auteur est moins la sienne propre que celle des meilleurs de son temps. C'est cet eudémonisme naïf que l'on rencontre un peu partout à la même date, et qui peut se concilier avec toute doctrine ou toute croyance, pourvu qu'elle soit humaine.

On est un homme très pieux comme Hagedorn, mais on se couronne de roses pour chanter la joie :

Ach, was kann das Glück uns geben,
Wenn man dich nicht auch gewinnt.

On veut sortir des contraintes chagrines, on veut que la vie soit aimable, et c'est pour en relever la douceur que l'on demande aux femmes d'y mettre leur sourire.

Ces idées qui sont celles du siècle semblent avoir trouvé à Francfort un accueil particulièrement favorable.

On lira avec fruit sur ce point l'ouvrage de J.-B. Müller et surtout le XIX^e chapitre (p. 203-214), *Von den Gebräuchen, Sitten und Belustigungen in Frankfurt*.

Müller est très naïf, d'un optimisme infatigable, mais il est très au courant. Il constate le changement qui s'est opéré dans les mœurs. Le bien-être s'est singulièrement accru : « das was in vorigen Zeiten nur

allein adlich war ist jetzo einem vermögenden Bürger nicht gut genug (p. 204) ». On est plus modéré dans le boire et le manger, mais on est plus délicat. On fait moins de cérémonies, c'est que l'on veut jouir plus librement de la vie. Pour parler avec Voltaire, on pourrait donc dire, si l'on en croit Müller, que l'on était parvenu à Francfort, comme à Paris, « à ne plus mettre le luxe que dans le goût et la commodité » (*Siècle de Louis XIV*, ch. xxix).

Tous ces jugements de Müller sont conformes à ceux de de Loën, que Müller cite à plusieurs reprises avec beaucoup de respect, comme un homme illustre et de grande autorité. Il y a un point cependant sur lequel l'un et l'autre sont en désaccord.

De Loën déclare en effet que les habitants de Francfort dont le pays a tant d'attraits « die Menschen ins Grüne zu locken », n'ont pas même l'idée de se promener, tant ils sont curieux de leurs aises (*Kleine Schriften*, II, 22). Müller nous les montre tout au contraire amoureux de la nature (p. 47) et promeneurs assidus.

C'est que de Loën n'avait en vue que l'aristocratie, et que le licencié Müller s'intéressait aux bourgeois, voire même aux petites gens, friands d'excursions et de plaisirs champêtres.

Quant à l'auteur de notre comédie il est beaucoup trop préoccupé des mariages qui se préparent : aussi ne s'arrête-t-il pas même à faire admirer aux deux Français le jardin, dans lequel sans doute le café est servi, comme c'était la coutume.

Mais vous pouvez être sûr que M. Klugmann possède un beau jardin à la ville et un bien à la campagne, qu'il se délasse du comptoir dans la verdure, en cultivant les fleurs ou les fruits, comme le vieux Textor dans sa maison de la rue de Friedberg ou comme Gaspard Gœthe dans son verger, devant la porte d'Eschenheim.

Toutes les familles riches possédaient ainsi tout proche de la ville quelque villa ou quelque ferme, et Müller (p. 47) nous parle de l'effet charmant que produisait dans la campagne autour des murs cette variété de maisons de plaisance et de jardins que tout le monde désignait par les noms de leurs heureux propriétaires.

Les écrits de de Loën, la description de Francfort du licencié Müller et pour une part modeste, si l'on veut, mais qui a son intérêt, la petite comédie que nous rendons aux lecteurs, rapprochent de nous le milieu intellectuel et moral dans lequel Gœthe enfant a grandi et s'est formé. Là aussi à Francfort il y avait une âme, comme il y en avait une à Leipzig, à Berlin, à Hambourg et toutes ces âmes disséminées, ce n'étaient au fond qu'autant d'aspects divers de celle qui allait se manifester enfin dans la pleine lumière avec les Gœthe et les Schiller.

8. Nach Paris, muss man die andere vor nichts achten... p. 19.

Monsieur Lebhaſt a dû blesser le jeune Klugmann au cœur avec ce

ton méprisant qui atteignait Francfort. Mais Klugmann n'en laisse rien voir, sachant qu'il ramènera bientôt le Français à une plus juste appréciation.

Il n'y a rien de plus touchant, de plus naïf dans son expression que l'amour des Allemands pour leurs villes natales au XVIII^e siècle. « die Liebe zwinget mich, Leipzig, zu ehren dich ! » s'écrie en 1714 le chroniqueur de la ville de Leipzig, J. J. Vogel. Le même amour de la ville natale inspire à un patricien de Francfort A. A. von Lersner (*Frankfurter Chronica*, 1706, l. I., p. 8), des paroles éloquentes par la sincérité de l'émotion : « Mich deucht auch, wie die Stadt Rom ein Compendium der Welt genennet worden, dass ich wohl redete, wenn ich diese Frankfurter Handel-Stadt ein Compendium der ganzen Welt nennete ».

Et devançant son poète charmant Fr. Stoltze, le Francfortois du XVII^e siècle, disait déjà : « Wen Gott lieb hat, dem gibt er Wohnung und Nahrung zu Frankfurt ! » (Müller, *Beschreibung*, p. 16).

Cf. La Martinière, trad. par Wolff, *Critisches und geographisches Lexicon*, Bd. IV, p. 1825.

9. Nein, mein Herr ! wir haben keine Opera !... p. 11.

Il n'y avait pas d'opéra à Francfort en 1746. Mais les Francfortois n'étaient pas aussi indifférents à la beauté de la musique que l'on pourrait le croire d'après les réponses du jeune Klugmann. Le jeune Klugmann plaisante à sa façon. Il feint une grossièreté de sentiment qui est un scandale pour le bon goût de M. Lebhafft : c'est de l'ironie. Le prétendu bétotien prend plaisir aux mines effrayées de son ami, et c'est de l'air le plus innocent du monde qu'il lui exprime son regret de n'avoir pu compléter son orchestre de trompettes, de grosses caisses et de timbales par l'addition d'une douzaine de tambours. C'eût été une musique sérieuse, celle-là, et qui eût fait impression. Cette moquerie à froid, qui se dissimule sous des dehors naïfs, déroute notre jeune étourdi. C'est une manière d'esprit qui lui est étrangère. C'est une manière allemande. Elle pourrait être cruelle, elle n'est que taquine, parce qu'il n'y a que de la bonne humeur et du jeu dans sa malicieuse sournoiserie. Nous aurons un autre exemple de ce genre d'esprit à la scène VII^e, quand Klugmann soutiendra que les Allemands s'amuseut plus que les Français. En somme ce n'est pas le petit-maitre qui a le dessus.

Il a tort en tout cas de vouloir faire aux Francfortois le procès sur leur peu de sens de la musique. Ils étaient en fait des musiciens passionnés et de bons connaisseurs. Dans les Extraits des *Frag- und Anzeigungs-Nachrichten*, que Maria Belli-Gontard a réunis sous le titre *das Leben in Frankf. a. Main*, 1850, on peut voir que toutes les occasions d'entendre des maîtres ou des virtuoses étaient accueillies avec empressement. Telemann avait résidé longtemps à Francfort, et y avait eu un grand succès (Müller, p. 209).

10. Ach! ich bekenne, sie werden gerauscht haben... p. 11.

Cette musique plutôt bruyante était l'accompagnement obligé de ces fêtes où l'on invite Lebhafft. Elles ne se terminaient point toujours de façon aussi paisible qu'avec M. Klugmann, qui est un jeune homme rangé. M. de Rittersdorf s'enivre épouvantablement, pendant que trompettes et timbales font leur tintamarre (*Vernünfftige Tadlerinnen* I, St. 10); puis avec tout un cortège braillard, le voilà qui s'engage « durch die finstern Strassen, und vor allen Thüren, wo einer aus der Gesellschaft eine Schöne zu kennen vorgiebt, muss ein angenehmes Stück geblasen werden. Man trinkt auch wohl unter freyem Himmel Gesundheiten, und das Wörtlein, hoch! lässt sich oft besser als die Waldhörner hören » (p. 86).

Le pseudo-Günther de la *Merkwürdige und Curieuse Lebens-Beschreibung*, 1732, sait nous en conter bien d'autres (p. 25).

C'est que l'ivrognerie de l'homme est la conséquence forcée de ces réunions de plaisir d'où les femmes sont exclues. Les Allemands au XVIII^e siècle sont d'aussi grands héros en beuveries que l'ont pu être nos aïeux du temps de Rabelais. Misson qui a traversé une partie de l'Allemagne en 1687 pour se rendre en Italie, où il espérait convertir le pape au calvinisme, nous décrit avec une terreur presque admirative les exploits de ses hôtes et conclut dans l'allemand naïf que lui prête son traducteur : qu'il n'y a pas de meilleurs gens ni de plus serviables que les Allemands, mais qu'ils boivent toujours, « und müssen die teutschen stets den Becher am Munde haben » (*Herrn Max. Missons Reisen*, Leipzig, 1701, p. 85).

Une autre conséquence non moins fâcheuse c'était pour les femmes la stupidité de leurs entretiens. Quand le salon n'était que la « Prunk-und Kindbett-Stube » l'horizon de la femme ne pouvait être que bien pauvre. Nous en savons quelque chose par la comédie. Picander, Holberg, Borkenstein, nous ont conté les propos des bourgeoises. C'est à frémir. Les *Vernünfftige Tadlerinnen* sont aussi d'une lecture très suggestive.

11. Leb-und scherzhaffte Discourse, welche mit kleinen Liedern untermenget sind... p. 12.

Il est piquant de voir les « Lieder » que l'on chante à table dans des réunions de plaisir, considérés comme une innovation française. Il semble que le « Volkslied » à cette époque ait subi dans les classes bourgeoises une sorte de dépression. On n'était plus assez simple pour en goûter innocemment le charme naïf et l'on n'était pas assez cultivé pour y revenir par réflexion. On trouve dans la *Deutsche Bibliothek de Klotz* à propos de l'opéra de *Lotte à la cour* une remarque des plus

curieuses. Klotz espère que l'opéra formera au chant les gosiers populaires; car, pour lui, c'est chose incontestable: « unsere Nation ist noch gar keine musikalische Nation, am allerwenigsten eine singende ». (Bd IV, St. 14).

12. Ihr Frauenzimmer würde unendlich zu verehren seyn...
p. 15.

Lebhafft veut que ce soit de la femme que vienne le rayon qui embellira toute joie, oui, toute joie lui semble grossière où leur grâce et leur gaieté ne présideraient pas. « Ohne Frauenzimmer ist keine Ergetzlichkeit! »

Il en est ainsi en France. Ce sont elles qui y font tout le charme de la société, et il regrette que des mœurs absurdes étouffent le beau naturel des femmes allemandes.

Le jeune Français qui faisait jusqu'ici la plus fâcheuse impression et que l'on devait prendre tout simplement pour un sot se relève à nos yeux à partir de ce moment. On devient indulgent à ses faiblesses vaniteuses, maintenant qu'on lui sait du bon sens et de l'amabilité. Les bonnes qualités de la race apparaissent en lui, et elles vont être utiles.

Remarquez avec quelle bonne grâce, sans raideur aucune d'orgueil froissé, le jeune Allemand convient des avantages de la politesse française. Il y a de la bonhomie dans son attitude, et l'on ne peut que l'aimer, quand on le voit si gentiment prêt à mener les jeunes Allemandes à l'école du prétendu maître en galanterie.

Tous ces détails sont délicats, bien observés et en somme peuvent plaire.

Pour que le jeune Français puisse enseigner aux dames ces grâces qu'elles ignorent, Klugmann le présentera donc à la société du Jeudi, à laquelle prennent part des jeunes gens et des jeunes filles (Cf. Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, l. XV). Ainsi, ce n'étaient pas les occasions de se voir, de se distraire en commun, qui manquaient aux deux sexes, mais bien l'esprit de société lui-même, cette « extrême facilité dans le commerce du monde » que l'on ne trouvait qu'à Paris et que Lebhafft se propose d'introduire à Francfort.

Le jeune Français prend sa tâche au sérieux. Il aime déjà par avance les élèves. Vous l'avez entendu, les dames allemandes sont tout à fait dignes d'être aimées; il ne leur manque pour être parfaites que ses leçons. C'est lui qui va en recevoir, et il ne s'en plaindra pas.

Les deux jeunes gens que tout semblait devoir séparer, éducation, manière, tempérament, ont déjà un intérêt commun, bientôt ils auront des sympathies communes. Le jeune Allemand se fera à la vivacité primesautière du jeune Français, et celui-ci attaché de tout cœur à ses nouveaux amis ne sourira même plus de leur lenteur réfléchie. L'habitude rapprochera les cœurs.

13. Sie müssen mit meiner Baase anfangen... p. 15.

Ainsi voilà tout ce qui annonce au public, tout ce qui prépare les amours de Lebhafft et ceux de son ami.

Le lecteur aura bien vite remarqué qu'il n'y a point entre les diverses scènes de notre pièce de lien solide qui les assemble et les noue en un drame ; c'est un groupement d'épisodes détachés que l'on a choisis çà et là dans une histoire extrêmement simple. L'intrigue est nulle ; à peine y a-t-il un canevas. Ce qui intéresse, c'est moins la pièce, que chaque scène à mesure qu'elle se produit. On ne nous donne pas une action, mais des incidents et le nœud qui les retient est des plus lâches. Il nous faut littéralement sauter de scène en scène, faute d'un chemin qui conduise de l'une à l'autre.

Ce procédé de composition ou plutôt cette irrégularité dans la conduite du théâtre est propre aux Italiens. Au fond l'unité n'existait qu'à la représentation grâce au personnage d'Arlequin que l'on s'attendait à voir réapparaître sous une forme imprévue. C'est un art tout spécial et qui a été fort en honneur. C'est sur le modèle des pièces rassemblées par Gherardi (*Le Théâtre italien*, Paris, 1717, 6 vol.) que l'on écrivit pour le théâtre comique en Allemagne entre Molière et Des-touches. König, Picander ne connaissent point d'autre comédie que cette comédie épisodique. Le *Frantzose* est un autre exemple du genre ; seulement l'auteur a supprimé le personnage essentiel, Arlequin.

Faut-il voir dans cette suppression une influence directe de Gottsched ?

La pièce que le libraire a mise en quelque sorte sous le patronage du premier réformateur de la comédie en Allemagne, J. U. von König, semble être au premier abord une sorte de compromis entre la manière des Italiens et les principes de Gottsched.

C'est le même décousu, familier au théâtre de Gherardi où l'acteur restait le collaborateur de l'écrivain, qui ne lui livrait que des scènes et non une pièce.

Mais par contre il est certain que la décence générale du ton et surtout l'absence d'Arlequin auraient fait plaisir au dictateur de Leipzig.

Francfort, à cause de ses foires, avait reçu de bonne heure la visite de Mme Neuber.

D'autre part, ceux qui s'y intéressaient aux choses de l'esprit avaient une culture française assez profonde, exclusive même de toute autre. Elle leur rendait donc sympathique l'effort de Gottsched, bien que l'on ne partageât point son patriotisme haineux ni les étroitesse de ses préjugés littéraires. On approuvait avec des réserves.

De Loën, dans un opuscule de jeunesse écrit en français et que traduira plus tard J.-B. Müller, « von der Schauspiel-Kunst » (*Kleinere*

Schriften, Th. IV, p. 100-116) faisait un grand éloge à la fois de Mme Neuber et de l'éminent professeur.

Celui-ci qui était extrêmement vaniteux et qui s'irriterait si fort en 1752 des compliments de M. de Bielfeld à Mme Neuber (*Anmuthige Gelehrsamkeit*, II, p. 905) n'eût été que médiocrement satisfait d'être ainsi placé au même rang que l'actrice; avec quel plaisir n'eût-il pas pris aussitôt sa revanche et comme il se fût indigné de la complaisance avec laquelle dans le même article de Loën parlait des farces italiennes! De Loën avait osé écrire : « Ich muss bekennen, dass man auf dieser Schaubühne für sein Geld etwas rechts zu lachen bekommt. »

« Diese Schaubühne », c'était le théâtre de la rue Mauconseil. On était plus libéral à Francfort, parce que l'on y était en commerce journalier avec la France réelle : on ne pouvait pas se soumettre aveuglément aux décisions arbitraires de gens qui ne l'entrevoient qu'à travers des livres. Il est donc possible que l'exemple de Gottsched ait été utile, mais il n'était pas indispensable, et l'auteur du *Frantzose* n'a rien du disciple qui s'incline humblement devant la volonté du maître.

Je crois même qu'il n'eût pas protesté, si en jouant sa pièce les comédiens y eussent introduit le personnage que proscrivait Gottsched.

Les comédiens prenaient en effet de très grandes libertés avec les auteurs, même après la réforme : ils auraient affublé La France du costume d'Arlequin et complété son rôle avec les lazzi traditionnels.

Mais l'auteur ne doit pas avoir songé à une représentation publique (voir Sc. XIV).

Homme bien élevé, de gaieté discrète, il ne se fût point scandalisé d'une plaisanterie, mais il n'en avait pas le génie et les tréteaux l'eussent quelque peu dérouté.

S'il n'a rien écrit pour l'Arlequin, c'est tout bonnement sans doute, parce qu'il voulait rester dans la vérité, n'ayant d'autre dessein que d'instruire et peut-être de plaire à quelques-uns.

C'était un esprit délicat et naïf (voir note 1. Sc. VII); ce sont les meilleurs, quoique ce ne soient pas toujours ceux dont la littérature fait son profit : ils manquent trop souvent d'imagination ; ils ne savent pas inventer.

Mais ils ont du goût, et sur ce point, ils n'ont besoin ni de conseils ni d'exemples.

SCENA V

1. Zwischen einem Frantzösischen Knecht | und einem Teutschen.

La scène un peu longue est destinée sans doute dans l'esprit de l'au-

teur à « divertir » le spectateur. Elle prétend l'égayer par des plaisanteries faciles, qui remplaceront les lazzi d'Arlequin. La scène III, qui ne nous donnait qu'une esquisse avait le même objet. Ce serait également celui de la scène XI.

Je ne sais pas si cette scène des domestiques est très plaisante. Il est donné à très peu de gens de faire une scène qui soit plaisante. Térence manquait de la « vis comica », il n'en était pas moins homme d'esprit. Notre auteur n'est pas un Térence, ce n'est pas même un Collin d'Harleville, mais il a de l'esprit, lui aussi, et de la grâce dans l'esprit. Il y a toujours une nuance de raison aimable dans sa manière de plaisanter.

Le domestique allemand que nous appellerons Lallemand aborde La France avec un mot fort bien trouvé : « La France, paies-tu un Mass ? »

La France devant ce balourd est plein de gentillesse ironique, souriante. Il ne se fâche ni ne persifle, il joue. C'est un jovial, qui prend plaisir à sa propre malice.

Et la scène, si elle est longue, finit du moins comme elle a commencé, d'une façon charmante. C'est La France qui maintenant, de lui-même, invite son collègue à boire non pas un Mass, mais tout modestement un verre de vin.

« Je te rendrai aussi habile que je le suis moi-même ; et c'est beaucoup, ajoute-t-il, ce que je te promets-là. »

C'est beaucoup en effet. La France, avec la légère vanité que l'on aime à nous attribuer, doit se faire une haute idée de ses talents, — mais fût-il le plus modeste des hommes, ce serait beaucoup encore, car le pauvre diable de collègue est loin, bien loin de tout idéal, même du plus modeste.

2. Die erste Sache, so du thun must ist ein Titul-Calender zu kauffen... p. 17.

De tout temps chez nos voisins on a eu la manie des titres et de tout temps on s'en est moqué. Le ridicule n'est pas plus dangereux en Allemagne qu'en un autre pays du monde.

Notre scène pourtant a son intérêt. C'est que dans l'effort que l'on fait au XVIII^e siècle pour s'affranchir de ces traditions et de ces usages il y a plus qu'un progrès du bon goût et de l'esprit. Il y a du nouveau dans les âmes. Un sens plus profond d'humanité vraie commence à se faire sentir. On voudrait pouvoir dans la société dire comme plus tard Faust se promenant au village parmi de simples gens : « Hier bin ich Mensch, hier darf ich's sein ».

Ainsi commencent les grands courants qui entraîneront tout. Le mouvement philosophique qui a tué tant de dieux eut dans le principe

la même démarche humble et discrète. Quand un homme d'esprit, comme Gottsched, voulait résumer l'œuvre de Thomasius (*Biedermann*, II, St. 77) il disait : « Thomasius nous a délivrés de la superstition », et par superstition ce qu'il entendait, c'était le diable, la sorcellerie, la magie, les remèdes et les récits de vieilles bonnes femmes... Il ne se rendait pas compte qu'une pensée nouvelle était née, qui allait se faire la mesure de toute chose.

3. Alle wollen Titul haben, vor allen die Burgerliche... p. 19.

La manie des titres était poussée à Francfort au delà de toutes les limites. De Loën nous montre cette fureur d'orgueil descendant jusqu'au « Pöbel ». Il y voit une preuve de l'esprit républicain des gens de Francfort.

« Es ist hier etwas ganz gemeines, dass man einem Schneider, einem Schreiner, einem Schuhmacher und dergleichen den Titel « dem Wohledlen » gibt. Ja der geringste Tagdieb weiss sich gross damit, ein freier Reichsbürger zu seyn » (*Briefe*, II, p. 28).

Et plus loin il ajoute :

« Im übrigen gibt es wenige Bürger hier, die nicht eine Würde oder ein Aemtgen besitzen, darauf sie sich nicht etwas zu gut thun und einbilden sollen » (II, p. 30).

On voit que les plaisanteries de notre comédie n'étaient pas en l'air, qu'elles avaient à Francfort leur application.

« Mich dünkt, dit de Loën (II, p. 31) der liebe Neid habe hier einen starken Anhang. »

Ici comme plus haut il y a une concordance remarquable entre les sentiments de notre auteur et ceux de de Loën. Ce n'est point une concordance de rencontre, circonscrite à un ou deux détails ; elle est dans la manière de voir et s'applique à tout moment. Elle éclatera en toute circonstance aux yeux de ceux qui voudront bien être attentifs à ces choses du passé.

De Loën parle des petits-maitres comme notre auteur et comme lui les discerne du reste des Français qui sont des gens bien élevés et raisonnables. Comme lui il sourit de l'abus des titres et comme lui pourtant il a quelque chose au cœur qui ne le laisse point se confondre avec les simples bourgeois ; comme lui il voudrait un rapprochement entre les mœurs de l'un et de l'autre peuples ; les contraintes sociales font perdre aux Allemands l'avantage de leur bon naturel ; les Français sont plus heureux : la société chez eux n'asservit pas.

« Nichts macht bey ihnen das gesellige Leben schwer und unangenehm. Hierinnen sollten wir es ihnen nachmachen. Denn worzu dienen doch alle die närrischen Ceremonien womit wir uns Teutsche plagen und unsere Haushaltungen beschwerlich machen ? Es ist darin öfters kein Schatten eines gesunden Witzes » (I₃, p. 87-88).

Il ne faut sans doute tirer de ces coïncidences curieuses d'autre conclusion qu'une remarque très générale : c'est qu'il y avait à Francfort plus d'un esprit éclairé. A côté, en dehors de l'opinion commune et de ses préjugés grossiers il y avait déjà un commencement d'opinion meilleure, qui prenait ses principes plus haut. Nous le savions déjà par le second livre de *Dichtung und Wahrheit*.

Voltaire n'aurait pas manqué de voir en tout ceci un effet de « cette révolution générale qui doit servir de marque à la véritable gloire de notre patrie ». « Elle a porté le goût en Allemagne » aurait-il ajouté. Eût-il eu tout à fait raison ? Son affirmation n'a-t-elle pas besoin d'une nuance pour rester vraie ?

4. Dieses ist nicht so in Franckreich. Das Geld hat allemahl den Vorzug vor den Tituln... p. 20.

La France est bien renseigné. A Paris on n'a d'égards que pour ceux qui ont de l'argent. « On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse », nous conte Montesquieu dans les *lettres Persanes*.

La comédie avait de bonne heure adopté le même point de vue simpliste qui était celui de la bourgeoisie.

Un homme est assez noble alors qu'il a de l'or.
On l'aime, on le respecte, on souffre ce qu'il ose.
S'il sait garder son or, il sait beaucoup de chose.
Enfin pour se parer de la nécessité
L'or en bourse vaut mieux que le fer au côté.

Du Ryer, *Les Vendanges de Suresnes*, act. II, sc. 5.

L'aveu est dénué d'artifice. On n'est pas plus franchement de sa classe ou de son monde.

Aussi ignora-t-elle longtemps, cette comédie des riches, la poésie de la pauvreté. Celle-ci ne fera sa première apparition qu'avec Marivaux et Destouches, et encore cette apparition-là sera-t-elle bien timide, bien discrète.

La comédie allemande, née dans d'autres circonstances et qui s'est développée d'abord sous l'influence de la comédie sentimentale, a un autre esprit. Elle est en ce sens moins bourgeoise et plus démocratique.

Mais La France vient de Paris, où, « le luxe et la richesse ont confondu tous les rangs » et il sait qu'il y suffit à la fortune d'un tour de roue pour faire d'un de ses pareils un gros financier devant lequel tous s'inclineront.

On avait déjà porté sur la scène allemande les deux domesticités, indigène et française, pour les opposer l'une à l'autre. Mme Gottsched avait même fait de cette opposition un des « motifs » principaux de la *Hausfranzösin*. Lafleur y est insolent au possible. Il refuse aux Alle-

mands même ce qu'il faut d'esprit pour construire une voiture : « Was kann das dumme hagelsdeutsche Volk anders machen und bauen, als dummes Zeug? » (*Deutsche Schaub.* V, p. 82).

La bonne dame qui n'aimait la noblesse que dans le monde s'est amusée dans *die ungleiche Heyrath* à contraster le domestique noble et le domestique roturier. Le premier est à la française, c'est un « Lakay ; l'autre est à l'allemande, c'est un « Kerl ».

Le domestique français continuera longtemps à être un des personnages favoris des écrivains dramatiques. On le retrouve jusqu'en 1783 dans la pièce de Grossmann, *Henriette oder sie ist schon verheirathet...*

Le bon sens, quand il s'affranchit des odieux préjugés de haine est quelque chose de si précieux que l'on nous pardonnera de signaler une œuvre bien modeste, mais qui peut-être provient des mêmes régions que notre très humble piécette : il y a tout au moins un peu de son esprit dans *der Offizier*, un lever ou plutôt un baisser de rideau (*neue Erweiterungen der Erkenntnis und der Vergnügens*. Band, VI. Leipzig, 1755).

Frontin y a justement cette politesse qui vient du cœur et qui, au dire de tous les étrangers non prévenus, était naturelle chez nous même « aux gens qui vivent dans la médiocrité ». Il peut dire à Pernillette, qu'il aime autrement qu'en valet de comédie : « Sey nicht böse... was meinst du, sollte kein tapferer Mann, so wie ich bin, Officier werden können?... » Son maître le traite en ami.

Ce Frontin est une exception. En général les valets français ne sont sur la scène allemande que des figures de théâtre, des caricatures plutôt en mal qu'en bien. On y épanchait sa bile d'envieux.

Le La France de notre auteur est supérieur à ce Frontin : il a moins de littérature et il est tout aussi bien élevé. La Fortune, en le choisissant, n'aurait pas la main trop malheureuse. On aimerait mieux avoir affaire à lui qu'à M. Turcaret.

5. Noch mehr Titul! und Burgerliche Titul!... p. 22.

Il y a donc des titres nobles. Ce sont ceux que l'on donne aux patriciens, qui à Francfort font partie de la noblesse, et il y a des titres bourgeois, que l'on donne notamment aux officiers des compagnies.

Entre les uns et les autres, il y a des titres qui ne sont plus « adlich » mais qui répondent pourtant à une dignité que n'a point le simple bourgeois.

Ce sont les titres de Docteur, de Jurisconsulte, de Médecin, de Conseiller...

En d'autres termes on reconnaissait à Francfort entre le patriciat et la bourgeoisie une classe intermédiaire qui semble avoir été fournie surtout par les « juristes » et les médecins.

Les médecins à Francfort étaient une grande estime, même avant

la dotation qui fit Joh. Ch. Senkenberg ; quant aux « juristes », ils avaient une grande importance politique dans une ville où tout droit était fondé sur une tradition. Si le sénateur Erasmus Senkenberg régenta, malgré ses humeurs violentes, le sénat qui le haïssait et la bourgeoisie qui ne l'aimait guère, c'est qu'il avait pour soutenir son talent de pamphlétaire une science profonde du passé juridique sur lequel prétendait s'appuyer le présent.

C'était une oligarchie qui gouvernait Francfort. Le Sénat véritable, celui qui gouvernait, se composait des deux bancs. Le premier était celui des échevins où siégeait la noblesse ; le deuxième banc était occupé par un petit nombre de bourgeois anoblis dont on était sûr, et par des juristes dont on avait besoin et qui le savaient. Cette oligarchie de tout temps fut aussi adroite qu'intolérante, et l'on pouvait voir sur un troisième banc, dans la dépendance des deux premiers, parader les représentants des corporations ouvrières, braves gens inoffensifs qui n'étaient point « *Senatoren* » mais tout bonnement « *des Rathes* ».

Ainsi l'on avait à Francfort ce spectacle curieux d'une ville qui n'était grande que par ses marchands, gouvernée par une aristocratie qui les excluait.

Mais ces commerçants étaient riches : il fallut compter avec eux. Ils finirent par exercer un contrôle sur l'administration, où ils n'avaient point de part directe ; précisément ce furent ces hommes des compagnies qui à force d'argent et d'intrigues à Vienne obtinrent la fondation des « collèges bourgeois » des Cinquante et un, des Neuf, et des Trois, qui si souvent tinrent le conseil en tutelle (Kriegk, *Kulturbilder*, 1875, note, p. 43...).

Fr. Max. von Lersner déplorera avec une amertume éloquente l'asservissement à la plèbe d'un Sénat aristocratique. Est-ce là une forme d'état convenable ? « *ich glaube, dass zwischen dem polo arctico et polo antarctico keine Regierungsform zu finden sey, wo einige aus dem Pöbel dem Magistrat über den Kopf gesetzt sind* » (*ibid.*, p. 44).

On voit que notre petite comédie se meut sur un fond qui mériterait bien d'être regardé d'un peu plus près. La vie allemande s'était concentrée dans les villes ; elle n'en est pas moins intéressante ; elle y gagne même en variété et en pittoresque.

Il s'était formé peu à peu dans cette apparente désorganisation plus d'un centre vivant, plus d'un foyer d'humanité originale (voir Introduction).

Peut-être en rapprochant les détails épars, en précisant les traits qui ne sont qu'indiqués, arriverait-on à déterminer le milieu auquel se rattache notre auteur, ceux auxquels il cherchait à plaire. Quels sont-ils ?

Ce ne sont point de simples bourgeois : l'auteur parle avec trop de désinvolture des compagnies ; il trouve qu'à tout prendre l'orgueil de l'aristocrate est plus accommodant que la ridicule vanité des petits.

Ce sont des gens ouverts aux influences françaises. L'auteur pourrait bien être un fils d'émigrant ; à coup sûr, c'est un homme pénétré de notre esprit et de notre politesse ; l'allemand qu'il parle porte la trace de l'usage fréquent de notre langue. La peinture de nos compatriotes, même satirique, est bienveillante et toujours juste : elle concorde avec ce que nous savons par Montesquieu, Dufresny, d'Argenson, nous l'avons vu (Sc. III, n. 2).

Des bourgeois qui, à Francfort, ont avec la connaissance, le goût de la France, et qui ne se confondent point avec les bourgeois des compagnies ne peuvent guère être que des réformés ou des amis des réformés, ceux dont le licencié Müller fait un si grand éloge (*Beschreibung*, p. 113 et 114).

Il règne dans la petite comédie le même esprit de libéralisme conciliant que l'on trouve dans les ouvrages du plus illustre d'entre eux, de Loën, qui fut de son temps un écrivain très lu et très considéré.

Les luthériens qui faisaient le gros de la population et même de la bourgeoisie les haïssaient. Ces réformés, à demi Français encore, n'étaient-ils pas des « intrus » et n'avaient-ils pas l'insolence d'être riches ? Le pseudo-baron de Risbeck nous conte qu'il y a « plus de trente maisons calvinistes qui ont trente mille guilders de revenus » (*Voyage en Allemagne*, trad. fr. 1793, p. 171 du vol. III). On disait communément qu'à Francfort les catholiques avaient les églises, les luthériens le gouvernement, mais que les réformés avaient l'argent. C'est un de ces crimes qui ne se pardonnent jamais.

Leur charité avait beau être inépuisable, elle ne gagnait point les cœurs. On en profitait sans la moindre reconnaissance. Déjà en 1667 Spener avait prévenu contre elle, y dénonçant un artifice politique.

Le peuple était en somme plus hostile que le patriciat. Les réformés étaient exclus du conseil, puisqu'il fallait être luthérien pour y être admis, mais un mouvement démocratique ne leur eût pas été favorable. Lorsqu'en 1787 ils obtiendront enfin du sénat l'autorisation de bâtir une église dans Francfort, les conseils bourgeois protestèrent. Cf. Ebrard Fr. C. (*die französische Reformirte Gemeinde in Frankfurt a. Main*. Frf., 1906, p. 136).

Ces réformés constituaient ainsi une sorte d'aristocratie d'un genre à part, qui semblait n'avoir d'attache que dans la classe marchande et parmi les gens éclairés. Ils étaient influents et discutés. C'est un avantage. Leurs amis, c'étaient ceux des lumières, ces honnêtes gens qui comme Gaspard Goëthe avaient su s'élever à une conception élégante et libérale de la vie (Cf. *Dichtung und Wahrheit*, I. II). Tous les autres les haïssaient, le peuple, la bourgeoisie luthérienne, le patriciat. Mais ils avaient la force qui devait vaincre. Ils étaient en effet les maîtres du commerce et le commerce devenait de plus en plus l'âme vivante de la cité. Son progrès était le leur. Quand il y eut à Francfort plus de cent

grands capitalistes, « ne négociant comme dit le *Dictionnaire universel du Commerce* (1759-1765, Copenhague, volume V, art. *Francfort*) qu'en lettres de change considérables », on eut beau faire, il fallut céder, parce que les plus puissants entre ces « marchands riches et fameux », c'étaient des réformés.

SCENA VI

1. Mit diesem Unterschied, dasz unsere verahmte Frantzosen... p. 25.

On voit qu'il y a pour les Allemands deux sortes de Français : il y a les Français de France et ceux des refuges (unsere).

M. Vernunft est en quelque sorte au stade intermédiaire. Voici déjà quelque temps qu'il est en Allemagne, mais il s'y considère comme étranger encore. Il a des attaches au pays d'origine et n'a peut-être pas encore renoncé à toute pensée de retour.

Il est dans l'état d'esprit où à cette date était encore, en dehors de Francfort, un grand nombre des émigrants de la révocation.

M. Lebhaft est tout frais émoulu de France ; il est à la dernière mode et apporte le dernier préjugé.

On aurait tort de s'imaginer que l'émigration s'accomplit en une fois — dans les deux ou trois années qui suivirent l'acte arbitraire du roi ; — elle se ralentit, mais les éléments qu'elle apporta compensèrent souvent le nombre par la valeur. Ce n'était plus tout le monde qui émigrant c'étaient ceux qui étaient riches ou qui voulaient exercer des professions libérales.

Parmi les commerçants qui vinrent de France à Francfort, les Brévilliers quittèrent Lyon vers 1726. Lyon enverra en 1745 Jean Fingerlin, qui est bien Français en dépit de son nom ; en 1753 un Pierre Johannot dont ses nouveaux compatriotes firent un Peter Johannot, établit à Francfort un commerce de soieries. Il venait d'Annonay.

Il y avait entre les Français établis à Francfort et ceux de leurs familles qui étaient restés en France un commerce constant, des liens que l'éloignement ne rompait pas et qui tôt ou tard attiraient...

C'est ainsi que ce Peter Johannot, qui vint en 1753, avait déjà des parents à Francfort. Un François Johannot, fils de Mathieu Johannot d'Annonay, est bourgeois de Francfort en 1746 et il épouse cette même année une demoiselle Speichert, fille d'un bourgeois de la ville (*Gross Protocoll der Reformirten Teutschen Gemeinde*).

Les Allemands seront en général beaucoup plus durs pour les Français, leurs hôtes, que pour ceux qui sont restés les sujets du roi. On oppose les uns aux autres, et si l'on ne peut dire que c'est à l'avantage

des seconds, on peut affirmer du moins que c'est au détriment des premiers.

Il parut en 1753 à Dresde une comédie très méchante et très sotte, *die Französın* : il n'y a pas de grossièreté ni d'affront que l'on ne se plaise à y faire à une pauvre créature ; — on lui refuse jusqu'à la connaissance même de sa langue maternelle, qu'elle enseigne. Ce sont deux Français de France qui ouvrent les yeux sur ce point à Mlle Charlotte.

die fremden Herren lachten

Und konnten kaum vor Lust die Zimmer recht betrachten.

Doch mietheten sie ein und scherzten auch mit mir :

Ich hielte vor mein Geld gewiss ein Murmelthier...

Plus le temps qui eût dû adoucir les contrastes avance, et plus la haine croît contre eux. Il y a dans les *Ephemeriden der Literatur und des Theaters* (Berlin 1785) une série de lettres sur « die Leipziger Zustände » (Bd. I, St. 4, 6, 24) ; elles contiennent une peinture satirique de la colonie de Leipzig, pleine d'insinuations malveillantes. Ce que l'auteur dit de plus aimable pour les Français est à notre adresse : « überhaupt aber sind die Colonisten im Karakter weder eigentliche Franzosen noch Deutsche : nur im äusseren Geschmack, im leichten, gefälligen Anstande gleichen sie ihren Vorfahren, innerlich aber sind sie stolz und bilden sich nicht wenig darauf ein, für die Matadore von Leipzig zu gelten. »

Le fameux Riccaut de la Marlinière est un « Deutschfranzos », comme on les appelait.

On trouve dans le roman d'Hermès, *Sophiens Reise*, 1769, lettre 6, un autre portrait, sans méchanceté celui-là et beaucoup plus spirituel, du même genre d'homme. Un « volontaire » bavard mais brave, indiscret mais galant homme, y met en assez mauvaise posture un major allemand. Après un récit de duel qui pourrait servir de modèle dans le genre héroï-comique, Hermès continue malicieusement : « Ich wollte, bei dieser Ausgabe den Franzosen weglassen, aber es gibt ja Menschen, die so jung sind, als ich war, wie ich die Szene sah und schrieb. »

2. Sehet unser Frauenzimmer mit ihren Reiff-Röcken...
p. 26.

Le panier devint d'usage presque général en France vers 1720 (Quicherat, *Histoire du Costume en France*). Il remplaça les modes charmantes que Watteau a rendues familières à notre imagination. La robe, au lieu de l'ampleur tombante que l'on relevait gracieusement de la main gauche avec le pouce et l'index ou que des épingles suspendaient en plis capricieux, prit la forme rigide du panier et dut se prêter avant tout à son balancement mécanique. Il est évident que le corps de la

femme, réduit à manœuvrer la lourde machine qui avait au moins 3^m,60 de circonférence, perdait de sa personnalité esthétique : il y avait moins d'elle-même dans sa marche et ses attitudes.

M. Vernunft, qui s'intéresse en homme de goût à la beauté féminine, regrette donc avec raison la plastique gracieuse des mouvements que le panier a fait disparaître. Il y avait en effet avec la mode ancienne, qui laissait au corps plus de liberté, toute une science des attitudes qui était connue des hommes aussi bien que des dames et dont l'objet était « den Leib in die beste Stellung zu bringen (*Vernünftige Tadelrinnen*, II, St. 3). Le mot « Leibes- Stellung » était devenu un terme technique, tant la chose était usuelle.

La Modesta de Gottsched (*Vernünftige Tadelrinnen*, I, St. 7) ne veut point imiter les coquettes et leurs manèges savants, mais elle sait être « geschickt vom Leibe — sie gibt sich keine gezwungene Stellung », elle se contente des grâces naturelles.

König a écrit son *Dresdener Schlendrian* avant que la mode désastreuse eût envahi la Saxe. On y parle avec enthousiasme de l'art des « découpures », parce que c'est une occupation qui favorise les jolis mouvements. L'Homme a aussi sa part d'éloges, et pour les mêmes raisons. « Was kan vortheilhafter vor das Frauenzimmer und reitzender vor das Mannesvolk seyn, als eben dieses Spiel » (*Dresdener Schl.*, 1747, p. 26).

M. Vernunft espère que l'on reverra un jour toutes ces choses gracieuses auxquelles s'étaient habitués ses yeux de jeune homme ; il ne peut croire que les femmes qui ont de l'esprit et du bon sens s'obstinent à une mode qui leur est si désavantageuse.

M. Klugmann est plus sceptique. Il ne veut point que l'on se vante trop haut d'avoir préservé le teint des femmes allemandes de ce rouge odieux qui a détruit la carnation naturelle des Françaises ; il a peur que quelque dame entende : or il sait que le sexe est fragile aux mauvais exemples.

On le voit, la comédie n'est peut-être pas très spirituelle ; — on s'y trouve pourtant avec des gens d'esprit, d'excellente compagnie tout au moins.

SCENA VII

1. Les personnages principaux, auxquels l'auteur nous a intéressés jusqu'à présent, se trouvent réunis tous les quatre dans cette scène.

Nous dirions que nous sommes avec elle au tournant de la comédie, si notre pièce méritait vraiment ce nom. Les deux jeunes gens se connaissent intimement : ils se sont régalez ensemble et ont ri de tout leur cœur. M. Vernunft et M. Klugmann sont très heureux de se savoir

tous deux de même avis et de pouvoir échanger leurs impressions, puisqu'elles ne diffèrent que juste autant qu'il faut pour être piquantes. Partout de la bonne humeur, de la gaité souriante, celle d'excellentes gens, qui jouissent de leur excellence, sans en avoir une conscience déplaisante. Le jeune Klugmann va présenter son ami aux dames de sa connaissance, et un bel esprit du *xviii^e* siècle vous dirait que l'amour va achever l'œuvre de l'amitié.

Peut-être est-ce ici le lieu de quelques réflexions sur le genre de talent que l'on peut reconnaître à l'auteur.

Certes son art, à prendre ce mot dans le sens ordinaire est des plus médiocres et de métier il n'en a pas du tout ; si à ces imperfections vous joignez celle du style, il vous sera très difficile de n'être point sévère en vos critiques, mais toutes les critiques du monde n'empêcheront pas que l'auteur n'ait un don précieux, celui d'une rare délicatesse.

Où le jeune Français par exemple étalera-t-il pour la première fois sa fatuité insolente, se couvrant de ridicule à plaisir par ses sottes hâbleries ?

Devant un autre Français.

C'est un Français d'esprit mûr qui avertira cette jeunesse de France, où il y a encore trop peu de maturité.

Il l'avertira en vain, car ce n'est jamais l'homme âgé qui corrige l'homme jeune.

Mais la chose grossière, facile, et qui se présentait d'abord, est évitée ; la lutte n'est plus entre deux nationalités, elle se circonscrit entre des individus ; elle met aux prises la sottise de l'un et le bon sens de l'autre. Ainsi l'auteur sait dès le commencement écarter les impressions qui pourraient être fâcheuses. Lui qui marquera si bien les différences, ménage les susceptibilités ; c'est pour laisser à l'affection le temps de naître.

Et tandis que le débat dans les scènes qui suivent se déplace ingénieusement pour se concentrer entre les jeunes gens, où il ne peut amener que des saillies sans conséquence, les deux bourgeois vieillissant, l'Allemand et le Français, s'entretiennent de l'un et de l'autre peuple en amis qui devisent ensemble, pour le plaisir qu'il y a à deviser, comme font les bons vieillards de Troie et les cigales d'été.

Il doit y avoir quelque mérite à ces adresses charmantes ; je sais de vrais écrivains qui en sont tout à fait incapables.

Nulle difficulté ne dérouté la finesse ingénieuse de l'auteur. Il veut être vrai : or il semble qu'il y ait des duretés qu'on ne saurait esquiver, quand on veut être vrai.

Comment fera-t-il donc pour donner sans heurter ni déplaire ces traits plus grossiers qui sont nécessaires à la vérité du tableau ?

Il emploiera à cet objet des figures de second plan, des gens de con-

dition inférieure. Ce sont les marchands Thum et Fein, ce sont les domestiques La France et Lallemand, ce sera Lisette, très accorte, mais très prudente.

Partout et toujours, dans le détail et dans son motif, c'est la même délicatesse exquise et discrète.

Peu à peu, elle lui gagne si bien notre cœur que cela même dont nous lui faisons d'abord un reproche nous apparaît dans une autre lumière et que nous nous surprenons à regretter presque notre premier jugement trop cru, trop dur.

Puisqu'il le faut, avouons-le donc, mais sans trop le répéter, que la pièce en tant que pièce est fort maladroitement conduite; puis, au lieu de la structure qui est le dehors, regardons le sentiment qui est l'âme et l'on verra que les transitions, considérées sous ce point de vue, sont ménagées avec beaucoup de tact; qu'il n'y a point de sauts brusques, que l'amour intervient au moment voulu, non par miracle, mais par une sorte de nécessité morale, qui est la bienvenue et dont on attendait l'effet.

Il n'est pas annoncé, mais tout était prêt pour qu'il vint. L'auteur ignore l'art d'inventer et de nouer une intrigue, de suspendre l'intérêt après l'avoir éveillé, mais il a su nous donner une telle impression du milieu dans lequel il lui plaît de nous transporter que notre sympathie acquiesce à ces jeunes amours comme à une chose toute naturelle et que les circonstances, de façon ou d'autre, devaient amener. Ces circonstances, son imagination ne les lui a pas présentées, parce qu'il n'était qu'un poète médiocre, mais comme sa sensibilité est très juste, et qu'elle a touché la nôtre, nous ne doutons point qu'elles ne se produisent. Nous les désirons comme lui et avec lui, et nous sommes charmés de savoir que des liens de tendresse uniront à jamais ces honnêtes cœurs.

So waren jene Träume.

Doch mehr als Träume (Nathan, letzter Auftritt).

On peut citer Nathan à propos du *Franzose* : autour de l'œuvre glorieuse et de l'œuvre inconnue il y a la même pureté d'atmosphère morale.

2. Ich habe eure Versammlung vor eine Versammlung der Quacker angesehen... p. 29.

En même temps que la maçonnerie se répandait en Allemagne, y créant partout des centres philosophes, des points de départ et d'appui pour la pensée libre qui dans cette première naïveté de son enfance s'imaginait pouvoir être à la fois tolérante et souveraine, on voyait, plus ou moins secrètes, toutes sortes de confréries chercher à renouveler le christianisme en l'adaptant aux formes nouvelles de la sensibilité

humaine. Francfort avait sa loge depuis 1742 ; elle eut également ses « colléges » mystiques. « Es entstanden die Separatisten, Pietisten, Herrnhüter, die Stillen im Lande, und wie man sie sonst zu nennen und zu bezeichnen pflegte » (*Dichtung u. Wahrheit*, I. I).

Certes la majorité des adeptes y allait de tout cœur. L'âme était tourmentée d'un désir de nouveau. Le père de Lessing avec son bon sens avait pourtant raison dans la lettre que cite Erich Schmidt (*Lessing*, I, 697). « Es scheinen, man wolle an vielen Orthen entweder in die Freymäurer-Gesellschaft oder in die Mährische Bruder-Gemeinde treten, wenn man vor andern was besonders zu seyn pretendiret. »

Il y avait en effet bien de la vanité dans toute cette fièvre d'affiliations mystérieuses, et ce qui est pire, dans les conventicules des « nouveaux-nés en Christ » il y avait bien de l'hypocrisie.

De Loën nous dépeint une de ces dévotes associations dans son roman *der Graf von Rivera* (Ulm und Memmingen 1752). Les saintes âmes se sont emparées de l'esprit de la châtelaine de Königsholm : « Ich sah bei ihr nur gemeine Handwerksleute von verschiedenem Alter und Geschlecht aus- und eingehen. Von Morgen bis Abends und öfters bis in die Nacht wurde darin nichts gethan, als disputiret, gelesen, gesungen und Betstunden gehalten » (p. 184).

C'est une société semblable que notre jeune homme aura eu l'occasion de visiter à une heure de prière, et c'est par ignorance des choses allemandes qu'il nomme les pieuses gens des Quackers. Il faut espérer qu'il n'a pas rapporté de sa visite une aussi fâcheuse impression que de Loën, et qu'ils lui auront paru être tout uniment d'honnêtes fanatiques, ou si l'on aime mieux, des dévots outrés.

« Die Unordnung dieser Leute geht allzu weit ; man redet immer von der Liebe, man betrachtet dabey weder Stand noch Geschlecht : man liebet sich nicht allein geistlich, sondern man macht auch Heyrathen. Da heisst es, vor Gott wären wir alle gleich, der Satan hätte den Hochmuth und diesen Unterscheid der Stände in die Welt gebracht » (p. 187).

Ce qui scandalise de Loën ne nous scandaliserait plus. C'est une remarque qu'il est bon de faire en passant. La piété profonde a ses hardiesses ; elle unit deux êtres malgré le préjugé mondain qui les sépare et Meile de Merlau qui se vante d'être « von cinem alten Hause » épouse le bourgeois Johannes Petersen (*Freytag, Bilder*, Bd IV, p. 55).

3. Das Haselieren, so ihr bey euren Begräbnissen vorhabet... p. 30.

Les Allemands pouvaient tirer profit de l'aimable pièce, dont les critiques ne semblaient viser que les Français.

Encore une fois, il faut bien avouer que l'auteur était un homme d'esprit et de très bonne compagnie. Ce n'était pas un très grand écrivain : il appartenait simplement à une élite intellectuelle, de laquelle le public était bien loin encore. Celui-ci aurait peut-être eu raison de dédaigner la modeste comédie, mais on est souvent au-dessous de ce que l'on dédaigne.

Ne met-il pas beaucoup de délicatesse à faire sentir à ses compatriotes ce qu'il y a de déplacé dans les réjouissances funéraires ? Elles n'étaient pas une particularité de leur pays, mais elles n'étaient déjà plus d'usage en France, dans les classes éclairées.

Müller qui a le souci du bon renom de Francfort nous dit bien que l'on fait dans les grandes occasions de la vie civile moins de dépenses de table que par le passé, que l'on est revenu de ces réunions bruyantes qui duraient plusieurs jours, mais il reconnaît que l'on n'a point cessé de déployer dans les enterrements un luxe et un appareil vraiment extraordinaires.

On sait par Gœthe (*Dichtung und Wahrheit*, I. II) que ce fut un des voisins de la maison paternelle, l'ainé des frères Ochsenstein, qui eut le premier le courage de rompre avec cette tradition d'orgueil.

4. Ihr seyd zum ernsthafften gebohren, und zu den Ceremonien... p. 31.

Les « cérémonies » pesaient d'un poids très lourd sur la société allemande et notre auteur a bien raison de leur faire la guerre. Elles rendaient les rapports entre les gens, les actes les plus simples de l'existence commune si pénibles, si désagréables que l'on pourrait croire que leur objet était de maintenir les hommes isolés les uns des autres.

Voltaire, c'est convenu, est superficiel : il me semble toutefois qu'il y a des ordres de choses très importants, où il n'est superficiel que pour notre ignorance. Est-ce donc d'un esprit sans profondeur que de penser comme il fait qu'une coutume qui se modifie a plus de portée qu'une bataille qu'on gagne ou qu'on perd ? « Il ne revient rien au genre humain de cent batailles données ». Ce même genre humain profite tout entier d'un préjugé que l'on perd en un coin du monde.

Il est possible que ce soit un paradoxe, mais c'est un beau paradoxe : il y a une pensée derrière et une expérience qui la justifie. Le bon Müller eût certainement approuvé M. de Voltaire et applaudi à l'auteur de notre comédie, lui qui nous déclare avec tant de satisfaction : « Die viele weitleufftige Ceremonien haben abgenommen ».

Son optimisme ignorait que les habitudes d'esprit créées par les usages traditionnels survivent longtemps encore à ces usages.

On était tellement attaché par exemple à la superstition du costume

que le médecin Senkenberg jettera feu et flamme, lorsque Fr. M. de Lersner, après un voyage à Paris, renoncera à la robe noire et au collet du sénateur : on le verra à l'église en vêtement de couleur, avec un gilet de soie blanche brodé d'or. Ce fut bien pis encore, lorsqu'un homme de la bourgeoisie, Textor, suivit l'exemple du patricien et se rendit au « Römer » sans le collet officiel. Ce jour-là Senkenberg écrivit dans son journal : « So wird alles Wind und Schein, wir sind schon vom Wesen des Guten abgekommen und nun schwindet auch noch die Form desselben ».

SCENA VIII

I. Laszt uns alle Ceremonien bey seite setzen..., p. 32.

Ainsi, plus de courage ou plutôt un peu d'audace, voilà ce que l'on souhaite ici aux femmes allemandes. Il faut qu'elles se débarrassent de ces contraintes où la société emprisonne leur charmant naturel. « Meine liebe Freundin, wir wollen mit dieser Freyheit leben, die die Annehmlichkeit des Lebens ausmacht ». La jeune Française qui est aussi sérieuse qu'elle est aimable et spirituelle, aidera son amie allemande à oser être elle-même ; il faut que Sophia ait la franchise de sa tendresse.

Au groupe des deux jeunes hommes il convient, pour avoir tout le charme discret de la pièce, d'opposer le groupe des deux jeunes femmes qui lui fait pendant.

Et quels jolis échanges vont se faire entre les cœurs !

Le jeune Français apprend à être vrai et simple, la jeune Allemande à être libre et confiante.

Léonore étant parfaitement ce qu'elle doit être n'a rien à apprendre, mais au fils de M. Klugmann il manquait une chose, c'était de connaître son propre mérite ; à voir qui l'aime, il ne peut plus l'ignorer.

L'auteur évidemment, on ne le peut trop redire, s'était fait un cœur égal entre les deux peuples et son affection lui indiquait le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre, la perfection qui pouvait naître de leur rapprochement.

La Française qui joue dans la pièce un rôle important à force de bonne grâce, et qui sait avec ses vingt ans parler raison tout comme une dame de Marivaux, reprend ici, peut-être à l'insu de l'auteur, quelques-unes des idées qui avaient été chères à Gottsched. Gentiment, sans pose, avec du bon sens et un sourire, elle continue l'œuvre d'affranchissement qu'il avait entreprise à ses débuts, quand il avait vingt-cinq ans et qu'il écrivait les *Vernünftige Tadelrinnen*...

C'est que ces idées de Gottsched étaient d'origine française ; elles

sont déjà en partie dans Thomasius qui nous les a empruntées avec l'idéal de l'honnête homme ; elles étaient le premier don que la France faisait à l'étranger qui osait approcher de son sourire.

Gottsched intervient à tout moment dans les *Vernünftige Tadeln* en faveur des femmes. Il veut qu'elles soient instruites, il veut qu'elles aient dans la société une place au moins équivalente à celle qu'elles y ont en France ; il veut que le mariage soit vraiment une union intellectuelle, où l'amitié éclairée embellit le devoir journalier, mais ce ne sont là que des idées de bon sens : Gottsched a du cœur. Voyez comme il défend les femmes contre les galanteries grossières du sexe fort (II, St. 41). Il voudrait aussi les protéger contre la jalousie des maris, mais il ne connaît qu'un moyen efficace pour les prévenir, c'est d'aimer (II, St. 47). Il était de coutume d'exercer son esprit aux dépens des vieilles filles... Gottsched ne se moque pas : il fait parler la pauvre Verecunda Germännin avec tant de sincérité que l'on est attendri et que l'on pardonne d'avance à Gottsched toutes les sottises qu'il commettra plus tard : « Ich habe gewünscht einmahl eine Mutter wohlgearteter Kinder zu werden » (II, St. 36).

Les contemporains ont toujours la vue trop courte. Ceux d'alors se plaignaient que nous introduisions nos modes en Allemagne ; avec les modes se sont glissés des sentiments et des idées qui dans le silence ont fait leur œuvre bonne.

Les idées de Gottsched sont celles du *Franzose*. Ce sont celles aussi de ces filles de bonne maison que la pauvreté ou l'amour de leur religion amenait en Allemagne, où elles faisaient le métier de gouvernantes : pour le plus grand avantage de tout le monde, elles ont su les mettre dans plus d'une jeune cervelle féminine.

Quelqu'un devrait bien nous donner une histoire de ces gouvernantes.

SCENA IX UND SCENA X

1. Nein, liebe Sophie, fürchtet euch nichts !... p. 39.

L'enthousiasme de M. Lebhaft, son brusque changement de façon qui n'est au fond qu'un retour à son meilleur « moi », le naturel parfait, avec lequel il revient à la simplicité dont en parole il faisait fi, ce sont là des traits heureux. Le pinceau est léger, s'il n'est pas très savant.

Dès qu'il a découvert la nature, le jeune homme s'est rendu, ou plutôt il s'est retrouvé. Il n'en connaissait jusqu'alors que la contre-façon ; maintenant qu'il l'a vue dans sa sincérité, il ne peut plus aimer qu'elle, et il lui donne son cœur tout entier sans regret ni réserve. C'est une conversion.

Les paroles discrètes de Sophia ont eu pour lui le charme qui attendrit : elles venaient du cœur ; elles n'ont point passé par l'esprit pour s'alambiquer et perdre leur naturel. Dans leur candeur innocente elles portent l'âme à l'âme, tout entière et toute nue.

Sophia aime, elle le dit, et elle croit que ce serait bien mal que de la tromper, elle qui est sincère. Cette ingénuité-là laisse bien loin derrière elle, comme quelque chose de vieillot et d'usé, la coquetterie galante et son jeu traditionnel qui faisaient alors les délices du théâtre.

La victoire de la jeune Allemande est vraiment une victoire de la nature sur la mode qui l'altère. Le jeune Français instruit par l'amour préfère la femme à la dame, l'être vrai à la créature artificielle.

On sent un instant passer sur la pièce oubliée un souffle frais, qui annonce le renouveau prochain. Il y a souvent ainsi une valeur de symbole dans les commencements les plus humbles ; seulement on ne l'apprécie qu'à distance, quand les choses se sont accomplies.

La maxime de Boileau prend sur les lèvres du jeune homme un sens imprévu : elle a une application morale tout autant qu'une application littéraire ; elle n'est plus une règle, elle est un principe ; elle devient une formule anticipée de ce que l'on appellera le « retour à la nature ».

C'est avec joie que la pensée de Rousseau dut être accueillie dans ces milieux où l'on aspirait à être soi. Le Genevois osa entrer en lutte avec la grand'ville et venger la province, car tous les pays de France et presque toute l'Europe étaient devenus les provinces de Paris. Aux salons parisiens et à leurs idoles il oppose quelques braves gens qui vivent aux pieds des Alpes et tout le monde prend parti pour les bons provinciaux, Paris même, où il n'y a pas que des petits maîtres et de beaux esprits sur le pavé du roi.

L'Allemagne, dont la littérature était insignifiante, se sentait province. Elle en était humiliée ; elle eut le courage de faire comme le philosophe et de se retourner avec lui contre l'influence qui venait de la capitale. « O Paris, ville de boue ! » De cet acte de courage est née une littérature.

« Schon und früher auf die Natur gewiesen, wollten wir daher nichts gelten lassen, als Wahrheit und Aufrichtigkeit des Gefühls und den raschen, derben Ausdruck desselben. »

C'est ce qu'écrivait Goëthe, rappelant dans *Dichtung und Wahrheit* l'effort de sa jeunesse. Il dira des lettres françaises qu'elles lui paraissaient alors « bejahrt und vornehm », et peut-être avait-il raison. Mais il sera toujours permis de regretter qu'à cet endroit il n'ait parlé de Rousseau qu'en des termes insuffisants. C'était lui qui avait été le libérateur.

SCENA XI

1. Hast du meine Jungfrau gesehen?... p. 44.

Comme la scène III et V, c'est une arlequinade sans Arlequin. Si Arlequin y voulait jouer son rôle, ce serait à condition de le tenir comme il le faisait en de certaines pièces de Marivaux où il oubliait sa nature propre pour rester dans la vérité simple du caractère.

Mais Lisette est beaucoup trop naturelle pour le masque et les grâces de Colombine. Colombine ne pourrait renoncer ni à son obstiné sourire ni à ses œillades assassines. Lisette ne sourit pas à tout propos ni à tout venant, et il n'y a point de pièges dans ses yeux ; ils n'ont que de la franchise avec une pointe de malice.

Aussi croyons-nous à la sincérité de La France : cette soubrette-là n'est point comme les autres ; elle a du piquant tant elle a de naturel !

Et qui sait ? Les galanteries à la française ne lui déplairaient peut-être pas toujours. Elles sont irrésistibles, quand on les croit vraies.

L'auteur ne s'est pas même donné la peine de faire de Lisette une Lieschen. Elle est pourtant bien de Francfort, comme La France est bien de Paris, quoiqu'il ne doive pas se trouver trop dépaycé à Francfort. On dit que de tout temps l'air y fut bon pour les gens d'esprit, même en condition. Les domestiques en effet, si l'on en croit de Loën et la peinture qu'il nous en fait dans ses Lettres curieuses, ne s'y tenaient point pour de petits personnages, et ils se donnaient du Monsieur et du Madame, à cœur que veux-tu (*Kleine Schriften*, II, p. 27).

Le gentilhomme a fait savoir qu'il avait besoin d'un domestique auxiliaire. Une servante annonce M. Heinrich. M. Heinrich est introduit. « C'est moi, Monsieur, fait-il, le laquais que Mlle Louise a prié de venir. » Mlle Louise était une petite souillon, « ein Küchenpudel ! » (*Ibid.*, p. 28).

Comme les Francfortois de ce temps-là, leurs domestiques savaient au besoin avoir la parole crue et le geste persuasif. Le domestique de de Loën était quelque peu négligent : un beau jour ses souliers qu'il avait mal essuyés laissèrent derrière eux sur le tapis une empreinte poussiéreuse. Fureur de la fille de chambre, qui vous saisit de Loën par le bras et lui montrant du doigt les traces accusatrices du valet lui dit avec des yeux qui flamboient : « Wir leben hier nicht wie die Schweine ! Wir sind, Gottlob ! zu Frankfurt am Mayn ! » (II, p. 21).

L'effronterie coutumière aux soubrettes de comédie était donc ici franchise toute naturelle et dont chacun prenait son parti ; elle n'avait pas besoin des planches pour excuse ou pour prétexte. Mon Dieu, tout

le monde à Francfort était un peu comme le langage du jeune Gœthe, « *derb und gehörig!* ».

Comme on le voit *La France* est tombé en de bonnes mains. Il sera aimé, mais gare à lui, s'il s'égare jamais à vouloir lire de nouveau dans les yeux menteurs de *Colombine* ! Il verra ce qu'il en cuit à être infidèle, quand on a le bonheur d'être le mari de dame *Lisette*, — à moins que tout simplement et comme tant d'autres, *Lisette* ne se taise et pleure.

SCENA XII

1. *Bevor ich euch gesehen hatte*, p. 47.

Le portrait des deux jeunes filles n'a été qu'ébauché ; c'est une esquisse.

Mais elle est délicate et nous savons qu'il y a des études que l'on préfère au tableau.

Il serait assurément excessif de comparer *Sophie* à *Minna*. *Minna* est une figure achevée, une créature vivante et dont le cœur nous intéresse pendant des actes entiers ; nous n'avons de *Sophie* qu'une vision trop brève.

Pourtant, elles sont toutes deux de même race.

La franchise avec laquelle *Sophie* exprime ses sentiments — la joie de pouvoir faire enfin des confidences qui lui pèsent, de savoir qu'elle n'a point à faire un mystère de ce qu'il lui est si doux de révéler, ce sont là des traits qui marquent dans leur auteur mieux que de l'esprit ; il a de la bonté, une bonté mûre, mais toute paternelle, prompte à s'attendrir aux élans de passion d'un jeune cœur de femme.

Il a même donné à la jeune Allemande quelque chose d'âpre et de fruste, qui est tout à fait caractéristique de cette fémininité virginale. Elle ne sait pas jouer ni biaiser avec son cœur. Elle a pu se taire, mais maintenant qu'elle sait qu'il n'y a point de mal à parler, elle n'éprouve aucun embarras ; elle n'a qu'une peur, c'est de n'être point aimée de celui qu'elle aime tant, et c'est ingénument, sans coquetterie, sans même une rougeur, mais avec des larmes au bord des yeux et un cœur qui bat bien fort, qu'en quelques mots très simples, elle lui dit tout le secret de son âme aimante.

Ce n'est point l'aveu de la faiblesse qui désarme, c'est une chaste déclaration que son ingénuité même embellit.

Ainsi *Minna*, docile à la spontanéité de son cœur, courait au-devant de *Tellheim*, lui reprochant de ne l'avoir point encore épousée.

Et comme *Minna* elle a dans l'abandon l'orgueil légitime d'un cœur qui sent confusément ce qu'il vaut. « Il vous faudrait mourir de honte, dit-elle, si vous aviez jamais l'intention de me tromper. »

Léonore forme avec elle un contraste d'autant plus touchant qu'il n'a rien d'artificiel. Ce ne sont point des figures « contrastées » comme on disait dans l'argot littéraire.

Ce n'est que la grâce qui change dans les deux aimables figures ; elles ont toutes deux le même fond de candeur et d'honnêteté.

Léonore est parfaitement maîtresse d'elle-même. C'est une jeune Française, à la veille du mariage, qui se sent femme et dame. Elle a l'art de se conduire. La conscience qu'elle a de ce qui est bien et convenable relève le prix rare de sa tendresse. Elle sait ce qu'elle fait et il y a dans son cœur toute sa raison. Elle est conforme à un type de la Française dont on trouverait plus d'un exemplaire dans Marivaux. Ces jeunes filles-là sont mieux que des ingénues : leur candeur a du sérieux. C'est qu'avec l'excellente éducation qui préserve, elles ont l'expérience d'un monde de choix qui ouvre les yeux sans enlever aux choses leur poésie. Elles sont naïves et averties : leur tendresse est sincère, mais elle est éclairée.

Vous connaissez bien celle-ci. Chardin l'a portraiturée il y a quelques années déjà, récitant sa leçon à sa mère attentive : depuis elle a été admise dans un de ces cercles bourgeois, dont Dufresny nous a donné une satire plutôt qu'une image fidèle, dans ses *Amusements sérieux et comiques*. Elle y a beaucoup observé, et elle a beaucoup retenu. A l'éducation familiale elle doit son cœur, à l'éducation mondaine son esprit, qui est comme la lumière de ce cœur délicat. La charmante créature est le produit et la fleur de toute une civilisation.

Cette supériorité qu'il y a déjà du mérite à reconnaître et dont elle a malgré toute sa modestie le sentiment très net, très précis explique son attitude et son langage. Elle domine et condescend. Elle a discerné le jeune Allemand, elle sait fort bien qu'il l'aime, comme elle sait fort bien aussi qu'elle lui en impose beaucoup et l'une et l'autre chose lui semblent également très naturelles. Quand il en vient à l'aveu, elle approuve sa flamme, mais l'émotion de la femme qui aime est à peine perceptible dans ses paroles. Ce n'est pas qu'elle ne soit très touchée, éprise même, mais elle est sage, entièrement raisonnable. Sa discrétion même est une pudeur, et elle a d'autant plus de réserve que le sentiment qu'elle éprouve est profond et délicat.

Ce n'est point à elle qu'elle songe dans son attendrissement : sa première pensée est de grandir devant lui-même l'homme auquel elle se sent chère et qui ne sait point assez tout ce qu'il vaut : elle lui dit tout le prix qu'elle attache à la simplicité, à la franchise, à toutes les vertus sérieuses qu'elle aime dans le peuple allemand et qu'on n'estime pas autant qu'on le devrait dans le pays d'où elle vient...

Elle est sans petitesse orgueilleuse ; ses manières sont prévenantes ; elle a l'accueil aimable, et pourtant pour exprimer son cœur elle se contente d'un sourire ou d'une main tendue... ce n'est qu'une bour-

geoise sans doute, mais il y a en elle une fleur d'aristocratie, la plus exquise de toutes, je veux dire la discrétion dans le charme.

SCENA XIV

1. Wolte der Himmel, dass sie doch einen Einfluss über diese zweyerley Völker nehme !... p. 51.

Notre comédie serait-elle une comédie de famille ? un divertissement composé à l'occasion d'alliances matrimoniales entre une famille française et une famille allemande ?

Parue ou écrite en 1746, la comédie pourrait se rapporter à quel-que une des unions contractées durant l'année précédente.

Il y a le 24 octobre à l'église réformée un double mariage mixte, comme dans notre pièce. Un Passavant épouse une Allemande, Mlle Pauly von der Lahr et un Allemand, Thurneysen, épouse une Française, Mlle Jordis. Cette demoiselle Jordis était-elle une parente ou une alliée des Passavant ?

Le 14 décembre de la même année, de nouveau deux mariages mixtes en un jour. Un Passavant (la famille était nombreuse) épouse l'Allemande Marie Koch et l'Allemand Bettbier épouse une Catherine Trévisan, qui à en juger par le nom pourrait bien être une Française.

Tandis que ces unions entre Français et Allemands étaient à cette époque extrêmement rares dans les Colonies proprement dites, elles sont déjà fréquentes dans la Communauté réformée, comme en fait foi le *Gross Protocoll der Reformirten Teutschen Gemeine* que nous avons consulté.

Les paroles touchantes par lesquelles M. Klugmann termine la pièce ont donc pu être accueillies dans plus d'une famille de Francfort avec un pieux attendrissement. Elles y avaient un sens précis, elles éveillaient des sentiments qui étaient sacrés à ces cœurs droits et simples : « puisse votre union avoir une influence heureuse sur les deux peuples : c'est ce que nous voulons demander au Tout-Puissant ».

Les haines, les méfiances se taisaient. Autour du rêve de bonheur individuel passait sur les jeunes têtes un rêve plus haut, de bonté humaine, d'intelligence qui unit.

Y a-t-il aujourd'hui beaucoup de maisons, où à propos d'un mariage on ait de ces généreuses pensées ?

DAS FRAUENZIMMERS PRO ET CONTRA; ALAMODISCHES LIED.

Dem Frauenvolk zum edlen Lob...

Cette chanson du « Pro et Contra » sans se rapporter directement à

l'une ou l'autre pièce conclut très bien le petit volume qui les contenait. Arlequin qui s'était vu exclure un instant de la scène y rentre et y use de son droit qui ne se peut périmer,

Pour ce que rire est le propre de l'homme.

L'auteur du *Frantzose* n'avait point donné de rôle au bouffon ; l'auteur du *Dreszdener Schlendrian*, plus curieux de réussir, avait fait une place à ses plaisanteries, bien lourdes pourtant pour l'atmosphère de la pièce.

Le personnage important dans le *Dreszdener Schlendrian*, c'est Mme Rechts und Links. Mme Neuber y eut un grand succès. Mme Neuber n'était pas seulement la tragédienne dont la postérité a gardé le souvenir ; elle excellait également dans la comédie et même, c'est son talent de comédienne qui la signala d'abord à l'admiration des beaux esprits.

Mme Links und Rechts est une Célimène saxonne, mais une Célimène qui joue la coquette, plus qu'elle ne l'est en réalité ; puisque tout son artifice est de feindre de l'aversion pour l'homme dont le sérieux lui fait peur et dont l'amour la rassure.

Le personnage à vrai dire n'existe qu'en intention : le rôle est vide, la figure à peine indiquée. On se demande comment la Neuber s'y prenait pour donner de l'intérêt à cette ombre de réalité. C'était proprement faire quelque chose de rien.

À côté de cette coquette, qui est censée connaître tous les manèges adroits, König met une amoureuse ingénue, Mlle Sittsam, qui ne voit pas du tout ce qu'il peut y avoir de répréhensible à aimer qui nous aime.

La pièce de König est bien loin de valoir *der Frantzose* ; cependant, elle fut célèbre, tandis que personne ne fit attention au *Frantzose*.

Ce que l'on peut dire aujourd'hui de plus avantageux en faveur du *Schlendrian*, c'est qu'il y a de la décence dans les portraits de femme et que c'était chose rare à l'époque où il fut composé. Mme Gottsched effrayait Lessing par ses plaisanteries un peu crues. J'oserais même dire qu'il y a plus que de la décence : il y a ça et là une sorte de grâce un peu gauche, qui s'essaie.

Malgré son infériorité, la pièce ne faisait point trop disparate avec le *Frantzose* qu'elle semblait recommander de toute sa popularité, juste ou injuste.

Les deux pièces offraient d'ailleurs une sensible analogie d'intrigue : en effet elles aboutissent toutes deux à un double mariage entre des personnes qui ne semblaient point faites les unes pour les autres.

Dans le *Dreszdener Schlendrian* l'homme sérieux épouse une coquette, et l'ingénue un petit-maitre. Dans le *Frantzose* l'Allemande épouse un Français et c'est une Française qui épouse le jeune Allemand.

Nous avons donc dans l'une et l'autre pièce l'éternel jeu d'amour et de hasard dont le cœur ni la vie ne se lasseront jamais.

La chanson vient terminer le jeu, qui attendrit, par un contraste plaisant, comme il est de tradition au théâtre, comme le drame des Satyres venait après le drame tragique ; — galante et gouailleuse, louant et persiflant à la fois, interrompant de son latin irrévérencieux l'allemand plein d'hommages et de respects dévots, c'est bien une chanson à la mode comme elle s'intitule, car c'est la femme qui en fournit la matière, et l'être charmant dont les comédies viennent de nous dire l'amoureuse bonté y redevient comme dans les « scherzhafften Gedichten » l'insaisissable énigme dont les sages ont tant souffert, mais qui n'est pour le pitre qu'un « étrange animal ».

Die Frauen nutzen in der Welt,
Quis sine his periret ?
Es wär ja um und um gefehlet,
Integritas rediret,
Es ging ja noch so übel her,
Adamus non peccasset,
Wann auf der Welt kein Weibsbild wär ?
Infernus jam cessasset.

Arlequin prend sa revanche. Tandis que les aimables gens qui viennent de se divertir en faisant métier d'acteurs se disent adieu, il est monté sur la scène et entonne le chant sarcastique.

CONCLUSION

Personne peut-être avant nous n'a eu un regard pour la petite comédie que nous venons d'étudier dans son détail.

En voulant la rapprocher de nous pour la considérer plus à loisir, nous avons soulevé tout un vaste tissu de faits et de rapports, de circonstances et d'idées. L'humble chose tenait à beaucoup de choses.

C'est que l'inconnu qui l'avait écrite avait plus d'esprit que n'en ont les trois quarts des écrivains dramatiques, et que l'esprit, jusque dans ses œuvres les plus modestes, a l'art de réunir des choses qui semblaient ne se point toucher.

Malheureusement l'esprit ne suffit point au théâtre.

Le public ne s'intéressait aux Français que si on les lui rendait ridicules ou odieux, mais même sans cette circonstance, même en supposant à ce public des dispositions bienveillantes, il est peu probable que la pièce eût fait sur lui quelque impression.

L'auteur est beaucoup trop délicat ou plutôt il n'a point de force en dehors de sa délicatesse.

Or il n'est pas défendu à l'auteur dramatique d'être délicat ; seulement, c'est un luxe dont il peut très bien se passer, tandis qu'il lui est indispensable de saisir le spectateur. Qu'il cherche à l'émouvoir ou se contente de l'égayer, pour obtenir sa faveur, il faut qu'il le prenne aux entrailles.

Il y a beaucoup de délicatesse dans le théâtre de Marivaux ; il n'y en a point du tout dans celui de Gherardi ; l'un et l'autre ont eu un succès égal auprès du public.

Ce n'est le plus souvent qu'à la lecture que la différence se fait ; c'est à la réflexion qu'elle devient sensible.

Les pièces italiennes paraissent alors ce qu'elles sont en en effet, des farces ; les pièces de Marivaux des œuvres exquisés, où il y a une âme, de l'esprit, du cœur.

Il y a de tout cela dans notre pièce et en abondance, mais on n'y trouve point ce qui est commun à Gherardi et à Marivaux, cette puissance d'agir directement sur l'auditeur et de forcer l'intérêt, cette humeur vive qui gagne d'arrivée et à la première charge. Le *Frantzose*, tout spirituel qu'il est, n'est qu'un dialogue comique, ce n'est point une comédie.

Pourtant on peut, on doit le lire. C'est une lecture qui fait du bien et qui instruit ; elle repose et elle éclaire.

L'œuvre dédaignée nous fait comprendre des choses qui la dépassent ; elle fait surgir des horizons, dans lesquels elle disparaît.

Un milieu revit un instant, celui dans lequel se forma Goethe. On croit entendre parler ceux qui furent les amis de son père.

Le mystérieux Swedenborg qui assistait aux entretiens des Esprits et des Anges comme vous allez à une conférence ou au théâtre, avait appris de ses savants amis que les grands événements, ceux qui modifient la marche des choses humaines, parce qu'ils émanent des volontés divines, passent inaperçus de l'homme. L'homme parle des révolutions d'états, des chutes d'empires, des conflits entre les peuples, mais il ne sait pas que c'est en 1757 que les vieilles églises ont été supprimées par Dieu des sources de la vie et que c'est dans une nuit précise de cette même année 1757 qu'est

née la Jérusalem nouvelle, qui changera la face de la terre et y fera fleurir le ciel parmi les Élus.

Je ne sais pas si les anges ont l'esprit malicieux et s'ils ne sont pas quelque peu amusés de la crédulité de Swedenborg, mais ils l'ont fait en gens d'esprit qui ne mystifient jamais si bien qu'en disant la vérité.

En effet, c'est ce que l'homme ne remarque pas qui est important pour l'homme.

Un autre penseur qui ne ressemble en rien au voyant chrétien a rencontré la même vérité et lui a donné son expression la plus exacte, quand il a parlé de l'Heure silencieuse.

Une de ces Heures silencieuses, c'est celle où se préparait lentement en Allemagne l'esprit qui allait se faire jour enfin avec Goethe.

Cette heure dura des générations, mais Swedenborg vous dira que les Esprits ne mesurent pas aux mêmes mesures que nous.

Lorsque, au retour de Leipzig, Goethe, dans sa chambre de malade, las de regarder par delà les jardins et les remparts la plaine verdoyante qui se perdait au loin, prenait parmi les in-folios de la bibliothèque paternelle les deux volumes de Gottfried Arnold, *Ketzer- und Kirchen-Geschichten*, le hasard de cette curiosité d'enfant lui apportait quelque chose de bien lointain déjà. C'était l'œuvre d'une génération disparue qui allait fructifier enfin dans cette pensée qui naissait.

Là où l'homme n'avait vu que la longue histoire douloureuse des mésintelligences et des duretés sectaires, le « patronus hereticorum » découvrait au jeune Wolfgang toute la beauté qu'il y a dans les horizons humains, quand le regard qui les embrasse est celui d'un sage qui veut comprendre et aimer.

Au sortir de cette lecture le jeune homme dont l'âme

avait encore l'indécision de son enfance se disait sans doute avec émotion : « es ist nöthig, dass ich vernünftig und billig werde... »

C'est à peu près ce que dit M. Lebhaft dans notre comédie. Lui aussi a bien de l'enfance dans tout son être. Il vient de rencontrer celle qu'il est dans sa destinée d'aimer à tout jamais et son âme est bouleversée de l'émotion qui vient de l'élargir : celle qu'il aime est une fille de ce peuple qu'il se croyait en droit de mépriser.

Ainsi tout auprès du berceau de Goethe des paroles très simples exprimaient déjà la même foi libérale, la même bonne pensée humaine dont le chrétien Arnold entretiendra l'esprit mûrissant du jeune poète.

Le présent et le passé s'unissaient pour former une âme.

Ce présent avait sa beauté.

Lersner commence l'histoire de sa ville bien-aimée en promenant nos regards par un beau ciel d'été à travers la plaine verdoyante et touffue qui l'entoure. Il y avait aussi dans la vieille cité intolérante des coins de ciel moral, tout pleins d'atmosphère lumineuse. Cette atmosphère n'était perceptible qu'à quelques-uns, mais quand il s'agit de l'esprit, il n'y a jamais que quelques-uns qui comptent.

Goethe lui-même nous a esquissé d'après ses souvenirs le portrait d'un petit nombre de ces hommes choisis que son enfance connut et dont l'exemple ou la réputation ne fut point sans influence sur sa propre pensée.

L'étroitesse et le fanatisme ont ceci de bon, qu'ils provoquent l'éclosion de leurs contraires. Il s'était donc formé à Francfort à côté du gouvernement qui leur était fermé, à côté des églises dont ils méprisaient l'intolérance, à côté des classes dont ils ne partageaient plus les préjugés, une élite de bons esprits, d'intelligences saines, qui avaient su se faire,

pour nous servir des expressions de Goëthe, « eine eigene und abgeschlossene Existenz ».

Le plus illustre d'entre eux, c'est de Loën, le grand oncle de Goëthe. Dans ses écrits qui plurent à Francfort et furent lus dans toute l'Allemagne, il y a déjà beaucoup de ce que nous aimerons dans son neveu, l'esprit lucide, la volonté pacifique.

Il y en eut d'autres plus modestes... On dirait que la pensée avant de venir jusqu'au génie, pour en recevoir une forme et une marque nouvelles, fait un premier essai d'elle-même dans les bons esprits et dans les cœurs honnêtes.

Aussi le génie en paraissant illustre au moins une génération, celle qui le précéda.

La place où un grand homme a vécu est à jamais consacrée, dit Léonore dans *Torquato Tasso*. De même tout ce qui à un degré quelconque contribue à former l'esprit dans lequel le grand homme agira, tout ce qui le prépare, tout ce qui, sans le préparer, l'annonce, est consacré par son apparition même et fait dès lors pour l'éternité partie de l'Heure silencieuse.

L'auteur de notre comédie est un de ceux qui à leur insu, en toute humilité de cœur, ont eu le bonheur de se trouver sur un des chemins, où il plut à l'esprit de passer.

Goëthe ne l'a sans doute jamais lu et n'avait pas besoin de le lire, mais tous deux ont bu aux mêmes sources. Il fallait donc bien que ces sources-là courussent quelque part à Francfort, la ville riche en fontaines.

C'est un cœur juste. Il sait que la justice ne révèle son dernier secret qu'à la sagesse parfaite, et que ce dernier secret, c'est indulgence, acquiescement. Il sait que l'on doit comprendre, afin de pouvoir ne plus haïr, et que pour comprendre il faut s'imposer d'abord et quand même, l'amour.

Certes, il n'aurait pu exprimer ainsi sa pensée ; elle est plus claire pour nous qu'elle ne pouvait l'être pour lui. C'est que l'homme a cent soixante-deux ans de plus et que des épreuves de toute sorte l'ont porté au delà de Gœthe même.

Il veut tout simplement être « vernünftig und billig ». — Cela suffit, d'autant plus qu'il met sa maxime en pratique d'une façon vraiment charmante.

Nous sommes dans la réalité même. Des Français, des Allemands, deux figures d'hommes qui ne se ressemblent guère sont en présence dans la même cité. Il faut dans l'intérêt des uns et des autres que l'on fasse bon ménage, mais nous savons, hélas ! que c'est fort difficile, quand on n'a pas même tempérament. La raison a beau multiplier ses conseils, ils échouent contre... une différence d'épiderme.

Ces gens-là ne sentent pas de même.

Mais M. Vernunft et M. Klugmann, qui sont tous deux du même pays, puisqu'ils sont tous deux philosophes, sourient et disent : tant mieux !

Ils connaissent une fonderie où de l'alliage des métaux les plus divers on fait un métal nouveau, qui leur est supérieur. On dit même que plus la différence est grande entre les éléments et plus le composé est solide et de bon éclat. Les attractions et les affinités n'en agissent qu'avec plus d'énergie.

Ici l'on ne peut douter sérieusement de la bonne issue. L'auteur est souriant. Quand on sait que l'on a parfaitement raison, on se sent léger.

Le jeune Français semble d'abord maître passé en fait de sottise. Mais cette sottise-là est sans conséquence. L'auteur ne s'en effraie pas, il joue avec elle. Il sait trop bien que le mal ne tient guère dans ces légères natures, que le bon sens et l'honnêteté y rentrent d'eux-mêmes, dès que le cœur est touché.

C'est le jeune Français qui dans la suite, par une sorte de compensation, aura le rôle le plus aimable. Il aura bien de la

chance, comme le lui dit son domestique, mais il faut convenir qu'il aura su la mériter.

L'auteur a une très grande expérience de l'une et de l'autre nation. Il vous dirait qu'il n'y a pas de peuple qui excelle mieux que le Français à se faire de soi-même un être imaginaire, artificiel, à y vivre avec ingénuité dans le faux.

Mais vous n'auriez pas non plus besoin de le presser longtemps, si vous étiez curieux d'apprendre les péchés ni-gnons de ses compatriotes. Il vous conterait comme ils s'embarbarent de préjugés et de soupçons, comme il leur est difficile de sortir d'eux-mêmes, de faire les premiers pas, comme ils sont lents à cette sorte de joie qui vient de la société même, sans addition d'autre plaisir que celui d'être ensemble.

Toute cette expérience n'a garde de troubler son optimisme naturel : il a confiance dans le fond sérieux et aimant qu'il reconnaît à travers la vivacité française et la pondération germanique.

Et c'est d'une main si caressante qu'il trace le portrait des deux jeunes couples, qu'on ne se lasse point de suivre des yeux le trait délicat.

Nous nous bornerons à une dernière remarque.

Weissmann qui après tout s'entendait à faire une pièce de théâtre eût haussé les épaules en lisant le *Frantzose*.

« Comment, se serait-il écrié, voilà un homme qui rencontre un thème dramatique, qui l'indique même et — passe à côté ! Klugmann et sa cousine s'aimaient avant l'arrivée de Leonore et de M. Lebhafft. Le sujet de la comédie, le voilà, le désordre amené par des intrus. C'est la venue de ces Français qui est la cause de tout le mal !... »

Mais l'auteur du *Frantzose* a des manières de voir qui ne peuvent être celles de ce Weissmann. N'avons-nous pas déjà fait observer qu'il était infiniment délicat ?

Il trouve donc tout naturel que la jeune Allemande

s'éprenne de la vivacité du nouvel arrivé et il en voudrait à son jeune compatriote, s'il n'était point sensible à cette grâce de raison qui est dans la jeune Française. Il ne voit point là de matière à intrigue ou à châtimement. Les jeunes gens qui sont sincères ont vu à temps dans leur cœur et ils ont agi comme le veut l'honnêteté de ce cœur aimant.

Notre auteur ne fait point métier de théâtre : c'est un bon conseiller qui prêche la concorde, l'amour, et qui voudrait alléger la vie. Ce qui le touche surtout, ce qu'il cherche à faire sentir à tous comme il le sent lui-même, c'est cette harmonie préétablie qui existe entre deux natures d'hommes, qui croient se haïr, tandis qu'elles sont faites pour se compléter.

A ceux qui comme ce Weissmann mettent grossièrement tout le bien d'un côté, tout le mal de l'autre, il aurait répondu avec un sourire : « Nous sommes bien fiers de nos qualités sérieuses, réfléchies, nous autres Allemands et pourtant n'avez-vous pas remarqué que la seule inconséquence qui soit commise dans ma pièce, ce sont les Allemands qui en sont coupables ? Klugmann et Sophie s'étaient engagés trop à la légère. Ceci est une leçon, voyez-vous : nos vertus restent toujours humaines et pèchent toujours par quelque côté... et il est bon qu'il en soit ainsi, aurait-il ajouté, nous apprenons par là à être indulgents. »

VU

le 18 février 1909 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER :

Lé Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVERTISSEMENT.	I
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.	3
INTRODUCTION.. . . .	9
« DER FRANTZOSE » <i>et notes philologiques.</i>	39
ESSAI DE CLASSIFICATION DES NOTES PHILOLOGIQUES ET REMARQUES GÉNÉRALES.	99
NOTES LITTÉRAIRES.	107
CONCLUSION.	147

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.
